

Ludovic Careau

TULIBALLE

- PREMIERE PARTIE -

« JEU DE PLATEAU »

I.

Année 1984...

Un vendredi...

Au mois d'octobre...

- Élèves Creil et Barillé ! Gronda monsieur Allard, un grand type de cinquante ans, costard cravate maculé de craie et crâne dégarni. - Cela fait deux fois que je vous prends en train de bavasser ! Que vous arrive-t-il vous deux ? Vous êtes bien agités aujourd'hui !...

Assis au premier rang, les deux adolescents se mirent alors à rougir tandis que les regards faussement désapprobateurs des autres collégiens se braquèrent sur eux. Aussitôt, les incriminés cessèrent de glousser et, penauds, baissèrent les yeux sur leurs manuels ouverts. - Tenez, pendant que je vous tiens, continua le professeur, vous allez me lire le chapitre concernant la fameuse prise de la Bastille... En quelle année déjà ?... Gédéon bredouilla une réponse. - Je ne vous entends pas, Creil !

« 1789, M'sieur ! » Clama Geoffroy, son acolyte et voisin de table.

Une sonnerie stridente retentit dans la salle de cours, les libérant ainsi de cette torture morale.

- Bon, pour la prochaine fois, relisez bien ce chapitre. Conseilla Allard. Il est fort probable que je vous interroge là-dessus au prochain cours. Mais sa voix soi-disant autoritaire se perdit bien vite, noyée dans un concert de raclement de chaises et dans un chahut, brusque et général.

Si bien que le professeur d'histoire-géo finit par renoncer, abandonnant ainsi la partie pour, à son tour, remballer ses affaires pendant que ses trente élèves s'extrayaient de la classe en empruntant l'unique porte donnant sur le couloir.

Dans ce tumulte, Gédéon et Geoffroy s'empressèrent de rejoindre la cour de récréation, bousculés par d'autres élèves, plus grands et plus décidés.

Geoffroy Barillé était un gamin de petite taille. Petit, fluet et binoclard, le cheveu brun savamment arrangé et gominé, le même de treize ans paraissait se noyer dans la masse indisciplinée de collégiens empressés. Mais bientôt, son visage s'illumina lorsqu'il repéra enfin celui qui, depuis quelques semaines, était devenu son confident attitré. Gédéon Creil, gamin espiègle de tout juste quatorze ans, rouquin et malingre, l'avait aidé à s'orienter dans cette jungle prépubère. Tous deux avaient bon nombre de points communs et partageaient le même engouement pour tout ce qui touchait de près ou de loin à l'univers fantastique. Aussi, les deux lascars savaient se retrouver dans un coin reculé de la cour, bien à l'abri des regards

mal attentionnés, à s'échanger des impressions sur le dernier livre lu de Stephen King ou sur l'énième film de vampires visionné. Le tandem parlait à longueur de temps de jeux de rôle, de figurines à peindre, de magazines SF et passait son temps à imaginer de futurs projets mêlant création et imaginaire.

Le collège Saint-Eustache se résumait en une vaste cour bétonnée, cernée par d'austères bâtiments gris et poussiéreux datant des années 30 ou 40. Cette institution catholique et donc privée, située non loin de la gare d'Angers, assurait à ses élèves une éducation qui se voulait stricte mais de qualité. C'est du moins ce qu'avait souhaité Sophie Creil, la mère de Gédéon. Ce dernier, ayant déjà redoublé une classe, celle de CE2, il était à ses yeux hors de question que son rejeton essuie un nouvel échec. Bien sûr, les raisons de ce redoublement auraient pu être discutées et remises en question. On avait prétexté que le garçon manquait de maturité pour pouvoir accéder au niveau supérieur. Pourtant ses résultats scolaires étaient bons et même plus que ça. Mais, à cette époque, la directrice de l'école Victor Hugo en avait décidé autrement et Sophie s'était laissée convaincre sans émettre la moindre objection. Ainsi, le jeune Gédéon se vit confronter à ce qu'il avait considéré comme une sentence parfaitement injustifiée et illogique. Ce sentiment d'injustice s'était aussitôt traduit par des problèmes comportementaux que les psychologues, à cette époque, n'étaient pas arrivés à diagnostiquer avec certitude. Gédéon avait manifesté des troubles inquiétants sur le plan strictement comportemental et ses résultats scolaires s'en étaient considérablement ressentis. Les notes baissaient irrémédiablement. Aussi, son passage en classe de sixième avait été compliqué à négocier mais finalement accepté du bout des lèvres. Seul, Saint-Eustache avait daigné accueillir l'enfant, s'enorgueillissant de pouvoir le remettre sur de meilleurs rails. Effectivement, et contre toute attente, le miracle survint, à la grande joie de sa mère. Gédéon avait fini par rentrer sa colère et accepter son sort. Il s'était remis à travailler correctement, comme il avait su le faire auparavant, et les avis de ses professeurs se muèrent vite en félicitations et encouragements.

Physiquement, Gédéon avait poussé d'un coup. Crise de croissance oblige, le garçon avait pris plusieurs centimètres en un minimum de temps. Le petit rouquin atteignait désormais les 170 centimètres. Aux yeux des autres collégiens, il n'était plus le nain que tous aimaient charrier mais un gamin normalement constitué pour son âge. Ce qui n'était pas le cas de son copain. Celui-ci avait une tête de moins que lui. Chétif comme il l'avait été, Geoffroy devenait automatiquement le souffredouleur d'un nombre incalculable de mômes en manque de bouc-émissaire.

Pour avoir subi un tel acharnement, Gédéon s'était pris d'affection pour lui et se faisait un point d'honneur de le protéger. Ainsi, les deux garçons formaient un duo inséparable et avaient consolidé tout autour d'eux l'enceinte d'une inexpugnable fortification.

Aussi, à chaque interclasse, les deux amis aimaient à s'isoler, se retrouvant

dans le renforcement d'un préau, loin de tous les autres, assis sur la première des trois hautes marches d'un étroit et discret pas de porte.

- Regarde, mec ! Exulta le jeune Geoffroy trop content d'avoir enfin pu trouver quelqu'un avec qui partager son goût immodéré pour les mondes imaginaires et inventifs. Il sortit un jeu de cartes de son sac US couleur kaki et dont la toile était, par endroits, recouverte d'inscriptions faites au marker noir. On pouvait y voir des symboles relatifs à l'univers foisonnant de J.R.R Tolkien, des figures runiques ou bien celtiques. On pouvait aussi admirer les visages de certains personnages de Star Wars comme celui de Dark Vador ou encore celui de C3PO...

- R'garde, Ged' ! Dit-il, tout excité.

- Qu'est-ce que c'est ? Demanda son ami. - Ouah ! C'est bien dessiné ! C'est toi qui les as faites ?

Geoffroy acquiesça d'un sourire faussement modeste.

- Pas mal, hein ?

Gédéon n'en revenait pas et réalisa à quel point son copain était doué en dessin. Déjà, en cours avec madame Blouin, il avait été impressionné par son coup de pinceau et la précision de ses traits. En fait, le garçon était le meilleur dans cette discipline, bien meilleur que lui. Il avait été particulièrement subjugué par toute la patience et toute la délicatesse qu'il mettait à réaliser ses œuvres. L'enfant de treize ans était un véritable orfèvre, sachant parfaitement marier les couleurs entre elles et savamment jouer avec les variations de tons. Combien de fois l'avait-il regardé ainsi œuvrer, tel un spectateur médusé ? Combien de fois avait-il été fasciné par tant de techniques et de savoir-faire ? Ainsi, le gosse composait avec différentes encres de couleur, les diluait parfois pour ensuite atteindre l'effet escompté. Non, vraiment, Geoffroy avait un don. Celui de rendre les choses belles avec seulement quelques pinceaux savamment choisis, des crayons à papier normés et une base primaire d'encres de Chine...

Ses cartes à jouer étaient au nombre de six. Magnifiquement coloriées, elles représentaient des lieux particuliers, tel un château médiéval et une vue panoramique d'un village ancestral, ou encore des figures issues d'un univers fantastique : un guerrier musclé muni d'une épée à deux mains, un nain, un elfe aux oreilles affûtées ainsi qu'un magicien à la barbe argentée.

- Que comptes-tu en faire ? Lui demanda Gédéon, encore une fois impressionné par l'indéniable qualité du travail fourni.

- J'ai le projet d'un jeu de plateau original. Confia-t-il, d'un air un peu confus. - Pas un jeu d'Heroic-Fantasy à la « Donjons & Dragons », non... Avec des cartes à jouer, un plateau et quelques dés... Pour l'instant, je m'exerce à l'élaboration de cartes à jouer... ce ne sont là que des esquisses... Des essais, si tu veux, histoire de me faire un peu la main...

- C'est pas mal du tout ! Estima son ami. - Si tu veux, je peux t'aider au niveau des

règles. J'adore faire ce genre de chose !

- T'es libre samedi prochain ? Lui proposa brusquement Geoffroy. - Je t'invite à venir à la maison pour en parler. Si ça te dit !...

C'était la première fois que Geoffroy lui faisait une telle offre et son copain comprit alors qu'une étape dans leur amitié venait d'être encore franchie.

- Alors, samedi, c'est bon pour toi ? Insista le garçon. - Tu crois que tes parents voudront ?

La question étonna Gédéon.

- Pourquoi ils ne voudraient pas ? Ils ont confiance en moi, maintenant. Bien plus qu'avant, quand je vivais encore seul avec ma mère... Oui, je pourrai venir sans problème !... Tu sais, tu as de la chance de vivre dans ce quartier !... Quelque part, je t'envie...

- C'est vrai qu'il est attractif. Admit son copain, en remontant ses lunettes qui venaient encore de glisser sur le bout de son nez. - C'est un lieu historique avec de très belles demeures d'époque... Tu le connais bien ?

- Et bien... Pour dire vrai, j'avais un voisin qui se passionnait pour lui... Il en avait même écrit un bouquin...

- Ah bon ? Un livre sur l'historique de mon quartier ? Et comment s'appelle-t-il ?

- Qui ça ?

- Bah ton voisin.

- Il n'est plus de ce monde. Confia Gédéon. - Edmé Gramont était son nom.

Geoffroy leva alors le nez, comme pour mieux farfouiller dans sa mémoire.

- Gramont tu dis ?... Hum... Non, ça ne me dit rien... Et ce bouquin, tu l'as chez toi ?

Gédéon hésita.

- Heu... Oui... Je dois l'avoir... Il me l'avait prêté mais je n'ai pas pu lui rendre... Le pauvre homme venait de décéder...

- Tu pourrais me le confier ?

Comment lui dire que ce genre d'ouvrage était à ses yeux l'objet le plus précieux qu'il eut en sa possession et que s'en défaire était délicat, voire infaisable ? Oui, comment pouvait-il lui dire ça en prenant le risque de froisser sa susceptibilité et ainsi ruiner des mois d'amitié ? Mais ce dernier point le dissuada bien vite. Gédéon avait enfin trouvé son alter ego. Hors de question de briser là une si belle confiance.

- D'accord. Finit-il par trancher. - Je te l'apporterai ce samedi.

- Cool !

- Alors les filles, on se cache ?

Celui qui venait de prononcer ces mots n'était pas un étranger pour Gédéon. A voir le trouble s'afficher sur son visage, son ami réalisa bien vite que celui qui venait ainsi de les apostropher était une de ses vieilles connaissances.

- Je pensais que le directeur t'avait interdit de m'approcher. Lui lança Gédéon. - S'il apprend que tu enfreins ces règles, tu risques de sérieux problèmes.

Geoffroy jaugea ce grand escogriffe comme un peintre observerait son modèle. Costaud et grand pour son âge, vêtu d'un blouson blanc et rouge et d'un jean usé, ce dadet à la tignasse blonde et à la peau mouchetée par une acné particulièrement prononcé, leur faisait face en empruntant l'attitude d'un cow-boy prêt à dégainer.

- Qui ira moucharder, puceron ? Siffla-t-il d'un air moqueur. - Toi ou ton chéri ?

- Que veux-tu Lambry ? Maugréa Gédéon, les mâchoires crispées et les poings serrés.

- Oh, c'est très simple, mon biquet ! A cause de toi et de ta fâcheuse habitude à aller pleurnicher dans les jupes du directeur, je me suis pris quelques heures de colle. Et ça, tu vois, je n'ai pas trop aimé. Alors, si tu ne veux pas que je t'écrase le nez ou celui de ta poule, je te conseille vivement de me dédommager de quelques francs. Capisce ?

A cet instant, deux autres gamins, tout aussi menaçants, vinrent se positionner derrière leur chef.

- Vous deux, vous en avez pas marre d'obéir à ce type ? Lâcha Gédéon. - Il ne vous apportera que des ennuis.

- File-nous du blé, mauviette ! Répondit l'un d'eux.

- Autrement, on s'occupe de ton fiancé. Ajouta l'autre.

- Qu'est-ce vous faites ici, les pédés ? Poursuivit leur leader. - On se tripote le vermisseau en cachette ? Allez, les nanas, raboulez le pognon !

- Combien voulez-vous ? Demanda Geoffroy en fouillant dans son sac US.

- Ah, c'est vrai que t'es blindé, toi ! Se souvint la grande brute. - J'ai entendu dire que tes parents étaient pleins aux as ! Pourtant à voir comment tu es fringué, on dirait pas...

Ses deux sbires se mirent à glousser.

- Pour toi, ce sera dix sacs. Précisa-t-il.

- Non, Geoffroy, ne lui donne rien. Conseilla son ami. - Ce serait un signe de faiblesse. Et ce grand con en profiterait.

Sans crier gare, Lambry fondit sur Gédéon pour le saisir au col. Le visage empourpré par la colère et les yeux exorbités de rage, le garçon le tira violemment vers lui.

- Creil, on a un vieux contentieux tous les deux ! Et cela fait beaucoup trop de temps que tu me portes sur le système, tu sais ?

- Lâche-moi ou...

- Ou quoi, demi portion ?

« Demi portion » était une description erronée car, pour dire la vérité, Gédéon rivalisait dorénavant en taille avec son agresseur. Il n'était plus le petit

garçon qu'il avait été trois ans plus tôt mais un ado aussi grand que ne l'était Lambry. Certes, il lui manquait encore quelques kilos pour espérer l'affronter sereinement mais le garçon ainsi malmené pouvait plonger directement son regard dans celui de son ennemi...

- Tenez ! Intervint Geoffroy en tendant un billet de dix francs. - Prenez ça et allez-vous-en !

A cet instant précis et contre toute attente, Gédéon se dégagea de cette emprise et porta aussitôt à son adversaire un coup avec la tranche de sa main juste à la base du cou. Une attaque si rapide et si imprévisible que le harceleur ne vit rien venir. Abasourdi et chancelant, se palpant la zone ainsi touchée, ce dernier recula de quelques pas, alors que ses lieutenants restèrent sans voix devant une attaque aussi prompte et aussi précise.

- Ah... Geignit le garçon. - La vache ! Enfoiré ! Je vais te tuer !

Aussitôt, Lambry, toujours grimaçant mais ivre de rage, se jeta sur celui qui venait ainsi de le frapper en armant son poing. Mais Gédéon l'esquiva avec une étonnante agilité et celui-ci alla s'écraser sur le mur bétonné situé juste derrière lui.

- Ah ! Gueula-t-il à nouveau en se tenant la main ainsi endolorie. - Ma pogne ! Tu l'as cassée !... Mais aussitôt, emporté dans son élan, Gédéon lui asséna un rude coup de pied dans les tibias. Déséquilibré, Lambry s'échoua au sol tandis que son agresseur s'apprêtait à lui envoyer un ultime coup de pied en visant le bas du ventre.

- Gédéon ! Non ! Lança Geoffroy.

Sans demander leur reste, les deux subalternes de Lambry quittèrent le champ de bataille en laissant leur boss se vautrer par terre en pleurnichant de plus bel.

- Je vais te pulvériser, Lambry ! Aboya le garçon, ulcéré. - Sac à merde ! Des années que tu m'empoisonne ainsi la vie ! Je ne veux plus te voir, tu m'entends ! Dégage ! Et remercie mon copain car sans son intervention, tu finissais à l'hosto !

Tout en se plaignant derechef, Lambry se releva maladroitement. Les yeux larmoyants et la morve au nez, il s'éloigna en boitillant vers le centre de la cour alors que la sonnerie d'appel retentissait de façon criarde.

Geoffroy, encore ébahi par ce à quoi il venait d'assister, prit son sac et tendit celui de son ami.

- Eh, Ged' ! Appela-t-il, histoire de le faire émerger de sa torpeur. - Il faut retourner en cours. On va se mettre en retard...

Celui ne l'entendit pas tout de suite. Son ami réalisa à quel point cet épisode l'avait remué. Pour la toute première fois, le garçon tant maltraité par ce rustre venait de renverser la situation en lui administrant une bonne correction.

- Faudra que tu m'explique tout ça, mon pote ! Lui lança le gamin à lunettes. - C'était stupéfiant ! T'as pris des cours de karaté ?

- Hein ? Fit l'autre, encore tourné vers ce qu'il venait de réaliser à l'instant. - Des cours de... ? Non, je n'ai pas...

A cet instant, Gédéon comprit. Cette façon de se mouvoir et de se défendre lui venait d'ailleurs, d'un monde situé par-delà le miroir...

II.

A 16h, le dernier cours de la journée, en l'occurrence celui de mathématiques, venait de se terminer et bientôt, une masse de collégiens indisciplinés ne tarda pas à se déverser de façon désordonnée dans la rue, sous un ciel couvert et annonciateur d'une possible averse. Certains grimpaient au plus vite dans les voitures de parents venus les chercher, d'autres prenaient la direction du prochain arrêt de bus, situé non loin, aux abords de la place de l'Académie. Quant à Geoffroy, son foyer lui tendait les bras. Il lui suffisait de traverser le boulevard du Roi René, suivre les remparts de l'imposant château schisteux pour ensuite bifurquer vers la Cité pour enfin atteindre la rue Donnadiou de Puycharic. Ce jour là, pour des motifs qui lui étaient propres et parce qu'un nouveau week-end s'annonçait, Gédéon se proposa de le raccompagner jusque là en prévoyant de rejoindre ensuite la place du Ralliement pour y prendre la ligne de bus sensée le ramener à bon port.

Sur le chemin, tournant le dos à l'église Saint-Laud, le duo organisait encore la visite du lendemain.

- Mais tes parents savent que tu m'invites ? S'inquiéta Gédéon.

- A vrai dire, j'en ai déjà touché un mot à ma mère et cela, bien avant que je te le propose.

- Ah bon ? Et si je n'avais pas pu venir ?

- Pas grave. Admit le garçon fluet. - De toute façon, je ne l'avais pas certifié. Juste évoqué. Mais sache que ma mère sera ravie de te voir.

- Pourquoi ?

- Parce que je te considère comme un véritable ami. Confia timidement Geoffroy. - Et ce qui me fait plaisir fait automatiquement plaisir à ma mère.

- Mais ton père ?

- Oh, mon père... Son travail lui prend beaucoup de temps. Il n'est pas souvent là...

- Que fait-il au juste ?

- Chirurgien à l'hôpital d'Angers. Il est pas mal absorbé par son travail...

- Et ta mère ?

- Elle reste à la maison.

Soudain, Gédéon jeta un coup d'œil rapide derrière eux, comme redoutant quelque chose. Mais il se ravisa bien vite, le visage plus détendu.

- Tu crains qu'il ne veuille se venger ? Devina son ami.

- Lambry est un salopard de la pire espèce. Il ne pourra pas oublier l'affront que je

lui ai fait. Il voudra très certainement se venger.

- Tu crois ? S'étonna Geoffroy. - Je crois plutôt qu'il a compris la leçon et qu'il n'est pas bon de te chercher des noises !

- Pas sûr. Estima son ami. - Il est tellement crétin qu'il ne retient absolument aucune leçon ni aucun avertissement. La preuve : on lui avait défendu de venir m'embêter. Crois-tu qu'il en a fait cas !

- Autant dire qu'il a amplement mérité ce qui lui est arrivé ! Considéra Geoffroy. - Depuis quand le connais-tu ?

- Depuis la primaire... Ses copains et lui m'ont mené la vie dure depuis le CP...

- Mais qui t'a appris tout ça ? Cette façon de te battre ? C'était prodigieux !

- J'ai un excellent professeur.

- Il enseigne les arts martiaux ?

- Si on veut.

- Je pourrais peut-être m'inscrire ? Ça m'aiderait peut-être à surmonter mes peurs...

Gédéon en avait trop dit. Comment lui expliquer que ce fameux professeur vivait dans une autre réalité, une dimension oubliée située dans un quartier de la ville aujourd'hui en grande partie disparu ? Comment lui dire que ce même maître d'arme était le fruit de sa propre création et qu'il était entièrement vêtu de noir et déguisé tel un héros de Comics. Que le sabre était son arme de prédilection ?

Il lui fallait trouver une parade, inventer un bobard suffisamment crédible pour ne pas briser là une amitié basée sur le respect et la confiance.

- En fait, ce professeur est un ami proche de mon beau-père. Je t'avais dit que ce dernier était inspecteur de police. Et bien ce type en question forme les flics aux arts du combat rapproché...

- Ah oui. Saisit son ami. - Il fait ça à titre personnel... Juste pour faire plaisir à ton beau-père... De toute façon, ma mère n'aurait pas accepté !

- Ah bon ? Et pourquoi ?

- Elle aurait trop peur que je me blesse... Enfin, tu vois... Elle me voit encore comme un bébé fragile, incapable de se défendre. Ça met mon père en pétard. Au contraire, lui, il aimerait bien que je prenne davantage en main et que je m'extirpe des jupons de ma mère...

- J'ai connu ça. Reconnut Gédéon. - Ma mère m'a longtemps couvé jusqu'au jour où elle rencontra mon beau-père et que de cette union naquit ma petite sœur Flore...

- J'aurai bien aimé avoir un petit frère ou une petite sœur moi aussi ! Lui confia Geoffroy. - Être enfant unique n'est pas toujours une partie de plaisir !

Bientôt, les deux amis pénétrèrent dans la Cité, ses artères étroites et bosselées de pavés. A chaque fois, Gédéon y éprouvait ces mêmes étranges sensations, mélange de bien-être et d'évasion. Bien sûr, le quartier différait quelque

peu de celui qu'il avait la chance d'arpenter durant ses nombreuses pérégrinations oniriques mais son âme avait su se préserver des années écoulées. Ainsi, parcourant ces lieux exigus, il s'attendait à y voir surgir une de ses vieilles connaissances, comme la silhouette d'un Pater grommelant, en mal d'inspiration ou bien celle d'un Rostan regagnant le port Ligny et sa péniche d'une démarche nonchalante. Néanmoins, les hautes façades avaient été restaurées et la patine des siècles passés s'en était en allée, au grand désespoir du garçon. A vrai dire, la rue Donnadiou, comme ses proches voisines, les rues Saint-Aignan ou des Filles Dieu, s'inscrivait dans cette infime partie de Tuliballe, celle qui avait été préservée. Car le reste, autrefois située le long de la montée Saint-Maurice, considérée comme étant bien moins cossue, avait été purement et simplement rasée au cours de l'année 1911.

Aussi, ce fut l'esprit virevoltant et le cœur battant, que le jeune Gédéon évoluait dans ce qui lui paraissait être un rêve éveillé. Avidé d'émotions fortes et mu par une curiosité exacerbée, il n'en finissait pas d'admirer ce décorum si familier, jusque dans les renforcements du plus infime interstice ou du plus discret recoin ombragé. A ses yeux, le moindre pavé valait un lingot d'or et le moindre morceau de tuffeau, un tableau de maître.

Geoffroy avait noté ce trouble et s'en amusait. Assurément, son ami appréciait plus que tout ce cadre et comprenait à présent son désir de vouloir l'accompagner jusque chez lui. Un « chez lui » qui se résumait en une modeste porte, peinte en bleu pastel et devant laquelle ils s'arrêtèrent bientôt, au croisement d'une rue adjacente que Gédéon n'eut aucun mal à identifier. Un écriteau qui se voulait d'époque, cerné par deux anciens luminaires et en partie masqué par un foisonnement de lierre, annonçait en lettres noires sur fond blanc la rue Saint-Aignan.

A cet instant, sous l'emprise de pensées confuses mais délectables, Gédéon prit le temps d'admirer la façade vertigineuse de l'habitation et s'en émut.

- Ouah ! Fit-il, les yeux grands écarquillés. - Je ne me lasserai jamais de contempler ces merveilles !

- J'ai vu. Lui spécifia Geoffroy. - A chaque fois, tu as ce même air d'ahuri !

Mais le garçon ne l'entendit pas, trop imprégné par ce qu'il voyait.

- Tu en as vraiment de la chance, tu sais ? Vivre ici, au milieu de tout ça ! Je donnerais cher pour habiter ta maison !

- Dis-toi que tu pourras la visiter dès demain.

- Ça doit être sacrément chouette à l'intérieur ! Considéra son ami.

- Maintenant oui. On a fait pas mal de travaux... Faut dire que cette baraque n'en était pas vraiment une !...

Cet aveu interpella brusquement Gédéon.

- Ah oui ? Et qu'est-ce que c'était ?

- D'après les quelques renseignements que j'ai pu glaner, c'était autrefois un atelier

de peintre. A la fin du siècle précédent, son propriétaire y avait mis le feu.

Cette nouvelle confiance eut l'effet d'une puissante déflagration. Brusquement, le visage de son ami changea en une grimace d'incrédulité.

- Un atelier de peintre ? Bredouilla-t-il.

- Exact. Lui répondit Geoffroy, quelque peu inquiet de le voir ainsi chamboulé. - En 1911, un hurluberlu qui, mécontent de ce qu'il peignait, a décidé un beau jour de brûler toutes ses œuvres. Les flammes se propagèrent que très modestement mais suffisamment pour ravager uniquement l'atelier. Les étages supérieurs avaient résisté à l'incendie jusqu'à ce qu'il soit finalement circonscrit par la compagnie des sapeurs-pompiers de la ville.

Gédéon connaissait fort bien cet atelier et pour cause ! C'était celui de son parent, Claude Avron. Bien des fois, durant ses promenades nocturnes, il venait lui rendre visite et souvent de façon impromptue. Mais de l'autre côté du miroir, le lieu avait changé. Sa façade avait été consolidée, repeinte couleur crème et son entrée considérablement modifiée et réduite en une simple petite porte en bois. Pourtant, il savait parfaitement que le peintre résidait en cette même rue, au niveau de ce même croisement, mais n'avait pas été capable de faire le lien. Il prit alors conscience que, contrairement à ce qu'il avait pu penser jusqu'à cet instant, cette portion congrue du Tuliballe qu'il connaissait avait été, certes, partiellement modifié mais avait malgré tout perdu l'essentiel de son attrait originel. Malgré d'appréciables tentatives de conservation et de multiples soins apportés à leur restauration, ces anciennes rues différaient avec celles qu'il visitait régulièrement durant son sommeil. Sans compter qu'il les arpentait uniquement de nuit. Néanmoins, il se sentit idiot et quelque part, s'en voulait d'être passé à côté d'une telle évidence... Alors lui revint en mémoire ces heures passées à déambuler dans l'antre de l'artiste, à emprunter ces passerelles métalliques afin d'accéder aux niveaux supérieurs et ainsi, toucher du doigt l'immense et somptueuse verrière à travers laquelle l'astre lunaire dispensait l'endroit de sa luminosité blafarde. Il revoyait précisément ce vaste espace empli de mille résonances, ce rez-de-chaussée damé de noir et de blanc sur lequel jonchaient quantités de toiles, de châssis et autres chevalets. C'était là que son parent avait commis l'acte le plus mémorable de son existence. Sur la surface limitée d'une toile immaculée, il avait couché l'image cristallisée d'un Tuliballe nocturne et idéalisée. Un Tuliballe figé à un instant donné, saisi entre une averse passée et un ciel plus dégagé et lunaire. Il y avait investi tout l'ingéniosité de son art, tout le talent de sa discipline pour ensuite saupoudrer le tout d'un ardent désir de voir un rêve fou se concrétiser.

- Ged' ? Tu vas bien ? S'inquiéta Geoffroy.

- Juste un vertige. Dis-moi... La verrière, elle est toujours en place ?

A son tour, son ami pâlit en une fraction de seconde.

- Co... Comment le sais-tu ? Comment savais-tu que nous avions une verrière ?...

Tu as connu ma maison, c'est ça ? Tu l'as déjà visitée ? Avant que mes parents y emménagent ?...

- C'est une longue histoire. Considéra Gédéon. - Trop longue... On se dit à demain ? Quelle heure ?

Geoffroy hésita pendant un temps que son ami estima être une éternité. Et si le gamin se ravisait ? Et si, subitement, il changeait d'avis, estimant son nouvel ami trop inquiétant ?

- 15 heures. Lâcha-t-il. - Ça te convient ?

Gédéon hocha la tête.

- Parfait. A demain donc.

Ils se saluèrent d'un vague geste de la main et tandis que Gédéon s'éloignait, il perçut derrière son dos le bruit d'une clé que l'on insère dans une serrure, celui d'une porte qui s'ouvre pour ensuite se refermer.

L'esprit brumeux, le garçon retrouva la rue Donnadiou de Puycharic et prit la direction de la montée Saint-Maurice. A un moment, il s'arrêta net, observant les charmantes fenêtres à croisée d'une riche et haute demeure qu'il pensait, ce coup-ci, reconnaître. Celle-ci n'avait guère changée et avait conservé son allure d'antan. Il nota même la discrète porte par laquelle il était entré la première fois chez elle, en catimini. Cette dernière était restée inchangée. Même sa couleur était d'origine, malgré une peinture passablement écaillée.

« Gladys » songea-t-il alors.

Il poussa plus loin puis déboucha sur la montée, évita un lampadaire d'époque et se dirigea vers le parvis de la grande cathédrale. A nouveau, il fit une halte, orienta son regard vers la Maine et observa l'espace autrefois empli de maisons agglutinées entre elles, et dont les façades lépreuses tranchaient avec les rutilants hôtels particuliers d'un Tuliballe plus aisé. Amer, il réalisait à quel point cet endroit avait été vidé de sa substance. A la place d'une montée chaotique, défoncée par endroits mais si chère à son cœur, il ne voyait qu'une succession de larges marches disposées en paliers successifs, permettant ainsi une ascension beaucoup moins éreintante.

Il soupira et, d'un pas plus résolu, reprit sa marche...

Soudain, un bruit familier l'alerta. C'était celui des sabots d'un cheval martelant le pavé, à hauteur du parvis. Mais bien vite, il se rendit compte qu'il ne s'agissait en rien d'un fiacre tracté par un canasson mais seulement de deux agents municipaux de la police montée, occupés à effectuer leur ronde habituelle... Ce souvenir le ramena trois années en arrière, lorsqu'il s'était senti perdu et effrayé, seul dans un lieu inconnu. C'était sa toute première escapade dans le monde de Tuliballe. Ce monde qu'il avait pris l'habitude de nommer « Aeden ». Cette fameuse nuit, un homme lui avait tendu la main. Cet homme s'appelait Baptiste. Il conduisait un fiacre, seul moyen de locomotion existant dans ce quartier onirique.

Mais le truculent personnage avait bien caché son jeu. Derrière cette jovialité apparente et cette générosité, se dissimulait un dangereux individu, fanatique et retord, n'hésitant pas une seule seconde à tuer pour arriver à ses fins. Celui que les habitants de Tuliballe considéraient comme un fidèle ami, quelqu'un sur qui ils pouvaient aveuglément compter, s'était associé à un assassin sans scrupule, dont le nom résonnait toujours dans l'esprit de chacun : Wilfrid Worms...

Il était près de 17h lorsque Gédéon regagna son foyer.

- Tu en as mis de temps à rentrer ! Lui reprocha sa mère, la petite Flore dans ses bras.

- J'ai raccompagné un copain chez lui et ai récupéré mon bus place du Ralliement.

- Cinq minutes de plus et tu prenais la pluie. Estima-t-elle, en jetant un œil par la fenêtre de la cuisine. - C'est noir dans le fond. On risque d'avoir une sacrée saucée.

Gédéon enleva son blouson, déposa négligemment son sac dans un recoin de l'entrée et vint trouver le bébé pour le couvrir de papouilles en émettant des borborygmes qui eurent comme effet de le faire réagir. La petite bouille ronde, emmaillotée de rose, le gratifia d'un ostensible sourire.

- Décidément, elle t'adore ! Constata leur mère.

- Normal, je suis irrésistible !... Au fait, m'man, ce copain que j'ai raccompagné, il m'invite demain à venir chez lui, vers 15h...

- Et alors, qu'attends-tu de moi ? Une permission ? Écoute Gégé, tu es un grand garçon maintenant ! Lui dit-elle en berçant légèrement son poupon. - Si tu tiens à aller chez ton copain demain, vas-y mais à deux conditions.

- Quoi donc ? Se méfia le garçon.

- Que tu rentres à l'heure du déjeuner et que tu fasses correctement tes devoirs pour lundi.

- Juré ! Si je mens... Il n'est toujours pas rentré Gilles ?

- Ça y est ! Lança sa mère alors qu'il s'apprêtait à rejoindre sa chambre au premier étage. - Il tombe des hallebardes !

Mais Gédéon se désintéressait bien du fait qu'il s'était mis à pleuvoir. Une idée venait de germer dans son esprit, aussi fulgurante qu'une flèche atteignant sa cible. Sans attendre et sans prendre la peine de ramasser son sac, il alla se réfugier dans sa chambre et gagna son lit pour s'y allonger de tout son long. C'était sa façon à lui de se détendre mais aussi, de mieux réfléchir. Au bout d'une minute, il parvint à se saisir de cette impression fugace, juste avant que celle-ci ne s'échappe, et put aussitôt l'analyser.

L'atelier de Claude Avron était devenu une maison ! Même à demi détruit, il avait été réhabilité en lieu de vie. Hasard ou non, les parents de son meilleur ami venaient d'y emménager récemment. Curieux, alors, d'imaginer son arrière grand-oncle et cette famille partager le même espace mais dans des dimensions parallèles

! Songea-t-il, fasciné par cet état de fait. Alors une autre théorie pris forme dans son esprit bouillonnant. Était-il envisageable de penser que cette maison puisse faire office de passage ? Il se remémora son étonnante péripétie au sein de la bibliothèque municipale où trois plus tôt, il était parvenu à passer d'un univers à l'autre sans absorber le moindre brin d'herbe. Le nouveau bâtiment reposait sur l'ancienne bibliothèque, celle que le poète Pater affectionnait tant. Sans le vouloir, ses pas l'avaient conduit dans la partie la plus ancienne mais dans une strate dimensionnelle différente. Pouvait-on en déduire que la maison des Barillé possédait la même particularité ? Gédéon voulait en avoir le cœur net, poussé par sa dévorante imagination. Cette visite chez Geoffroy allait lui permettre de vérifier cette folle hypothèse...

A cet instant, il entendit distinctement la porte d'entrée s'ouvrir. L'inspecteur Taillandier était enfin rentré. Aussitôt, il quitta sa chambre et descendit les escaliers comme un beau diable.

- Salut fiston. Lui lança son beau-père en accrochant son manteau détrempe à la patère du hall d'entrée. - Je me suis pris une de ces saucées !

Dis donc, j'ai bien failli me ramasser en me prenant les pieds dans ta besace. Soit mignon, Ged', emporte la dans ta chambre.

- Sorry. Fit le garçon en s'emparant de son sac. - Bonne journée ?

- Bof ! La routine. Et toi, ça va les cours ?

- Hum... Ça va... Demain, je vais rendre visite à un pote.

- Ah oui ? C'est chouette. J'espère que ce pote est sérieux, que tu ne fréquente pas le plus téméraire des cancre !

Sur ces mots, il pénétra dans la cuisine où l'attendaient les deux autres amours de sa vie. Il embrassa tendrement son épouse sur la bouche et câlina sa fille en émettant les mêmes borborygmes immatures.

- Comment va ma poupée ? Dit-il en la retirant des bras de sa mère pour la prendre dans les siens pour ainsi la dorloter avec un air attendri.

Gédéon comprit alors que c'était dans ces moments là qu'il pouvait tout dire et tout avouer à son beau-père sans pour autant craindre un de ses interrogatoires en règle.

- Il s'appelle Geoffroy et habite avec ses parents dans le quartier de la Cité. J'ai rendez-vous chez lui, demain à 15h.

- La Cité ! S'étonna sa mère. - Ses parents doivent rouler sur l'or !

En fait, Sophie Creil était le seul être vivant dans cette pièce à écouter attentivement les dires de son fils. Son beau-père, absorbé par les mimiques de sa petite princesse, n'entendait rien à la discussion qui venait juste de s'amorcer.

- Son père est chirurgien à l'hôpital. Confia le garçon.

- Ouah ! Fit sa mère en écarquillant les yeux. - Pas étonnant qu'ils vivent dans ce quartier rupin !

- Ouais mais l'habit ne fait pas le moine. Intervint le policier, émergeant enfin de

son état d'abêtissement. - Parole de flic, j'ai connu beaucoup de petites frappes qui étaient issus de classe sociale aisée. Je ne dis pas que ton copain est un voyou, je dis juste qu'avoir de l'argent n'est pas une preuve de bonne éducation.

- C'est quoi son nom ? Demanda sa mère.

- Barillé.

A ce moment, le visage de celle-ci s'illumina.

- Le professeur Barillé ? Jacques Barillé, grand ponte de la chirurgie ! Bah ça !...

- Tu le connais ? S'étonna son époux alors que sa Flore n'en finissait pas de trépigner.

- De nom. Lui répondit-elle. - Je te rappelle que je travaille en tant que secrétaire médicale et que dans ce domaine, tout le monde a entendu parler du grand professeur Jacques Barillé. Sa brusque venue à Angers a fait beaucoup de bruit... Tu fréquentes donc son fils ! Ouah !...

Flore finit par brailler et ses parents oublièrent bien vite le cours de leur discussion...

« Rideau » ironisa Gédéon en regagnant sa chambre, son sac en bandoulière...

III.

Un Gédéon toujours âgé de onze ans émergea à nouveau de l'autre côté du miroir, dans cette chambre obscure, aux odeurs de poussière et de vieux bois, dans ce lit aux draps rêches et sous cette charpente aux poutres apparentes.

Aussitôt éveillé, il perçut les ronronnements réguliers du gros matou qui, en boule, somnolait à ses pieds. Mais bien vite, il prit conscience que ce bruit guttural ne venait pas de lui mais de quelque chose d'autre. L'esprit encore vaseux, il se redressa et discerna plus loin, au-delà de la fenêtre mansardée, une vague silhouette anthropomorphe. Celle-ci ne bronchait pas et paraissait même l'observer depuis son sombre recoin.

- Qui est-là ? Bredouilla le garçon.

L'étrange individu dont il parvenait à deviner l'extrême maigreur de son corps mais aussi son extraordinaire pâleur, se contenta de lui répondre par un son que Gédéon assimila à un feulement.

Intrigué et à la fois tétanisé d'angoisse, il se dégagea légèrement de ses draps épais et entravant, prêt à fuir cette inquiétante présence.

- *N'aie pas peur, jeune Gédéon.* Chuchota l'individu qui ne bougeait toujours pas de sa place. - *Je ne te veux aucun mal.*

Cette voix n'était pas humaine. Pensa-t-il. Certes, il comprenait les mots ainsi prononcés et leur portée mais quelque chose lui indiquait que l'individu en question s'exprimait bizarrement, comme un mainate ou un perroquet essayant de reproduire ou d'imiter les propos de son maître.

- Que me voulez-vous et que faites-vous ici, dans ma chambre ? Demanda l'enfant.

A ce moment, il vit le gros chat roux remuer sa tête, comme émergeant à son tour de son sommeil. Puis, chose pour le moins déconcertante, l'animal paraissait ignorer la présence de cet étranger et amorça une énième toilette.

- *je viens en ami, jeune Gédéon.* Poursuivit l'individu. - *Pourtant, je suis venu te mettre en garde. En garde contre ce que tu t'apprêtes à faire. En un temps révolu, ton arrière grand-oncle n'a pas su m'entendre et a préféré n'en faire qu'à sa tête. A toi, aujourd'hui, de te montrer plus raisonnable que lui.*

Soudain, l'être étrange avança de quelques pas et se plaça dans la lumière spectrale d'un rai de Lune. Cette chose avait le corps d'un homme de haute stature mais la maigreur d'un être rachitique. Sa peau avait la blancheur et la texture du plâtre mais présentait de nombreux plis. Quant au visage, c'était celui d'un Peterbald ou d'un Sphinx, ce genre de chat sans poil qui engendre tant de fascination.

- Où suis-je ? Demanda l'enfant.

- *A la pension de Madame Fouilloux mais dans une réalité bien différente. La nôtre, celle de ceux qui veillent sur tous ceux qui ont cette chance absolue de détenir ce que bon nombre de rêveurs n'ont pas : la clé des songes. Tu la possèdes, Gédéon, tout comme ton parent le peintre et comme tous ceux de ta lignée maternelle... Je me nomme Alzaar et je suis chargé de te guider et de te conseiller. Mais mon rôle s'arrête là. Je ne peux interférer dans tes choix, je n'en ai pas le droit ni même la force.*

- Qu'attendez-vous de moi ?

- *Que tu modères tes aspirations. J'ai la capacité de lire en toi et je sais que tu envisages de bouleverser une fois de plus le bon déroulement des choses, ici même, dans ce monde à part... Déjà, en un autre temps, ton parent a commis un acte que nous réprouvions. Mais aujourd'hui, la chose est entendue. Ce qui fut fait est fait. Nous ne pouvons revenir en arrière. D'autres comme ton aïeul et comme toi, ont modifié le cours des choses et ainsi bouleversé l'aspect de cette contrée. Ainsi, le jeune Bracet s'est permis d'enfreindre des règles élémentaires que la sagesse commande, permettant à d'autres rêveurs de pénétrer ici. Victor était un bon garçon, plein de fougue et de créativité. Mais il ouvrit la porte à des êtres moins bien attentionnés.*

Gédéon n'eut alors aucun mal à saisir l'allusion.

- Worms. Murmura-t-il.

- *Par exemple. Releva son étrange interlocuteur aux oreilles amples et effilées. - Mais d'autres dangers de même nature guettent et tendent à menacer encore ce quartier et ses habitants. Ceux qui manipulèrent Wilfrid Worms, deux véritables engeances démoniaques, n'ont pas dit leur dernier mot et attendent le moment propice pour agir. Ne leur facilite pas la tâche en te montrant trop audacieux, jeune Gédéon. Mesure bien chacun de tes actes avant de prendre la moindre décision. Je t'en conjure...*

La voix s'étiola puis alla se perdre dans des limbes insondables tandis que la silhouette fantomatique de l'étrange messenger se brouillait pour ensuite, disparaître.

Encore abasourdi parce qu'il venait de vivre, l'enfant resta figé dans son lit de longues minutes avant de se reprendre et de s'en extirper enfin. Par des gestes et quelques mouvements encore non assurés, il enfila ses pantoufles, s'y reprit à deux fois puis, finalement, s'empara des habits savamment pliés sur la chaise qui jouxtait sa couche (chemise en lin, pantalon en toile et gilet) et les revêtit. Avait-il halluciné ? Dans quelle dimension se trouvait-il, cette fois ? A cet instant, comme une réponse à ses inquiétudes, il entendit à nouveau de doux ronronnements et réalisa que Tuliballe s'activait ardemment à faire un brin de toilette, affalé de tout son long au pied du lit.

Gédéon le caressa longuement et sentit sur sa main, la langue râpeuse du félidé.

La clarté éthérée de la Lune et sa connaissance du lieu, lui permirent de s'orienter avec aisance et d'approcher la trappe donnant sur les étages inférieurs de la pension.

Les paroles du mystérieux visiteur lui résonnaient encore dans la tête comme un leitmotiv obsédant. Cette curieuse créature avait parlé de clé des songes et de famille mais aussi de ce gamin, assassiné autrefois et répondant au nom de Victor Bracet. L'esprit ainsi embrouillé, Gédéon descendit les marches menant au premier étage et progressa ensuite dans le long couloir ténébreux qui sentait le tabac froid et le graillon...

Les portes des différentes chambres étaient closes. Le docteur Desnoix et les autres locataires semblaient s'être absentés ou alors, dormaient. Aucun bruit ne filtrait. L'endroit était emprunt d'un silence oppressant presque inquiétant.

L'enfant ne céda pourtant pas à l'appréhension et, d'un pas plus décidé, rejoignit le rez-de-chaussée et sa grande salle commune. Là aussi, nulle présence ne venait briser la quiétude dans laquelle était plongée la demeure. Où étaient-ils donc tous passés ? Se demanda le garçon, se sentant brusquement esseulé. Cette fois, l'inquiétude le gagna. Il pressentait le pire et les propos de cet être spectral attisa davantage ce désagréable ressenti. A travers les hautes fenêtres aux vitres sales, il pouvait distinguer les habitations du trottoir d'en face, leurs façades décrépées ou rongées par l'usure du temps et modestement éclairées par le halo vacillant et orangé d'un bec de gaz.

Dans cette semi pénombre, il devinait les formes si familières des longues tables et celles des bancs, tout au fond de cette salle, l'âtre sans feu de l'imposante cheminée de pierre, badigeonné de suie, et juste au-dessus de lui, le plafond barré de poutres.

Soudain, il perçut un martèlement. Cela venait de l'une des trois fenêtres. Puis, il vit une frimousse coller son nez au carreau et taper contre celui-ci sans la moindre retenue. Ce visage enfantin ne lui était pas étranger, bien au contraire ! C'était celui de cette friponne de Gladys. Soulagé de la voir ainsi apparaître, Gédéon se précipita sur la porte d'entrée et, sans attendre, l'ouvrit pour la laisser entrer. Mais une fois la porte ouverte, il nota que la gamine s'était éloignée de quelques mètres. Immobile, les mains enfoncées dans les grandes poches de sa salopette, elle paraissait l'inviter à la rejoindre, un sourire malicieux au bord des lèvres.

- Salut matelot ! Lança-t-elle. - Comment va ?

- Heu... Bien. Bredouilla le garçon, quelque peu dérouté. - Où sont passés tous les autres ? La Molette, le docteur et monsieur Hélon ?... Où sont-ils donc ? On dirait que la pension est vide... Ou peut-être dorment-ils ?

- Ils m'ont envoyée te chercher. Indiqua-t-elle.

- Me chercher ?... Mais pour aller où ?

- Ne leur as-tu pas confié un de tes secrets dernièrement ? Lui dit-elle d'un air énigmatique. Le garçon prit le temps de la réflexion en prenant un air circonspect. Puis, brusquement, ses traits s'illuminèrent.

- Mon anniversaire ! Réalisa-t-il.

- Et oui, bougre d'âne, il paraît que tu viens d'avoir quatorze printemps ! Mais franchement, quand on te regarde, tu fais beaucoup plus jeune !

- Très drôle ! Lui rétorqua le garçon. - Où dois-tu me conduire ? Demanda-t-il en sortant sur le pas de la porte et refermant celle-ci derrière lui.

- J'n'aime pas les secrets. Lui confia-t-elle. - Alors je vais te le dire : à l'Ancre d'Or. Rien d'original en sommes... Sur ces mots, elle s'approcha vivement de lui et le dévisagea longuement d'un air perplexe. - Qu'as-tu ? Tu es tout pâle. On dirait que tu as vu un fantôme !

Le garçon secoua légèrement la tête.

- Non, ça va... allons-y, les autres nous attendent...

Baignant dans une clarté lunaire, les deux enfants croisèrent sur leur chemin des promeneurs nocturnes et leurs ombres changeantes. Parmi eux, quelques parents enguenillés accompagnés de leurs enfants crasseux, un binôme de mariners quelque peu aviné, deux ou trois notables en costumes et chapeaux haut-de-forme ainsi qu'une jeune donzelle en robes de soirée suivie d'une austère chaperonne. Tous, sans exception, les saluèrent avec déférence.

- T'es devenu une véritable célébrité dans le coin, mon coco ! Déclara Gladys en lui donnant de petits coups de coude. Celui qui est parvenu à terrasser la bête et ainsi sauver le quartier ! Au fait, mon beau héros, il ne t'est pas venu à l'idée de changer ta marque ? A voir ta dégainé, ça risque d'être un peu gênant de fêter tes quatorze ans !

- Peu pas. Répondit brièvement son ami. La fillette lui adressa alors une de ses moues dubitatives. - Mon parent, le peintre Avron me l'a certifié. Un rêveur ne peut modifier sa marque. Une fois faite, celle-ci reste en l'état. Point. Ne me demande pas pourquoi, c'est ainsi...

- Et Worms ?

- Quoi Worms ?

- Lorsque tu l'as aperçu cette nuit-là, expliqua-t-elle, dans cette même rue brumeuse (elle indiqua celle qu'ils venaient tout juste d'emprunter pour se rendre à la taverne de Guibor), il n'était plus un gamin mais bel et bien un adulte !

- Parce qu'il avait recréé sa marque, avec la complicité de Baptiste. Souviens-toi : Desnoix et Hélon l'avaient effacée. Plus tard, alors devenu adulte et plongé dans un profond coma, le scélérat est parvenu à l'apposer à nouveau dans le fiacre de Baptiste.

- Comment a-t-il pu ? S'étonna-t-elle. - La marque une fois effacée, nul ne peut revenir ici !

- Oui mais il semble que Worms avait de puissants complices. Elle le dévisagea de nouveau d'un regard ahuri. - Des entités maléfiques, capables de réaliser l'irréalisable...

Alors qu'ils approchaient du lieu de leur rendez-vous, plus loin derrière eux, les grandes portes de la cathédrale se mirent à trembler, secouées par des coups assourdis mais virulents...

Dans l'atmosphère passablement enfumée de l'Ancre d'Or, tous accueillirent le garçon avec des exclamations d'une joie débordante et sincère. Pater et Guibor, accoudés au comptoir du bar levèrent leurs bocs de bière tandis que La Molette l'étouffait de ses baisers non retenus. Attablés, Desnoix, Hélon et Rostan entamèrent un chant d'anniversaire empli de fausses notes mais entonné sans ménagement. Quant à Avron, plus à l'écart, il se contenta de le gratifier d'un clin d'œil des plus complices alors que les frères Corlay, quelque peu déroutés par l'ambiance festive, se contentèrent de lui adresser un vague salut de la main.

Sans attendre, Gladys se faufila dans l'assistance pour aller se joindre aux chanteurs, laissant ainsi le garçon se dépatouiller seul.

- Allons, La Molette ! Claironna le bon docteur. - Vous allez nous l'étouffer ! Laissez-le donc respirer un peu !

Cette dernière obtempéra après avoir frictionné une dernière fois la rousseur de sa tignasse tout en essuyant furtivement une larme.

- Quatorze ans ! Releva Pater en reposant son boc. - Qu'est-ce que je donnerais, moi, pour revenir en arrière et ainsi, goûter aux délices de l'enfance !

- T'inquiète, le scribouillard ! Lâcha le tenancier passablement enjoué. - T'as beau avoir un corps de vieux grigou, à mes yeux, tu seras toujours un sale morveux !

- Et toi un ours mal léché ! Lui rétorqua le poète, quelque peu vexé.

Les autres partirent à rire.

- Désolé pour mes filles, petit. Ajouta Guibor. - Je leur ai donné leur congé pour ce soir. Mais si ça te chatouille, tu peux toujours monter à l'étage !

- Franz ! Gronda l'inspecteur Corlay en lui jetant un regard noir.

- Oups ! Désolé. Surjoua le tenancier en mettant sa main devant sa bouche.

A cet instant, les chants reprirent de plus bel mais ces derniers s'apparentaient, cette fois, à des thématiques plus marines. Casquette à visière vissée sur le sommet du crâne, Rostan donna le ton et poussa sa gueulante tandis que son collègue, le vieux Félicien, baragouinait des paroles inaudibles. Desnoix et Hélon accompagnaient la cadence en frappant avec ferveur et enthousiasme sur la table tandis que Guibor remplissait à nouveau les verres.

- Alors, mon trognon, ça te plaît ? S'inquiéta La Molette en lui caressant la joue de sa main potelée.

- Bien sûr que ça me plaît ! Déclara le garçon. - C'est très aimable à vous d'avoir

pensé à moi !

- Comment pourrait-il en être autrement ? Souligna le peintre qui venait de surprendre leurs propos. L'homme, une flûte à champagne à la main et un fume-cigarette dans l'autre s'approcha de son descendant. - Sans ton aide, nous n'aurions jamais pu espérer nous revoir ici même, en cet instant.

- Il est vrai qu'on l'a échappé bel ! Estima la propriétaire de la pension. - Tuliballe a été à deux doigts d'être emporté dans la tourmente et de disparaître à tout jamais !

- C'est pour cette raison que nous te devons beaucoup garçon. Ajouta Avron. - A ta santé !

- Que veux-tu boire ? Lui demanda Pater.

- Pas de jus de fruit, désolé. Indiqua Guibor. - Ici, y a que de la flotte. Le reste est alcoolisé ! Écoute, gamin, un petit peu de champ' ça peut pas te faire de mal !

- Franz ! Gronda à son tour le sergent Corlay qui, cette fois-ci, avait troqué son uniforme galonné pour un costume civil de couleur noire.

- Avec de l'eau ? Proposa le poète.

- De l'eau ? S'offusqua le tenancier, le teint subitement empourpré et les yeux ronds comme des soucoupes. - Mettre de la flotte dans mon champagne ? Malheureux !

- Allons, Franz, coupa le peintre, ne joue pas les pucelles effarouchées, votre breuvage ne vaut pas un pet ! Tu le coupes déjà avec de l'eau ! Tu crois qu'on ne s'en rend pas compte, vieux filou ?

Les autres approuvèrent en ricanant bruyamment, à part les frères policiers qui jetèrent des regards soupçonneux au tenancier. Ce dernier, quelque peu gêné, préféra se taire et continuer à servir l'assemblée.

- C'était quand, au juste ton anniversaire, mon poulain ? Demanda La Molette, quelque peu confuse. Heureusement que la pitchounette (désignant Gladys qui, elle, baissa prestement le nez, honteuse d'avoir ainsi vendu la mèche) nous en a avertis ! Tu sais ici, on n'a pas vraiment la notion de ces choses là !

- On l'a eue. Corrigea Desnoix, l'air attristé.

- En fait c'était y a une semaine. Répondit Gédéon. - Mais c'est quand même sympa d'y avoir pensé ! Merci à vous !

- Qu'est-ce qu'on fait déjà dans ce genre de chose ? S'interrogea Hélon. - D'après mes souvenirs, on offre des cadeaux, non ?

Les mines s'embrunirent d'un coup et un silence de mort s'installa.

- Mince alors ! Fit Pater. - C'est vrai, ça ! J'avais complètement oublié ! Il faut dire qu'ici, le temps ne compte plus guère, voire pas du tout...

- Haut les cœurs, camarades ! Brailla Rostan. - Qu'importe le temps ! Offrons-lui un souhait !

Tous les regards se braquèrent sur lui.

- Un souhait ? Répéta le sergent Corlay en tripotant son épaisse moustache. - Ça

veut dire quoi, au juste ?

- Demande ce que tu veux, Gédéon, et nous essaierons d'accéder à ta demande !
Précisa le marinier.

- T'as une idée ? Questionna le peintre, avec dans le regard, une pointe de méfiance.

- Que pourrait-on lui offrir ? Fit remarquer Pater. - Il peut tout réaliser ici !

- C'est vrai. Affirma Félicien en mâchouillant le tube de sa pipe. - Le Fanfaron Noir en est la preuve *vivante* !

- D'ailleurs où est-il passé, celui-là ? S'inquiéta l'inspecteur. - Où peut-il donc se cacher, ce capitain ?

- Y a pas mal de temps qu'il n'a pas montré le bout de son museau, cet énergomène ! Maugréa Guibor.

- Normal ! Intervint timidement Gladys. - Depuis la mort de Worms, notre quartier a retrouvé sa sérénité et notre champion masqué n'intervient qu'en cas de danger. Dans ce cas, pourquoi voulez-vous qu'il apparaisse ?

Toute l'assistance reconnut la pertinence de cette remarque.

- Alors Gédéon ? Reprit le poète. - Quelle serait la nature de ton souhait ?

- Et bien, hésita le gamin. - Justement... J'aurai une faveur à vous demander... Voilà... Hum... Je me suis fait un nouvel ami, au collègue, dans le monde où je vis...

Pendant ce temps, dans l'obscurité du grand édifice religieux, sous les arcs voûtés et les ogives gothiques, une curieuse activité énergétique se signala au niveau de l'autel, juste à l'extrémité de la nef.

Cette forme, des plus imposantes, crachait de denses volutes de fumée grise en émettant de sinistres grognements. Puis, une lumière incandescente l'enveloppa complètement pour ensuite la dématérialiser jusqu'à ce qu'elle ne devienne plus qu'une boule luminescente et rougeoyante. Celle-ci, volumineuse, virevolta tout le long de la nef et de ses transepts pour ensuite s'élever dans les hauteurs de la cathédrale et aller sciemment percuter une croisée d'ogives puis disparaître comme par magie...

IV.

Quelques heures après la fête d'anniversaire qui venait de se clôturer dans un climat pour le moins tendu, Gédéon et son arrière grand-oncle s'enfermèrent à huis clos dans son atelier, situé rue Donnadieu et faiblement éclairé de quelques lampes à huile à la clarté palpitante. Le maître des lieux, affublé d'une ample chemise en lin, recouvert d'un gilet brodé, n'en finissait pas de ruminer tout en déambulant frénétiquement dans le peu d'espace qui subsistait entre ses toiles, ses chevalets et tout un bric à brac ayant plus ou moins à voir, de près ou de loin, avec l'art pictural. Mais l'homme rejeta ses pinceaux, repoussa son chevalet car son cœur ainsi que son esprit, ce soir là, n'étaient pas à l'ouvrage. Son jeune parent avait exprimé un souhait mais celui-ci ne convenait en rien à la communauté. Que ce soient Guibor ou Pater, La Molette, monsieur Hélon ou le docteur, Rostan le marinier en passant par Félicien ou encore les frères Corlay, nul ne voyait d'un très bon œil le fait d'accueillir ici, à Tuliballe, un nouveau visiteur. Le souvenir funeste du petit Bracet et de ses deux amis avait suffi à éveiller leur méfiance à l'égard des rêveurs...

Là, sous la haute verrière, immense vitrail aux motifs floraux, traversée par les éclats d'une lune particulièrement généreuse, le peintre ne cessait d'arpenter en long et en large la superficie partiellement restreinte de son espace de création.

- Ce n'est pas possible, Gédéon ! Fulmina-t-il. - Tu ne peux amener ici cet autre gamin ! Trop risqué ! Non, nous ne pouvons pas le permettre !

- Je connais ce garçon ! Argumenta Gédéon. - Il est gentil et calme, intuitif et attachant. Aussi timoré que je l'étais lorsque je vins ici pour la toute première fois... Il n'y a aucun risque !... Il ne ferait pas de mal à une mouche !

- C'est-ce qu'avait dit Victor lorsqu'il nous présenta ses amis ! Fit remarquer le peintre. - Oh oui, Edmé était un garçon très gentil et très sage mais son autre camarade, ce Wilfrid... Un véritable démon qui a bien failli avoir notre peau !... Tu peux nous demander ce que tu veux mais pas ça ! Nous ne voulons qu'une chose, vivre tranquillement ici et éviter les ennuis. Au fait, le tableau... Toujours dans son phare ? Demanda-t-il sur un ton subitement affolé.

- Aucun risque de ce côté-là. Le rassura le garçon. - L'endroit n'est plus habité... Le tableau a toujours l'apparence d'une vieille croûte sans prétention et sait se faire oublier, parmi d'autres croûtes...

- Comment peux-tu en être si sûr ?

- Depuis ma visite impromptue en ce lieu, j'ai acquis la possibilité de le parcourir en rêve pour ainsi m'en assurer.

- J'espère que tu n'as pas confié ton secret à cette friponne de Gladys Soyeux ?

Vois comme elle garde les secrets et les confidences !...

- N'ayez crainte, mon oncle, je ne l'ai dit à personne d'autre. Quoique...

- Quoi ? S'inquiéta Avron.

- Je plaisante !

- Pas drôle, jeune écervelé ! Pas drôle du tout !

- Allons, mon oncle, détendez-vous !

- Arrête de m'appeler ainsi ! Ça me vieillit... Alors comme ça, ton jeune protégé vit ici ? Enfin je veux dire sur le même emplacement mais de l'autre côté... Intéressant... fascinant même... Malgré tout, hors de question qu'il vienne ici, c'est bien compris ? On ne connaît pas ce gamin ! Qui te dit qu'il est suffisamment sérieux et équilibré mentalement ? Hum ?... Worms avait l'air tout à fait normal quand le jeune Bracet nous l'a présenté. Restons sur nos gardes, Gédéon. Peut-être plus tard. Lorsque tu auras davantage sympathisé avec ce loustic. Nous en reparlerons alors... Sois sérieux, Gédéon mon petit. Tu as entendu les Corlay ? Si tu enfrens cette règle qu'ils t'ont imposée, ils n'auront d'autres choix que de te sanctionner sévèrement... Et tu sais ce que cela suppose... Souviens-toi d'Edmé !

Soudain, une intense lumière pénétra dans l'atelier. Rouge vive, elle lévita dans les airs, au niveau du premier étage.

- Qu'est-ce que ?... Balbutia le peintre, le nez en l'air.

L'étrange boule gazeuse écarlate avait la taille d'un ballon sonde et ondoyait dans les hauteurs du lieu, selon les caprices de courants inconnus. La chose brillait de mille feux, stagna pendant quelques minutes entre les deux étages supérieurs, puis se déplaça pour longer ensuite les passerelles métalliques...

- Cette chose n'est pas naturelle ! Estima Avron.

- Ah bon ? Ironisa Gédéon. - C'est vrai ? C'est la première fois que vous voyez ça ?

Son parent acquiesça en ne lâchant pas cette forme étincelante des yeux.

- Magnifique ! Ces couleurs... Cette palette de rouge...

Puis, sans prévenir, la chose fila droit vers la verrière puis la percuta de plein fouet en une gerbe foudroyante, produisant d'innombrables arcs électriques grésillant qui se propagèrent bientôt et rapidement à travers chaque élément métallique présent dans l'atelier. Ainsi, rambardes et passerelles se virent irradiées de ce flux énergétique jusqu'à ce que celui-ci s'évanouisse enfin.

- C'était quoi, ça ? Se demanda le garçon. - La foudre ?

- Étonnant. Répondit son parent. - Je n'ai pas entendu gronder l'orage. Et puis, tout d'abord, il ne peut y avoir d'orage ni de tonnerre à Tuliballe comme il ne peut y avoir de soleil ou de pluie... Ce phénomène est singulier et déconcertant...

Puis, sans prévenir, l'atelier tout entier modifia son apparence et s'étira pour ensuite se rétracter jusqu'à devenir imperceptible...

Gédéon émergea de son rêve et réalisa vite qu'il se trouvait à présent dans sa

chambre. Un sentiment d'insatisfaction le taraudait tandis qu'il reposait sa tête sur l'édredon moelleux de sa couche. Ses amis de là-bas avaient tout simplement rejeté son souhait pourtant si ardent de voir Geoffroy franchir le seuil de Tuliballe et, ainsi, l'accompagner dans ses pérégrinations nocturnes. Certes Gladys était une charmante camarade de jeu mais prisonnière d'un seul et même univers. Le garçon aurait tant aimé avoir quelqu'un avec lui. Quelqu'un qui puisse le seconder des deux côtés du fleuve. Estimant son nouvel ami capable de tenir ce rôle, c'était tout naturellement qu'il avait pensé que la chose allait être aisément entendue et acceptée par les habitants du quartier. Mais quelle ne fut pas sa déception lorsque ceux qu'il croyait ouverts d'esprit lui avaient gentiment mais fermement exposé leur position, à savoir plus d'incursion étrangère dans leur monde. Déçu, Gédéon fut alors saisi d'une vive colère. Se morfondant, les yeux grands ouverts, rivés sur le plafond, il songeait réellement à tout arrêter, à ne plus remettre les pieds là bas et de laisser ces gens dans l'expectative, histoire de leur donner une bonne leçon. C'était décidé. Il ne retournerait pas à Tuliballe, du moins pas tant que le bon docteur Desnoix et tous les autres ne reviennent sur leur jugement. Mais bientôt, l'emportement laissa place à une réflexion plus constructive et bien plus apaisée. Wilfrid Worms avait fait tant de mal à ces gens que le garçon pouvait aisément entendre leur réaction. D'innocentes victimes avaient succombé à sa folie meurtrière et ce fou avait, par ses actes malfaisants, laissé de profondes cicatrices dans le cœur et l'âme de ceux qu'il considérait depuis déjà trois ans comme de véritables amis. Gédéon relativisa donc et se ravisa. Il était idiot de s'en prendre à eux de cette façon. Il fallait se mettre un peu à leur place et cesser de jouer les enfants gâtés. Ce fut à ce moment précis qu'il se remémora la visite inattendue et impromptue de cet étrange individu au visage félin et les paroles de son message. Ne l'avait-il pas mis en garde et conseillé la prudence dans ses choix ? Peut-être, songea-t-il alors, qu'il était préférable d'attendre, de prendre suffisamment de recul avant de s'aventurer sur des chemins tortueux.

Puis lui revint l'image de cette énorme boule de feu, aux reflets rougeoyants, lévitant dans les hauteurs de l'atelier. Que signifiait cette étrange et si soudaine apparition ? Était-ce un mauvais présage ? Une nouvelle menace planant au-dessus de Tuliballe ? Oui, il n'aurait pu dire pour quelle raison mais quelque chose l'incitait à croire que le quartier onirique courait un réel danger. Mais cette fois, cela ne venait pas de Worms. Non, ce péril paraissait beaucoup plus dangereux et bien plus grand et que cela avait déjà commencé.

Inquiet, Gédéon se leva prestement de son lit et courut faire sa toilette matinale. Là, dans la salle de bain, entre les infimes espaces des volets tirés, on pouvait entrevoir la clarté d'un jour qui se lève.

A ce moment, debout devant le lavabo et s'activant à broser ses dents, il perçut les pleurs assourdis du bébé suivis des paroles inaudibles mais certainement

réconfortante de sa mère.

Il pensa à nouveau aux trois années passées et à tout ce qui était arrivé depuis. Gilles taillandier était entré dans leur vie. Mais quelque chose de fort unissait son beau-père et lui, comme un pacte scellé. L'homme connaissait le secret de son beau-fils. Celui-ci lui avait longuement mis dans la confiance. A vrai dire, ce jour là, il n'avait pas eu le choix. Cela avait été une question de vie ou de mort. Sa mère avait été psychiquement enlevée par ce dingue de Worms. Gédéon avait dû l'entraîner là bas, dans ce monde particulier. Malgré l'absence de souvenirs, l'inspecteur l'avait cru. Sans savoir exactement pour quelle raison, il lui avait fait confiance et avait accepté le simple fait que le type qui menaçait ainsi la vie de sa mère était un patient du service de neurologie, plongé dans un profond coma depuis plus de six ans. Et là, Taillandier avait commis l'acte répréhensible mais nécessaire. Aussi, grâce à son geste, Worms s'en était définitivement allé et Sophie Creil était revenue parmi les siens.

Gédéon ne l'avait jamais vraiment remercié pour ça. Il pensait même que son beau-père ne le souhaitait pas. Ce qu'il avait perpétré, ce jour là, n'était pas digne d'un représentant de l'ordre et de la loi tel que lui. Quelque part, il s'en voulait. Personne n'avait su qui avait pu ainsi débrancher les appareils respiratoires du patient de la chambre numéro 17. Le coupable ne fut jamais identifié. Les enquêteurs avaient fini par croire que le responsable faisait partie de cet hôpital. Un médecin ou bien une infirmière, quelqu'un qui avait eu pitié de cet homme alité depuis bien trop longtemps et qui avait pris la décision de ne plus le retenir et de le laisser enfin partir. L'affaire fut classée au bout de quelques semaines, le dossier rangé sur une étagère poussiéreuse, au fond d'une boîte et dans la pénombre d'un austère local d'archives.

Parfois, Gilles lui demandait s'il rêvait toujours de ce lieu étrange car même s'il n'en gardait aucun souvenir ou juste quelques vagues ressentis, L'inspecteur était intimement persuadé que cet endroit existait et que des gens, appartenant au passé, y vivaient toujours, vêtus comme à l'époque de Charles Dickens ou à celle de Jules Verne.

Quant à sa mère, elle ne se doutait de rien et n'avait rien retenu de sa captivité. Pour elle, ainsi que pour l'équipe médicale qui l'avait veillée alors, ce brusque coma avait certainement été causé par un état de fatigue et de stress.

Il quitta le foyer vers 14h20 et attendit patiemment que passe le bus de la ligne n°2, celui qui le mènerait droit vers le centre-ville.

En ce début d'après-midi, le ciel, d'un bleu pâlichon se voyait ennuagé de quelques moutonnements blancs alors qu'un franc soleil parvenait à faire grimper des températures annoncées fraîches.

Gédéon avait mis son caban bleu marine, noué une écharpe colorée autour du

cou, enfilé les gants et s'était coiffé d'un bonnet gris foncé. Sous l'abribus, avenue Pasteur, constamment à guetter l'arrivée de son bus, le garçon avait cette désagréable sensation d'être épié. Il n'aurait su dire pourquoi, mais cette impression d'être constamment surveillé remontait à trois ans. Le moment était précis. Au sortir de la bibliothèque municipale, sur les coups de 17 ou 18 heures, alors qu'une pluie fine commençait à tomber sur les trottoirs encore détremés de la rue Toussaint, le gamin de onze avait déjà ressenti la même chose. Au début, il avait pensé que son imagination lui jouait des tours puis, au bout d'un temps, avait soupçonné Worms d'en être l'instigateur. Pourtant, des semaines et des mois après la mort du tueur, la sensation refit surface et ne l'abandonna plus.

Il descendit à l'arrêt Ralliement, en traversa la grande place en passant devant la rose métallique qui figurait en son centre pour ensuite descendre la rue des Deux Haies. Arrivé enfin à hauteur de la rue piétonne Saint-Laud, il bifurqua sur sa droite, longea les halles et emprunta la rue de l'Évêché pour déboucher sur le parvis de la cathédrale. C'est à ce moment là qu'une voix le héra. Une voix qui ne lui était pas familière, pousive et éraillée.

Instinctivement, il se retourna et remarqua, venant du porche de l'édifice religieux, une vieille femme toute ramassée, marchant avec peine et vêtue entièrement de noir, lui faire signe d'un geste à peine assuré. Sans attendre, il pris l'initiative de se porter à sa hauteur.

Il réalisa à quel point son visage était plissé et à quel point sa coiffure désorganisée était d'une blancheur passablement jaunie.

- Excusez-moi, jeune homme. Dit-elle en s'essuyant les yeux larmoyants d'un mouchoir en tissu. - Savez-vous par hasard s'il y a des visites aujourd'hui ?
- Des visites ? S'étonna le garçon, impatient de rejoindre la rue Donnadiou.
- On m'a dit qu'ils organisaient des visites guidées de la cathédrale et qu'elles débutaient à 15 heures.

Gédéon regarda sa montre bracelet. Elle indiquait 14h56.

- Je ne suis pas au courant, madame. Désolé.
- Ce n'est pas grave, jeune homme. Je vais attendre...

Il acquiesça.

- encore désolé de ne pas pouvoir vous renseigner. Bonne journée...

A peine lui avait-il tourné le dos qu'il perçut ses derniers propos, à peine prononcés.

« Tu devrais pourtant t'y intéresser, jeune sot ! »

Offusqué par cette réflexion qu'il jugea injuste et irrespectueuse, il se retourna à nouveau, prêt à en découdre, mais vit qu'elle s'était volatilisée et constata, dérouté, que le parvis était désert. Était-ce possible qu'une femme aussi âgée et ayant tant de difficulté à se mouvoir puisse disparaître aussi rapidement ? Avait-il rêvé ? Troublé et, d'un pas hésitant, poursuivit son chemin...

V.

Côté pile...

Par une nuit éternelle d'une averse passée, la volumineuse silhouette du bon docteur Desnoix émergeait de la rue Chapelière et de l'Ancre d'Or pour se diriger vers la place Loricard et bientôt, la rue Tuliballe.

Le pas légèrement incertain mais décidé, l'homme sifflotait un air inconnu tout en jouant avec sa canne. Coiffé d'un chapeau claque, vêtu de sa sombre et longue redingote, le gros bonhomme, quelque peu insouciant, ne se doutait pas une seule seconde qu'une ombre naissante l'attendait patiemment...

Seuls, quelques becs de gaz, encastrés ça et là dans le tuffeau des façades partiellement lépreuses, dispensaient une bien timorée clarté jaunâtre, insuffisante néanmoins pour pouvoir y distinguer parfaitement ce que réservaient certains renforcements ténébreux et autres recoins.

Mais le docteur n'avait pas à s'en faire. Depuis quelques temps, le calme était revenu, de ce côté-ci du quartier. Car sa réputation restait celle des rixes entre quelques ivrognes mal lunés et des larcins. Bien souvent, monsieur Desnoix avait dû jouer de sa canne pour faire fuir les contrevenants, désireux de lui chiper quelque argent.

Malheureusement pour lui et son apparente bonhomie, la menace qui guettait au coin de cette rue était d'une toute autre nature. Il ne s'agissait pas là d'un pauvre chicaneur ou d'un voleur de bas étage, non. Cette menace là était mue par des intérêts autres que pécuniaires. Aussi, sans prévenir, la forme, sombre et indistincte, surgit de sa cache et fondit sur le brave homme. Agile, l'agresseur lui asséna un violent coup de ce qui paraissait être un bâton. Déstabilisé, le bon docteur vit alors son chapeau claque voler dans les airs et retomber à quelques mètres de là. Ahuri, ce dernier tenta d'esquiver le deuxième coup mais celui-ci parvint à l'atteindre au sommet du crâne. La victime râla à plusieurs reprises puis émit de petits cris. Apeuré et sonné par tant de virulence, Desnoix essaya de fuir et d'échapper ainsi à son agresseur. La pension était à quelques mètres de sa position. Il en visualisait parfaitement la porte d'entrée. Encore un effort, un seul, et il y serait ! Mais celui qui le pourchassait de sa hargne ne l'entendait pas de cette oreille et frappa à nouveau à deux reprises. Le docteur poussa un dernier gémissement de douleur avant de chuter lourdement sur le pavé détrempé.

En face, une puis deux et bientôt trois lumières apparurent aux fenêtres. Des silhouettes s'y découpèrent bientôt. Au loin, un chien aboya tandis que des visages se collaient aux carreaux graisseux afin de mieux se rendre compte de ce qui se

tramait en contrebas.

Enfin, la porte de la pension s'ouvrit brusquement et un homme de grande taille accourut vers celui qui, à présent, réclamait de l'aide en levant une main fébrile et ensanglantée. Aussitôt alertés, les gens de la maréchaussée déboulèrent à leur tour, le sergent Corlay à leur tête, sifflet au bec.

L'ombre, aussitôt, se faufila parmi d'autres ombres et disparut aussi vite qu'elle n'était apparue !...

L'homme de grande taille, vêtu d'une ample chemise blanche et d'un gilet élimé, s'agenouilla près de la victime et lui souleva la tête.

- Docteur ? Bredouilla-t-il. - Tenez bon ! On est là !...

Quinton et son équipier, vêtus d'uniformes et coiffés de shakos anthracites, n'en finissaient pas de courir comme des dératés, à la recherche d'un hypothétique agresseur tandis que leur chef vint s'enquérir de la situation.

- Que s'est-il passé ? Demanda-t-il. - Qui est blessé ?

- Le docteur ! S'écria l'homme qui tentait de le ranimer.

- Fichtre ! Fit le policier en s'agenouillant à son tour. - C'est grave, monsieur Hélon ?

- Il vit encore. Indiqua l'instituteur qui lui palpait le pou au niveau de son poignée.

- Il faut le transporter à l'intérieur !

Le brigadier et son adjoint revinrent, le souffle coupé.

- Alors ? Aboya le sergent Alfred Corlay, coiffé de son bicorne cocardé.

- Envolé. L'informa le brigadier, essoufflé.

- Il a détalé ! Ajouta son coéquipier, tout aussi exténué.

- Une ombre ! Gueula une femme forte depuis sa fenêtre. - je l'ai vue ! Une ombre j'vous dis ! Elle s'en est prise à c'te pauv'monsieur !

Au loin, le chien continuait à japper sous une lune bien ronde.

- Quinton, avec moi. Ordonna Corlay.

Les deux policiers et Hélon levèrent le blessé, les visages contractés et rougis par l'effort.

- Pèse son poids le bougre ! Commenta le brigadier, pas encore remis de sa course effrénée.

- Vous manquez d'exercice, brigadier ! Lui fit remarquer son supérieur, en soufflant tel un bœuf. - M'en vais corriger ça, moi !

L'instituteur, maintenant fermement le corps du blessé, eut juste le temps de lever le nez et d'entrapercevoir la silhouette immobile et si familière du Fanfaron Noir, perchée sur le toit d'une maison environnante.

- Trop tard. Grommela-t-il, amer.

Dans une manœuvre désorganisée, on débarrassa à la hâte l'une des tables de la pension pour y déposer maladroitement le docteur. Ce dernier ne bronchait plus mais émettait encore quelques infimes geignements, le visage tuméfié et marbré de

sang.

Paniquée, La Molette accourut au chevet du mourant.

- Oh mon Dieu ! S'écria-t-elle. - Que s'est-il donc passé ?

- Un fieffé brigand l'a sévèrement molesté ! L'informa le sergent, tentant de reprendre un semblant de souffle.

- Certainement pour le rançonner ! Ajouta Quinton, aussi pâle qu'un drap de lit.

Hélon se mit à fouiller les poches du blessé et en retira une bourse en cuir brun. Circonspect, il la soupesa.

- Visiblement, cette hypothèse tombe à l'eau, brigadier. Fit-il remarquer. - Elle est bien pleine et son cordon intact. - On peut décemment écarter le vol.

- Mais alors pourquoi ? Pleurnicha la maîtresse des lieux en prenant fermement la main du docteur. - Pourquoi lui ? C'est un homme si bon et si courtois !

- Il lui faut des soins ! Réclama l'instituteur.

Tous le regardèrent, l'air confus.

- Heu... Fit Corlay, en retirant son bicorne. - Monsieur Desnoix est le seul médecin vivant dans ce quartier. Lui seul sait gérer ce genre de situation...

- Effectivement, c'est un problème. Considéra Quinton.

- L'auteur de ce méfait était particulièrement remonté. Considéra le sergent. - Voyez dans quel état il nous l'a mis ! Il se tourna alors vers La Molette. - Vous lui connaissiez des ennemis ?

Sanglotant, la pauvre femme secoua la tête.

- Des ennemis ? Finit-elle par dire après deux ou trois reniflements. - Le docteur ? Qui en voudrait à ce brave homme ?

- Quelqu'un qu'il n'aurait pas pu soigner et qui serait décédé. Précisa Corlay. - Un patient qui se serait plaint de la qualité de ses soins... On sait parfaitement que le doc' avait eu quelques ennuis avec la bouteille et vous le savez aussi bien que moi, que par le passé il lui est arrivé de se tromper de diagnostic...

- C'est vrai, sergent. Affirma Hélon, quelque peu agacé. - Mais est-ce bien le moment de procéder à une enquête sur le pourquoi ou le comment ? Le docteur se meurt et il nous faut d'abord le sauver !

On agrémenta la grande pièce de quelques lampes à huile supplémentaires, histoire de mieux apprécier l'étendue des blessures. On couvrit ensuite le corps d'une épaisse couverture et on réactiva le foyer de la cheminée à l'aide de quelques bûches.

Aussi, sous un éclairage oscillant, mais suffisant, l'instituteur commençait un examen consciencieux mais quelque peu hasardeux. Sous les regards médusés des policiers et de La Molette, et avec l'aide de chiffons imbibés d'eau, les manches de chemise retroussées, Hélon tentait de nettoyer le trop plein de sang pour mieux y voir. Les mains légèrement tremblantes, l'instituteur, le front ruisselant de sueur et les lorgnons glissant le long du nez, plongeait le tissu rougi dans une bassine d'eau

déjà empourprée, l'essora avec ferveur puis continua la toilette minutieuse.

- Mazette ! Pesta-t-il. - Ça n'arrête pas de pisser ! De foutus entailles ! J'en compte au moins deux situées à l'arrière du crâne. Celui qui a fait ça n'y est pas allé de main morte !

A cet instant, venant de la rue, Pater et Rostan déboulèrent dans la salle, les visages incrédules.

- Tudieu ! Fit le marinier. - Le doc' !

- Il est... ? Commença le poète.

- Moribond. Leur confia le sergent, la mine grave. - Un traquenard, messieurs ! Quelqu'un le guettait non loin d'ici et s'est jeté sur lui pour le rouer de coups !

- Un voleur ? Supposa Rostan.

- Apparemment non. Répondit Quinton.

Bientôt, quelques badauds, des voisins et autres curieux de tout poil, se massèrent à la porte, laissée entrouverte, et entamèrent un flot de commentaires murmurés.

- Rentrés chez vous, bande de sangsues ! Gronda Corlay en refermant la porte avec vigueur.

Malheureusement pour lui, une fois la porte fermée, les voyeurs passèrent derrière les fenêtres et, à travers les carreaux, continuaient à se délecter du spectacle ainsi offert. Hors de lui, le sergent leur fit de grands gestes, leur stipulant de partir mais rien n'y faisait jusqu'au moment où, brusquement, tout le monde fila comme un seul homme, comme si le diable était à leurs trousses. Puis, la porte s'ouvrit d'un coup et sur le seuil, dans l'encadrement, apparut le héros tout de noir vêtu.

- Mordious ! Clama celui-ci, les poings sur les hanches. - Qu'ai-je donc appris ? Notre bon docteur vient d'être rossé par un vilain ?

- Oui. Dit Hélon, la mine renfrognée. - Que fichez-vous, perché sur vos toits, au lieu de secourir les braves gens ?

- Hum. Fit l'homme masqué en refermant la porte derrière lui. - Je vois qu'ici les lames sont affûtées ! Navré d'avoir manqué à ma tâche, monsieur Hélon, mais le gremlin qui s'en ait ainsi pris à notre bon monsieur Desnoix a été fichtrement rapide et, de surcroît, fort discret dans son approche ! J'ai beau être un batailleur affirmé, je ne suis pas un dieu !

- A quoi servez-vous alors ? Bougonna à nouveau l'institut finissant d'éponger les cheveux englués de sang du blessé.

- Montrez-vous un peu redevable ! Objecta Pater. - Le Fanfaron Noir est maintes fois venu au secours de quelques âmes en détresse ! Et souvenez-vous du plus grand péril que nous avons connu... Sans son aide précieuse, le jeune Gédéon serait mort, le quartier disparu et nous avec.

- Veuillez m'excusez, Fanfaron. Reconnut Hélon. - Mais le fait de voir mon très

cher ami dans cet état me rend très irritable...

- Vos excuses sont acceptées ! Brailla le héros.

- Il nous faudrait un autre médecin ! Insista La Molette, une charlotte recouvrant en partie ses cheveux grisonnants et passablement défaits.

- Malheureusement, intervint le marinier, nous n'en avons qu'un et il est allongé sur une table, sonné...

- Allons fouiller sa chambre et trouvons de quoi le soigner ! Proposa Corlay.

- Excellente idée, sergent ! Souligna Pater. - On vous accompagne !

- Que nenni ! Fit le policier d'un geste vif de la main. - Je suis assermenté pour effectuer ce genre de chose, messieurs. Pas vous. Brigadiers, venez avec moi !

- Tout son matériel est rangé dans une sacoche en cuir, à proximité du lit. Renseigna l'instituteur en rinçant à nouveau le chiffon rougi au-dessus de la bassine. - Dedans, vous trouverez bandages et désinfectant...

Sans attendre, les policiers empruntèrent l'escalier pour accéder au premier étage pendant que le Fanfaron arpentait la salle de long en large, plongé dans de sombres réflexions.

- Pas normal. Disait-il incessamment.

- Quoi « pas normal » ? Lui demanda Hélon, quelque peu excédé par sa déambulation.

- Vous dites ?

- Vous disiez que quelque chose n'était pas normal. Répéta Rostan en jouant la carte de la diplomatie. - Qu'est-ce qui n'est pas normal ? Nous aimerions connaître le fil de votre pensée.

- Avant et après Worms, le quartier ne connaissait que de menus larcins, quelques bagarres entre ivrognes... mais cette soudaine agression, sa violence inattendue... Comment est-ce possible ?... Qu'est-ce que cela cache ? Et pourquoi n'ai-je pu intervenir à temps ?... Décidément, tout cela ne me dit rien qui vaille...

Dans la chambre située sous la soupenne de cette même pension, sur la petite table de chevet jouxtant le grand lit de Gédéon, une feuille de papier A4, pliée en deux mais aux bords relevés, reposait près d'un bougeoir dégoulinant d'une paraffine blanche et solidifiée. Sur ce morceau de papier était griffonnée l'esquisse à peine prononcée d'un personnage vêtu entièrement de noir, portant casque et demi loup ainsi qu'un uniforme, un sabre rangé dans son fourreau et un pistolet dans son étui. Malgré l'évidente imprécision du trait, l'individu en question arborait de belles moustaches torsadées et un air emplis de bravoure...

VI.

Côté face...

Chassant de son esprit l'épisode de la vieille dame, Gédéon se laissa bientôt submerger par l'ambiance particulière du quartier dans lequel il pénétrait à présent. Mû par une douce sensation de bien être, le garçon arpenta la rue Donnadiou tel un explorateur découvrant les vestiges d'une époque lointaine.

Il pressa le bouton de la petite sonnette situé dans l'embrasure de la porte bleue et attendit quelques minutes avant que celle-ci ne s'ouvre enfin. Une femme fluette d'environ quarante ans, cheveux auburn, vêtue d'un tailleur gris et coiffée d'un ostensible chignon impeccablement arrangé, apparue alors, l'air faussement souriant.

- Gédéon ? Dit-elle en feignant la surprise.

- Oui madame.

Elle lui fit signe et le laissa entrer. Le garçon se retrouva alors dans un hall qui, malgré quelques variantes notables, lui rappela celui de l'atelier. Certes, le sol n'était plus damé en noir et blanc mais recouvert d'un parquet parfaitement ciré. Pourtant, malgré cette différence, il ressentit un trouble non simulé lorsqu'il leva la tête pour apercevoir les passerelles métalliques menant aux autres niveaux ainsi que l'immense verrière inonder de lumière des hauts murs blanchis de chaux. Même si les châssis, les toiles et les chevalets de remplissaient plus cette pièce, il parvenait tout de même à les visualiser et à les disposer mentalement et avec précision.

- Tu vas bien ? S'inquiéta la maîtresse de maison.

- Oui... C'est juste que je n'ai pas l'habitude de voir une si grande et si jolie maison, madame...

- Pas banal, n'est-ce pas ? Nous avons fait quelques aménagements mais avons choisi d'en conserver les principaux atouts. C'était autrefois un atelier de peintre. « Je sais » Se dit-il.

- Oui, Geoffroy m'en a parlé... Un peu...

- Le loustic est encore dans sa chambre. Confia-t-elle avec un air de désapprobation. - Depuis hier soir, il n'a pas arrêté de s'y enfermer. Et ce matin, il s'est levé à l'aurore. Tu sais ce qu'il a ? Son père et moi, n'avons pas réussi à connaître le fin mot de cette histoire. Je te préviens, il est... Particulièrement agité aujourd'hui ! Il t'a dit quelque chose, Gédéon ?

- Non madame. Avoua Gédéon. Pourtant celui-ci savait que son ami avait des tas de projets en tête. Des projets de jeu qui l'accaparaient pleinement. Malgré tout, le garçon avait bien du mal à croire que cela pouvait engendrer un tel emballement.

A ce moment, un bruit de porte se fit entendre distinctement.

- Ged' ? Héla la voix de Geoffroy. - C'est toi ?

- Oui, chéri ! répondit sa mère en regardant vers le plafond élevé. - Tu pourrais descendre ?

Gédéon entendit un grommellement puis le bruit de pas cadencés descendant énergiquement les marches métalliques de l'interminable escalier aux rambardes argentées.

Bientôt, la silhouette du garçon se précisa au détour du premier étage. Habillé d'un sweet rouge et d'un pantalon en velours marron, Geoffroy termina sa descente en chaussant ses lunettes et atteignit le rez-de-chaussée, l'air inspiré.

- Veux-tu boire quelque chose ou grignoter un morceau, Gédéon ? Proposa madame Barillé.

- Pas l'temps, m'man ! Objecta son fils, se dirigeant à présent vers eux.

- Sois poli, veux-tu ? Gronda-t-elle. - Ton ami a peut-être soif ! J'ai préparé des petits encas sur la table de la cuisine.

- Et bah on va prendre tout ça et remonter dans ma chambre ! Rétorqua Geoffroy. - On sera beaucoup mieux là-haut pour discuter ! Plus tranquilles... Ajouta-il en regarda sa mère avec un petit air suspicieux. - Ça va Ged' ?

- Heu... Oui... et toi ?... Tu as l'ai d'avoir la pêche !...

- Disons qu'il est particulièrement excité aujourd'hui. Corrigea madame Barillé. - Que fais-tu donc de si intéressant là haut, cloîtré dans ta chambre ? Tu ne pourrais pas sortir te balader avec ton copain ? Prendre un peu l'air ? Y a du soleil aujourd'hui... Vous pourriez en profiter un peu et vous aérer au lieu de vous enfermer !

- Y aura d'autres journées ensoleillées, m'man. Fit remarquer son fils.

L'ironie dont fit preuve le garçon étonna son ami. Cet enfant, d'ordinaire si sage et si réservé, se montrait étonnamment acerbe.

- Bon écoutez, vous faites ce que vous voulez. Trancha-t-elle, quelque peu excédé par l'attitude anormale de son fils. - Je dois m'absenter faire une course en ville. Je vous laisse entre vous...

Une fois madame Barillé partie, les deux amis empruntèrent la passerelle, les bras chargés de friandises, de gâteaux et de jus de fruit. Au passage, Gédéon nota le standing particulièrement cossu du premier étage. Un lieu aménagé entièrement en salon avec canapé et fauteuils en cuir brun, bibliothèque fournie et table basse. Tout un espace convivial longeant le mur du fond mais qui, dans l'esprit du garçon, le renvoyait inmanquablement à des images que, jusque là, il n'avait pas réussi à oublier. Aussi, il se souvenait de cette énigmatique femme à la mine sévère et au teint pâle, coiffée d'un chignon et vêtue d'une robe sombre datant du début des années 1900. Austère, assise seule sur un canapé et au milieu de grandes tentures, Gédéon revoyait la figure matriarcale de celui qui, par la suite, allait se transformer

en monstre sanguinaire. Celle qui engendra ce fou se tenait, immobile, sur ce canapé, à marmonner des prières inaudibles ou à réciter des passages de la Bible. Car la femme était bigote jusqu'aux bouts des ongles.

Gédéon s'était documenté durant ces trois dernières années et avait réussi à collecter quelques informations sur la famille et les origines de Wilfrid Worms. Ainsi, il sut que sa mère était devenue subitement veuve à tout juste vingt-huit ans. La Grande Guerre était passée par là et avait ruiné les projets d'avenir du jeune couple. Le capitaine Eugène Worms, âgé de trente ans, avait été fauché sur le front de la Meuse alors que sa jeune femme donnait vie à leur premier enfant. Cette effroyable perte la priva bientôt de raison. Sa joie de vivre l'avait définitivement quittée. Adélaïde Worms pensait avoir offensé le Ciel d'une quelconque façon et d'en avoir été ainsi punie. Doucement, elle s'enfonça dans une démente teintée de mysticisme. Malgré les efforts consentis par son entourage, la jeune veuve ne surmonta jamais cette douleur et se noya inexorablement dans une foi obsessionnelle. Se croyant maudite, elle s'efforçait de racheter ses fautes en adoptant une vie des plus exemplaires, faite de renoncements et de piété.

Adélaïde Lafarge, épouse Worms, avait terminé ses jours dans un asile de fous et y était morte en 1924, laissant derrière elle un orphelin de huit ans. Pour des raisons inconnues, aucun parent proche ne souhaita recueillir le jeune Wilfrid. Ce dernier fut alors placé dans un institut religieux, sous le tutorat de Gaston Lafarge, ingénieur de profession et frère aîné d'Adélaïde. L'homme, ne communiquait avec son neveu que par l'entremise de courriers postaux...

La chambre de Geoffroy se situait tout là haut, au second et dernier étage de la demeure. Juste sous la verrière, une petite porte donnait sur une pièce attenante, aux dimensions plus que respectables. Sous la charpente, cet espace, au sol moqueté, au plafond bas et anguleux, percé de deux gros vasistas, regorgeait de mille trésors. Gédéon ne savait plus où donner de la tête, tant cette chambre foisonnait d'objets divers. Ainsi, au centre, il remarqua une grande table rectangulaire, tout autour étaient disposés une table à dessin, un secrétaire, un lit une place, une foule de jouets éparpillée ça et là sur le plancher, une bibliothèque remplie de bandes dessinées, des meubles de rangement ainsi qu'un coffre à jouets d'ancienne facture.

- Ouah ! Fit-il. - C'est la caverne d'Ali Baba !

- Tu excuseras le désordre. Prévint son hôte.

Sans attendre, Geoffroy disposa les denrées sur la grande table et invita son ami à l'imiter.

- Sers-toi. Indiqua-t-il. - Prends ce que tu veux.

- Alors c'est ici que tu créés ?

Son ami acquiesça.

- Ici même. A ce propos, il faut que je te dise : j'ai eu une idée fracassante hier, dans la soirée... Un projet de jeu. Ça m'a travaillé toute la nuit et ce matin. J'ai commencé à faire des brouillons, quelques esquisses... Dans son emballage, le garçon s'empara d'un carton de format A2 et le posa délicatement sur la grande table. Gédéon s'approcha pour mieux l'examiner et devina ce qui ressemblait à un plan plus ou moins finalisé. On pouvait y voir des rues, des maisons agglutinées, une petite place, des lieux atypiques ainsi que l'emplacement d'une imposante église. Le tout était peint avec talent et dessiné avec précision.

- Tu as fait tout ça cette nuit ? S'étonna-t-il.

- Ouais. Confirma Geoffroy. - C'était comme une... Comment pourrai-je dire ? Une...

- Révélation ? Suggéra son ami.

- Exact ! Une révélation !

Soudain, Gédéon réalisa ce que ce plan représentait. Ébahi, il releva bon nombre de similitudes avec un quartier qu'il ne connaissait que trop bien.

- Tuliballe. Bredouilla-t-il, ému.

- Quoi ? Demanda son ami.

- Ce quartier... C'est le tien, non ?

- Tu l'as reconnu ? Chouette ! Au fait, tu m'as apporté le bouquin ? Gédéon le gratifia alors d'un regard incrédule. - Tu sais, le livre de ton ancien voisin !... Le garçon se frappa le front.

- Quel idiot ! Pesta Gédéon en se frappant le front du plat de la main. - Désolé, j'ai complètement oublié ! Promis, je te l'apporte lundi, au bahut ! Désolé...

- Pas grave. De toute façon, je ne crois pas que je puisse le lire ces jours-ci. Pas mal de boulot à l'horizon pour mettre en place ce nouveau jeu... Tu es toujours partant pour me donner un coup de main ?

- Oui... Bien sûr...

- Super ! Exulta Geoffroy. - Tu te charges des règles et moi du concept purement esthétique.

- Ton projet concerne donc ton quartier ? Comment t'est venu cette idée ?

- Durant la nuit, durant mon sommeil. Confia son ami. - ... J'ai rêvé...

- Tu as rêvé ?

- Oui. J'ai rêvé d'un quartier. Le mien. Enfin, je crois... Mais à une autre époque... Tu sais, à l'époque des fiacres et des chapeaux haut-de-forme !... Y avait une partie, la plus conséquente, qui était quelque peu insalubre... Enfin habitée par des gens modestes et une autre, plus riche, habitée par des rupins... Je me rappelle parfaitement de la cathédrale, de son parvis, de petites rues pavés et de toutes ces personnes habillées comme au temps de Conan Doyle... C'était chouette, tu sais !

Geoffroy ne remarqua pas l'expression stupéfaite de son interlocuteur. Celui-ci, interloqué, ne cessait de se demander de quelle façon et par quel miracle ce

gamin avait pu ainsi pénétrer le monde de Tuliballe. Ce dernier n'avait pourtant pas ingéré d'Effellène ! Y avait-il déposé sa marque ? Le fait qu'il puisse ainsi se souvenir de ce voyage onirique le lui faisait penser.

- As-tu vu quelqu'un là-bas ?

- Heu... Non. J'ai juste aperçu des gens habillés à l'ancienne...

- Et eux, ils te voyaient ? Ils s'adressaient à toi ?

Une nouvelle fois, Geoffroy, considérant tout d'abord la question avec étonnement, répondit par la négative. Ce qui eut pour effet de rassurer son ami. Pourtant, si le garçon n'avait pu déposer une marque, comment se faisait-il qu'il se souvienne de tout, avec autant de détails ? Qui ou quoi avait pu lui imposer ces visions ?

- Pourquoi ces questions ? On dirait que tu redoutes quelque chose ! Lui fit remarquer son hôte.

- Non... C'est juste que... Laisse tomber, je me fais des films ! C'est idiot... Alors, ton jeu ?...

- Ah oui, je vais te montrer tout ce que j'ai pu faire en quelques heures...

Le garçon, à nouveau sur les rails, prit une boîte à chaussures posée sur son secrétaire et vida son contenu sur le plan A2 censé représenter le quartier onirique. Gédéon put alors voir s'étaler devant lui, une paire de dés à six faces, des cartes à jouer colorées ainsi que des socles plastifiés.

Les six cartes représentaient des visages d'individus supposés s'aventurer dans le quartier en question.

- Tu vois, ça se sont les « PJ ». Expliqua Geoffroy.

- Les « PJ » ?

- Bah tu sais bien ! « Personnages Joueurs » ! Il y a donc un policier, un journaliste, un médecin, une journaliste, une espionne et enfin, un archéologue... Ces personnages arrivent donc dans ce quartier et devront y accomplir des missions précises avant que le temps écoulé ne les submerge...

- Il y aura donc un temps déterminé ?

- Bien sûr ! Ainsi, chaque tour de jeu devra être joué avec efficacité et intelligence. Un aspect des règles qui viendra pimenter l'ensemble !...

- Pas idiot. Reconnut Gédéon.

- Pour le reste des règles, je te laisse carte blanche. Ajouta Geoffroy, conscient d'avoir quelque peu empiété sur ses plates-bandes. - Mais le but du jeu sera de réussir sa ou ses missions pour empêcher qu'une menace hautement destructrice ne vienne s'introduire dans ce monde et l'anéantir !

- Et d'où viendrait cette menace ? Interrogea son ami.

- Sa force deviendra si démesurée qu'elle surgira de derrière les lourdes portes de la cathédrale ! Les héros, quant à eux, devront surmonter des épreuves pour espérer affaiblir cette menace. Bien sûr, tu t'en doutes, d'autres dangers, plus surmontables

mais néanmoins contraignants, viendront semer leurs chemins d'embûches... Genre monstres issus de la littérature fantastique de cette époque gothique de la fin du 19^{ème} siècle : un noble vampire, un loup-garou, une momie, un docteur Jeekyll et son double maléfique... Enfin, tu vois...

- Et tu dis que le danger principal provient de la cathédrale ?... D'où te vient cette idée ?

- Tu ne la trouves pas bonne ? S'inquiéta Geoffroy. - On peut la changer si tu veux !

- Non... C'était juste une question... Non, c'est très bien...

- Oui, je pense que notre jeu possède un univers bien à lui. Oh, tu ne me croirais pas si je te disais comment tout ça m'ait venu ! Des images, des sensations se superposant à vitesse grand « v » ! C'était fantastique ! J'avais vraiment l'impression d'y être ! Tout me paraissait si réel... Ces gens, des hommes, des femmes et des enfants... Ces lumières tamisées... Ces lampadaires... Ces becs de gaz... Ces pavés détremés par une averse passée... Ces cheminées fumantes... Cette taverne...

- Une taverne ? Releva Gédéon, éberlué par tout ce qu'il décrivait.

- Oui. L'Ancre d'Or... C'était son nom... Inscrit sur une enseigne toute rongée de rouille... Une devanture en bois, toute allumée... Depuis la rue, on pouvait même entendre des chants diffus, des rires et de la musique... Y avait aussi cette grande montée partant du parvis et descendant jusqu'au quai d'un petit port qui bordait la Maine... Le cadre était différent de maintenant... Cette montée, elle n'était pas comme aujourd'hui. Pas aussi définie ou pas aussi construite si tu vois ce que je veux dire... Sur la Maine, je pouvais distinguer quelques péniches amarrées... C'était vraiment un rêve agréable.

Ce fut alors que Gédéon fit le lien entre cette situation pour le moins incongrue et l'étrange spectacle auquel il avait assisté dans l'atelier de son parent le peintre. Ainsi, il se souvenait parfaitement de cette énorme boule luminescente qu'il avait vue traverser les murs pour aller se fichier dans la verrière pour en électrifier toute l'armature métallique ainsi que les passerelles et leurs rambardes... Et si cette boule rougeoyante avait traversé le continuum espace-temps pour venir jusqu'ici, dans un même lieu mais dans des dimensions séparées ? Songea-t-il, l'esprit troublé.

- Oh, Ged', t'es sûr que ça va ? Je te trouve tout bizarre ! T'es malade ?...

- Non, ça va... T'inquiète... Alors donc, au niveau des règles, qu'est-ce que tu souhaites ?

- Oh, je te fais confiance pour ça. Mais faudrait un système clair et simple...

- Tu voudrais utiliser combien de types de dés ? A six, dix et vingt faces ?

- Essayons là aussi de limiter. Proposa Geoffroy. - Des dés à six faces seraient amplement suffisants... Pas besoin de faire intervenir les autres. Ce n'est pas un jeu de rôles que l'on propose mais un simple jeu de plateau, genre « Fief »... Tu vois

j'ai commencé à conceptualiser les cartes « personnages » avec, marqué dessus, dans chaque coin, leur niveau de force, d'intelligence, de dextérité mais aussi leurs points de vie.

- Et ces mêmes personnages pourront passer par des lieux différents, où se joueront des événements diversement dangereux, selon le jet de dés effectué... Proposa Gédéon. - Comme l'Ancre d'Or par exemple...

- Ouais, super idée !

- Ou comme ta propre maison. Dans le jeu elle pourrait devenir un atelier d'artiste.

- Maintenant, je n'ai plus qu'à conceptualiser le plateau.

- Avec des cases pour avancer. Ajouta son ami. - Tu sais comme pour *les petits chevaux* ou *le jeu de l'oie*... Tu lances le dé et tu avances selon le chiffre obtenu... Par exemple, tu tires un cinq : tu peux avancer de cinq cases maxi à travers les rues du quartier... Et chaque déplacement se termine soit par un combat avec un ennemi soit par un événement dans un lieu particulier dans lequel le personnage a décidé de pénétrer... Enfin, je vais réfléchir à tout ça et essayer de te pondre quelque chose d'ici la semaine prochaine...

- Super. Considéra Geoffroy, l'air satisfait. - Quant à moi, je m'occupe de tout ce qui est matériel. Le plateau, les cartes personnages et ensuite, j'attaquerai la conception de quelques figurines de monstres cartonnées à disposer sur les socles que tu vois là... Tuliballe, ce serait un beau nom, non ?

Gédéon opina de la tête mais avec un manque évident de conviction. Ce n'est pourtant pas l'enthousiasme qui lui manquait mais une petite voix lui soufflait à l'oreille que cette idée de disposer ainsi le monde onirique de ses nuits sur un plateau de jeu format A2 était risquée. Pour quelles raisons, il n'aurait su le dire. Pourtant cette grosse boule d'énergie qu'il avait surpris en train de léviter dans l'espace de l'atelier du peintre Avron aurait dû le mettre sur la piste d'une menace qui prenait forme de façon plus ou moins inexorable. Quelque chose clochait. Il n'avait pas su de quelle manière son copain avait pu ainsi s'introduire à Tuliballe. De quelle manière il avait pu y voir des choses aussi réelles ? Les gens de là bas ne l'avaient pas calculé et ce qu'il en avait rapporté restait bien encre dans son esprit. Le doute assaillait le garçon. Celui-ci n'avait de cesse de retourner le problème dans tous les sens sans pouvoir en tirer la moindre explication tangible. Cette masse rouge et électrique n'était pas étrangère à tout cela. Il en était persuadé. Cette entité avait réussi à franchir les portes de l'insondable pour venir s'immiscer dans les rêves de Geoffroy et ainsi, l'orienter vers de funestes desseins...

Vers 17h30, Gédéon quittait la demeure des Barillé, l'esprit toujours torturé par mille préoccupations. Derrière lui, il laissait un Geoffroy saisi d'une agitation des plus créatives pour bifurquer à nouveau et reprendre la montée Saint-Maurice pour ensuite se diriger vers un parvis déserté. La vieille dame n'était plus là, à l'attendre de pied ferme, comme il se l'était imaginé. Mais pour Gédéon, cette

septuagénaire mal embouchée n'en avait jamais été une. Ce n'était qu'une illusion parmi tant d'autres. Une projection malfaisante venue pour l'effrayer et ainsi, le mettre en garde. Cette émanation diabolique était parvenue à se glisser dans une faille temporelle et ainsi, distiller son venin des deux côtés du miroir... En vérité, Gédéon se faisait du soucis pour Geoffroy. L'euphorie et cette débauche d'énergie qu'il avait manifesté ces dernières heures, juste pour fabriquer un simple jeu de société, était anormale. Il devait nécessairement y avoir un sens à tout ça, pensait le garçon. Le signe d'un évènement néfaste et insidieux qui, lentement mais sûrement, prenait forme pour assombrir davantage l'horizon d'un voile funeste...

VII.

Plus tard dans la soirée, Gédéon fut assailli par de douloureuses courbatures, agrémentées de frissons. Pour ses parents, le diagnostic était sans appel : grippe. Une épidémie sévissait depuis plusieurs jours déjà et le garçon avait fini par l'attraper.

Sa mère le veilla quelques heures, lui administrant quelques remèdes basiques, histoire que son fils puisse trouver un semblant de sommeil en attendant la venue du petit matin.

Elle lui prit la température : le thermomètre indiquait 39°C.

- Je pense que tu n'auras pas école lundi, mon bouchon. Lui affirma-t-elle en remontant la couverture. - Essaie de dormir... Demain matin, on file voir le médecin à l'hôpital et après, à la pharmacie de garde.

Les pleurs du bébé reprirent bientôt et résonnèrent dans toute la maison jusque dans le crâne endolori du malade. Ce dernier émit quelques râles à peine audibles alors que dans le couloir, son beau-père se démenait comme un beau diable pour calmer le nourrisson en exécutant d'incessants allers et venues, la petite dans le creux de ses bras.

- Chéri, veux-tu bien fermer les portes. Lui demanda Sophie, un tantinet excédée par les échecs répétés de son mari et inquiète par l'état de santé de son fils.

L'époux s'exécuta donc et referma consciencieusement les portes afin d'étouffer l'intensité des pleurs...

La nuit fut terrible. Gédéon mit beaucoup de temps à trouver le sommeil. La fièvre et les grelottements avaient fini par avoir raison de son organisme et c'est épuisé que le garçon s'abandonna au repos...

Étonnement, il s'éveilla dans un lieu bien différent. Le froid enfonçait ses aiguillons dans sa chair et remontaient le long de son échine. Souffreteux, Gédéon ouvrit un œil congestionné sur un lieu qui lui était étranger ou presque. Allongé de tout son long sur un sol dur et glacial, la tête endolori par une migraine persistante et les pieds nus gelés, il tenta de se relever mais ne sentit pas ses jambes. Faible, il rampa sur quelques mètres avant de s'accrocher à ce qui ressemblait au montant d'un banc. Il souffla et se hissa sur celui-ci avant de s'y vautrer, épuisé. Tout dans cet endroit prenait des proportions hallucinantes. Le moindre geste effectué, le moindre déplacement, même anodin, résonnaient en une suite d'échos

interminables. Affalé sur ce banc en bois brun, il remarqua son degré d'usure ainsi qu'une épaisse pellicule de poussière grise le couvrir entièrement. En levant les yeux vers un vertigineux plafond formé d'arcs et d'ogives dentelées, il réalisa enfin qu'il venait de pénétrer sans le savoir dans l'ancre d'une colossale église gothique.

Vêtu de son habituel pyjama gris, l'enfant de onze ans ce cala sur ce banc à dossier et examina le décorum qui l'entourait. Était-il possible qu'il se soit projeté dans cette cathédrale tant redoutée ? Il mit ça sur le compte de son état actuel. Son ressenti douloureux avait fini par l'envoyer dans un endroit dénué de toute chaleur. Un endroit malsain qui n'éveillait en lui que méfiance et peur.

Assis au tout premier rang d'une longue enfilade de bancs, il nota la présence d'un autel richement décoré, tout de marbre blanc, nappé de toiles d'araignées filandreuses et saupoudrées de poussière grise. Il percevait aussi la nef, ses deux transepts, ainsi que l'abside et les grands vitraux. Les motifs de ces derniers, sous l'éclairage spectral de l'astre lunaire, projetaient sur la grisaille des colonnes et des murs un quadrillage aux colories blafardes.

L'esprit tourmenté, Gédéon attendait dans la semi obscurité silencieuse de cet édifice sans pouvoir agir. Spectateur impuissant, l'enfant qu'il était, scrutait la profondeur de ces ténèbres, attendant que vienne à lui, une hypothétique révélation. Mais rien ne vint, que le murmure léger d'un courant d'air qui ne cessait de mugir dans l'enceinte de cette forteresse religieuse.

Soudain, après plusieurs minutes, il perçut le bruit assourdi d'une porte grinçante que l'on ouvre puis que l'on referme négligemment. Des bruits de pas, claquant sur les dalles pierreuses lui parvinrent bientôt. Ils se rapprochaient de l'autel et se matérialisèrent en une silhouette noire et encapuchonnée. L'enfant s'efforça alors de rester discret et se rétracta sur son banc. La silhouette contourna l'autel en question et se positionna juste derrière, en son centre, lui faisant ainsi face. L'avait-elle aperçu ? Dans le doute, Gédéon conserva sa position, priant de toutes ses forces que l'individu en question ne le voit pas. Celui-ci restait immobile à regarder devant lui, les deux mains posées sur la table poussiéreuse de l'autel. Qui des deux allait céder ?

- *Je te vois.* Lâcha brusquement cette ombre inquiétante. Sa voix était pénétrante et s'intensifiait en résonances. - je sens ta présence, mon garçon.

Gédéon réalisa alors que cet être ne le discernait pas mais qu'il avait néanmoins détecté son aura. Une barrière invisible paraissait les séparer et les placer en deux réalités distinctes.

- *Tu es faible, petit. Ton énergie vitale est altérée par une étrange affection. Je sens de la souffrance en toi. Un combat interne que tu mènes depuis peu... La fièvre t'a envahi et de submerge...*

- Qui êtes-vous ? Bredouilla l'enfant, sans savoir s'il serait audible.

Le faciès encapuchonné de l'individu s'orienta vers lui en une fraction de

seconde, comme si la parole ainsi prononcée venait de le trahir et de le localiser avec précision.

- *Un serviteur du Grand Dessein.* Annonça l'apparition. - *Notre pouvoir s'accroît d'heure en heure et bientôt, plus rien ne pourra empêcher ce qui doit être.*

- Tuliballe. Geignit le garçon.

- *Les voix du Tout Puissant sont impénétrables, mon garçon. Nul ne peut y échapper. Ces âmes doivent être remises entre les mains du Seigneur, aujourd'hui et à jamais...* Sur ces mots, il s'empara d'une coupe dorée et la souleva au dessus de lui. - *Ceci est mon sang. Il irrigue le cœur des pénitents jusqu'à les mener vers leur destinée.* Cette voix, songeait l'enfant, elle ne lui était pas étrangère et s'amusa à bourdonner dans son esprit embrumé. Cette voix, il l'avait déjà perçue mais était incapable d'effectuer le moindre rapprochement, le moindre lien avec d'autres souvenirs.

- C'est douloureux ? Lui lança un homme assis non loin de lui, à l'autre extrémité du banc. En un sursaut d'angoisse absolue, Gédéon le devina dans la pâle clarté d'un rai lunaire. Il était vêtu d'une blouse verte, celle que portent ordinairement les patients d'un institut hospitalier. Son visage n'était qu'une masse informe de bandelettes enroulées et crasseuses d'où émergeaient un nez anguleux, une bouche contractée ainsi qu'un menton en galoche, parties infimes d'un visage dont la peau présentait encore les traces d'anciennes et profondes brûlures.

« Worms ! »

- Oui, c'est bien moi. Répondit-il d'une voix lasse. - Celui qui faut jadis le cauchemar de toute une communauté haïssable. Worms, le tueur sans pitié, le fanatique qui fut contraint à l'exil forcé... J'ai profondément déçu mes maîtres et me voilà devenu cette chose sans consistance, condamnée à errer dans un néant sans fin. Par ta faute, Gédéon. Par ta faute, j'ai manqué à ma parole et échoué dans ma tâche.

Gédéon était pétrifié par une terreur sourde. L'être assis juste à ses côtés était celui qui, par le passé, avait osé prendre la vie d'un gamin âgé d'à peine dix ans et celles de cinq habitants de Tuliballe. Un monstre sanguinaire, sociopathe, mal aimé par une mère castratrice et autoritaire, qui avait souhaité lui faire chèrement payer tout ce qui lui était arrivé.

Dans cette lueur passablement bleutée, il pouvait discerner à présent les différentes nuances de brûlures qui marbraient la peau de la partie apparente de son visage.

- Mais mes maîtres sont généreux, Gédéon. Continua-t-il avec davantage d'accalmie dans le ton employé. - Ils m'ont certifié m'avoir intégré dans leurs desseins. Quelque chose de grandiose, m'ont-ils assuré. Quelque chose qui verra enfin Tuliballe se dissoudre dans le plus infect des oublis.

Gédéon se souvenait alors de ce phare, perdu au milieu de nulle part et chahuté par

les embruns d'une mer démontée. Ce phare dans lequel son arrière grand-mère avait mis le tableau à l'abri, parmi d'autres croûtes. Ce fut dans ce lieu insolite qu'il avait eu affaire à un Worms plus jeune d'une trentaine d'années. Un Worms sûr de lui et de ses capacités mais qui n'avait pas prévu de disparaître ainsi, de manière si impromptue. Parce que le meurtrier, dans sa trop grande assurance, n'avait pas songé à son autre « lui », celui qui sommeillait depuis des années, étendu sur le lit d'un service de neurologie et maintenu en vie par des machines. A son grand désespoir, il se vit rejoindre les limbes de l'oubli en priant une dernière fois ses protecteurs de lui venir en aide. Mais ces derniers l'avaient abandonné à son triste sort et Worms se dématérialisa sans avoir pu mener à bien sa mission. Gédéon se remémora le nom de ces puissances maléfiques : les frères Tenko. Deux moines venus de leur lointaine Bavière afin d'évangéliser un royaume franc toujours encré dans le paganisme. Ces religieux avaient fini leur vie ici même, à l'endroit précis où l'on édifia cette cathédrale. De quelle façon l'avaient-ils finie ? Gédéon l'ignorait mais n'avait aucun mal à imaginer que ce n'était sûrement pas d'une mort naturelle ou bien paisible. Casperatus et Rudgerus Tenko avaient voué leur existence à Dieu et étaient prêts à tous les sacrifices afin n'honorer leur foi. Extrémistes dans leurs actes, le garçon avait toutes les raisons de penser que ces « fous de Dieu » avaient dû susciter une haine farouche à leur encontre.

Gédéon remarqua alors la subite disparition de son inquiétant voisin. Ce dernier s'en était allé, le laissant ainsi esseulé dans le ventre de cette cathédrale inamicale. Derrière l'autel, l'individu encapuchonné s'était lui aussi absenté et bientôt, tout ce décorum flamboyant se mua en un malstrom indomptable et frénétique qui le happa. De terribles visions l'assaillirent, comme des flèches dardant son esprit fragilisé. Par flashes incohérents et successifs, le garçon devinait une modeste chambre passablement éclairée qu'il n'eut aucun mal à reconnaître. Là, allongé sur une couche, un homme à l'embonpoint remarquable, à l'aspect moribond, le haut du visage quelque peu tuméfié et cerclé de pansements, paraissait l'appeler d'un geste fébrile de la main. « Docteur Desnoix ! » S'écria-t-il tout en se redressant vivement dans le lit de cette chambre charpentée, trempé d'une sueur froide.

Ses yeux grands ouverts scrutaient les environs mais ne voyaient que la forme carrée d'une mansarde perçant l'obscurité de sa clarté spectrale.

A ses pieds ronronnait toujours le gros matou.

- Docteur ! Répéta-t-il, paniqué, en s'extrayant de ses draps amidonnés. Il en était convaincu : quelque chose de grave venait de lui arriver. Chaussant en hâte ses savates trop grandes, il emprunta la trappe et ses quelques marches en bois et arpenta activement le couloir pour venir frapper à sa porte. Au bout d'une poignée de secondes, il perçut des bruits assourdis de raclements, quelques messes basses puis enfin, la porte daigna s'ouvrir légèrement. Dans l'embrasement, éclairée par une

lampe à huile aux reflets oscillants, lui apparut une moitié de visage.

- Madame Fouilloux ? Fit le garçon.

La grosse femme recula prestement afin de le laisser entrer dans une modeste pièce plongée dans un silence quasi sépulcral.

Une fois dans la place, Gédéon reconnut l'instituteur, le poète ainsi que le marinier Rostan, debout, au chevet du mourant.

Pater mit aussitôt un doigt devant sa bouche, comme pour le prier de ne pas faire de bruit.

La lumière papillotante des rares lampes présentes dans ce lieu confiné, accentuait les creux et les rides de chaque visage, renforçant ainsi l'aspect solennel de ce moment particulier...

Gédéon, n'osant perturber l'ambiance, gagna discrètement le petit comité...

- Que s'est-il passé ? Chuchota-t-il au bout de quelques longues minutes de recueillement.

- Un malandrin a pris son crâne pour un tambour. Lui indiqua Hélon.

- Qui était-ce ?

- L'agresseur ?... Nul ne l'a vu.

L'enfant observa son ami, le docteur. Son visage était couvert d'hématomes et avait gonflé de volume. Son teint cireux, ses yeux clos, son inertie ainsi que ses deux mains jointes reposant sur un proéminent estomac, donnaient à penser que l'homme était mort et qu'ils étaient tous venus pour le veiller. Mais l'instituteur, notant sa triste moue, tint à le rassurer : Desnoix était en piteux état, certes, mais le diagnostic n'était pas aussi alarmant qu'il n'y paraissait.

- Plusieurs coups de bâton sur la tête. Précisa Rostan, en tordant sa casquette entre ses mains.

- Maintenant, il faut attendre. Préconisa La Molette. - Et voir comme tout ça évolue...

Effondré, Gédéon s'agenouilla au pied du lit, joignit ses mains et ânonna une prière aux paroles quelque peu incertaines alors que La Molette posait sur son épaule une poigne qui se voulait réconfortante.

- Tu es brûlant, mon godillot ! Remarqua-t-elle en remontant sa main vers son front. - Il a de la fièvre.

- Pas bon de rester ainsi. Fit remarquer le marinier en s'efforçant de baisser davantage le ton de sa voix.

- Ici, ces maux risquent de prendre des accents particuliers. Lâcha Pater. - La fièvre provoque des délires pouvant troubler bien des choses... Petiot, tu devrais revenir chez toi et vite te soigner avant de revenir nous visiter...

Gédéon releva le nez de sa prière, le nez coulant et les yeux baignés de larmes.

- Je ne décide pas ce genre de chose, vous savez. Dit-il d'une voix lasse. - Mais il

est vrai que des images dérangeantes d'imposent à moi ces dernières heures...

- Troublantes, tu dis ? Releva Hélon. - De quelle manière ?

A cet instant, Gédéon leur égrena les récents évènements qui jalonnèrent ses dernières incursions. Ainsi, il leur parla de cet être étrange, mi-humain, mi-félicidé qui s'était matérialisé dans sa chambre, son message et ses mises en garde. Il leur confia aussi cet incroyable périple au sein d'un lieu qu'aucun habitant de Tuliballe n'était capable de franchir. Il leur décrivit la scène avec force et précisions, la rencontre impromptue et non souhaitée avec l'esprit du tueur Worms et leur fit la description de l'énigmatique fantôme encapuchonné qui lui avait annoncé l'avènement prochain d'un péril démesuré. Ses interlocuteurs l'écoutaient, médusés et firent bientôt le lien avec ce qui venait d'arriver à leur ami commun. L'agression dont avait été victime le bon docteur n'était pas le fruit d'un pur hasard mais bien le commencement de quelque chose de terrifiant.

- N'aurons-nous jamais la paix ! Fulmina Pater, le poing serré et les mâchoires crispées.

- Ça recommence. Estima Rostan. - Une ombre grossit et grossit encore jusqu'à nous submerger.

- Ce sont donc ces fameux moines qui auraient corrompu l'esprit du jeune Wilfrid. Réalisa l'instituteur.

Gédéon acquiesça.

- Depuis toujours, depuis la naissance de Tuliballe, ils ne souhaitent qu'une seule chose : votre perte. Leur dit-il, le nez subitement encombré.

- Et quelqu'un, continua Hélon, ici même et parmi nous, travaille pour eux...

- Comme jadis Baptiste œuvrait pour Worms ! Souligna Rostan.

- Avertissons les frères Corlay ! Décida La Molette. - Et veillons à bien rester sur nos gardes...

- Et le Fanfaron ? Demanda le garçon.

- Quoi le Fanfaron ? Grommela Hélon. - Il a été incapable de protéger notre bon ami. Il rouille sur place, ton protégé, Gédéon. Plus bon à grand-chose, à part sautiller de toit en toit...

L'enfant fut déconcerté par cette révélation. Son héros, celui qu'il avait lui-même couché sur une feuille de papier A4, n'enchantait plus la population de Tuliballe et pire, de la rassurait plus. Sa fougue et sa dextérité au combat semblaient avoir disparu ou s'être considérablement amenuisé. Pour Gédéon, tous ces événements ne découlaient pas d'un pur hasard. En effet, l'agression inattendue du bon docteur, cette grosse boule rouge et électrique flottant dans les airs, la vieille dame sur le parvis de la cathédrale puis les molles guerrières de son protégé, tout cela participait à une planification des plus astucieuses et des plus calculées...

VIII.

Mardi...

Vêtu de son pyjama et d'une épaisse robe de chambre à carreaux rouges, nouée autour de la taille et appartenant à son beau-père, Gédéon errait sans véritable but à travers toute la maison. Cela faisait déjà deux jours qu'il restait ainsi enfermé, même si le temps d'incubation et donc, de contamination, était à présent derrière lui.

En l'absence de ses parents et du bébé, le garçon quitta sa chambre et descendit au rez-de-chaussée pour se saisir du téléphone. Il s'empara du combiné et commença à composer le numéro en tournant inlassablement son cadran en plexiglas. Au bout de quelques secondes, quelqu'un finit par décrocher.

- *Allô ?* Fit une voix de femme mûre qu'il n'eut aucun mal à reconnaître.

- Madame Barillé ? Bonjour, c'est Gédéon au téléphone...

- *Ah, Gédéon...* Elle hésita. - *Geoffroy m'a dit que tu étais malade...*

- Oui, madame. La grippe.

- *Oui, la grippe... Elle est diablement en avance cette année... Écoute, il y a eu des problèmes au collège... Geoffroy est à la maison, dans sa chambre...*

Gédéon sentit son rythme cardiaque s'accélérer de façon soudaine. De quels problèmes parlait-elle ?

- Il va bien ? S'inquiéta-t-il.

- *Pas vraiment.* Elle soupira longuement, comme pour réfréner une irrépressible envie de fondre en larmes. - *De méchants garçons l'ont sévèrement secoué... L'un d'eux se nomme Landry... Il a été exclu pour quelques jours... Tu le connais ?*

- Oui, madame. Admit Gédéon. - C'est un agitateur de première ! Depuis la primaire, il n'a pas arrêté de m'embêter...

- *Je vois... Geoffroy a été battu par ces voyous. Pendant un interours... Sous le préau du collège. Ils s'y sont mis à quatre ou cinq. Tu te rends compte ? Un si petit bonhomme qui ne ferait pas de mal à une mouche... Il est rentré couvert de bleus et d'ecchymoses... Notre médecin de famille a dressé un constat détaillé et le directeur du collège a été alerté. Il va prendre des sanctions exemplaires. Il paraît que ce Landry avait déjà été prévenu...*

- Oui, madame. Confirma-t-il. - Il avait interdiction de nous approcher. Mais il n'en n'a pas tenu compte. Mais comment va-t-il aujourd'hui ?

Il y eut un nouveau temps à l'autre bout de la ligne, quelques soupirs puis un raclement de gorge...

- *Il est traumatisé, comme tu peux le comprendre.* Reprit sa mère. Au son de sa voix, Gédéon sentait bien que cette dernière réprimait à nouveau une vive envie de

pleurer. A maintes reprises, des trémolos venaient altérer son amplitude. - *Il ne veut voir personne et s'est cloîtré dans sa chambre... Il se donne à corps perdu dans son nouveau projet... Il lit beaucoup et se documente... Gédéon, mon garçon, sais-tu ce qu'il fabrique au juste ? Rassure-toi, je ne trahirai pas ton secret... Geoffroy n'en saura rien.*

A son tour, le garçon hésita.

- Et bien, voilà... Il ambitionne de créer un nouveau jeu de plateau.

- *Un jeu de quoi ?*

- Plateau, madame. Comme un jeu de société...

- *Ah oui ! Fit-elle, quelque peu rassurée. - Comme le « Jeu de l'oie » ou le « Trivial Pursuit »...*

- C'est ça !

- *J'avais peur qu'il fasse une grosse bêtise, tu comprends ? Il a l'air vraiment abattu, le pauvre chéri... Mon époux et moi-même sommes inquiets... Terriblement inquiets... Il n'a plus guère d'appétit... Il mange trois fois rien... Il se contente de dessiner, de lire et de parler tout seul...*

- Parler tout seul ? Releva Gédéon.

- *Oui. Il baragouine des choses inaudibles. Précisa-t-elle en baissant brusquement le volume de sa voix. - Je peux l'entendre à travers la porte de sa chambre... C'est comme s'il discutait avec un de ses camarades de jeu. Parfois, il pique des colères et renverse quelques objets... Le médecin m'a dit que c'était là une attitude tout à fait normale dans ce genre de situation et que pour l'instant, il était préférable de le laisser un peu seul...*

- Combien de temps va-t-il manquer les cours, m'dame ? Osa demander son ami.

- *Nous l'ignorons. Avoua sa mère. - Quelques jours... Peut-être une ou deux semaines... Le temps que tout revienne à la normale... Et puis, nous attendons la décision disciplinaire et définitive concernant ces voyous et ce Landry... J'espère de tout cœur qu'ils l'excluront à vie !...*

- Pensez-vous que je pourrais aller le voir, une fois remis de ma grippe ?

- *Oh... je pense que d'ici là, les choses iront mieux. Estima-t-elle. - En tout cas, soigne-toi bien Gédéon et à très bientôt... Merci pour ton appel... Je dirai à Geoffroy que tu as appelé...*

Elle raccrocha.

Pendant plus d'une minute, Gédéon resta figé, debout, près du meuble, le combiné du téléphone toujours en main. L'appréhension soudaine et brutale lui soufflait dans le creux de l'oreille que l'attitude de son ami était décidément troublante. Bien sûr, il venait de se faire rosser par Landry et sa petite bande et ne pas vouloir se montrer en public ou parler à autrui était parfaitement concevable et compréhensible. Non, en fait, ce qui inquiétait le garçon était d'un tout autre ordre. Comme un enchaînement de faits troublants, le garçon lia presque instinctivement

différents évènements pour en tirer une hypothèse quelque peu tarabiscotée. Ainsi, il commençait à croire que son camarade était sous l'emprise d'une force implacable. Une force qui avait su franchir les parois dimensionnelles qui séparaient ordinairement notre monde de celui de Tuliballe. Celle-ci avait pris la forme d'une imposante masse électromagnétique d'un éclat rougeoyant. Il l'avait vue, ce soir là, dans l'atelier de son parent. Ce dernier et lui l'avaient aperçue quitter leur strate pour aller s'évanouir quelque part, dans une autre réalité mais dans un même lieu. Aussi, le garçon soupçonna son ami de fréquenter assidûment cette terrible entité. Il lui parlait et échangeait avec elle, dans l'intimité d'une chambre. Inquiet, Gédéon supposa alors que Geoffroy pouvait courir un grave danger. Bien plus grave que ce qu'il venait de subir. A ses yeux, le malheureux épisode de Landry et de ses sbires était anecdotique, presque anodin.

La silhouette altière se profilait déjà. Depuis le parvis, elle s'extirpa de la pénombre ambiante pour descendre lentement vers la Maine endormie. Les talons de ses chaussures claquaient sur le pavé de la Montée Saint-Maurice en un chapelet d'échos. Le corps emmitouflé d'un long et sombre manteau, le visage à demi masqué par le rebord d'un chapeau haut-de-forme, l'homme avançait sereinement en se frayant un chemin parmi quelques promeneurs endimanchés.

Il tenait une sacoche en vieux cuir et s'aidait d'une canne au pommeau finement ciselé pour avancer bien qu'il ne claudiquait aucunement. Entre les deux âges, l'homme de haute stature, visage émacié et cheveux grisonnants, bifurqua rue Chapelière.

Étrangement, on pouvait noter que sa silhouette osseuse et passablement voûtée ne laissait derrière elle aucune traîne ombragée sur les murs avoisinants ainsi que sur le sol, comme s'il n'imprégnait nullement la clarté lunaire ou les halos évanescents et jaunâtres des rares lampadaires qui jalonnaient sa route.

Bientôt, il s'arrêta devant la porte d'une modeste pension, située rue Tuliballe. D'une main gantée de noir, il frappa trois coups secs et patienta, immuable...

Après moins d'une minute, la porte finit par s'ouvrir, laissant apparaître sur le seuil le visage débonnaire de La Molette.

- Oui ? Fit-elle.

- Madame Fouilloux ? Demanda l'homme d'une voix caverneuse.

- Oui da.

- Permettez que je me présente : je suis le docteur Rey. J'ai ouïe dire que vous aviez chez vous un de mes confrères blessé...

- Docteur vous dites ? Ce n'est pas Dieu possible ! Vous tombez on ne peut mieux,

m'sieur ! Effectivement et comme vous dites, le bon docteur Desnoix est mal en point... On vient de le rosser durement !

- Rosser ? Reprit l'étranger en se découvrant. - Quelle tragédie...

La Molette plissa quelque peu les yeux et avança son visage afin de mieux jauger l'individu.

- Depuis quand êtes-vous ici, dans le quartier ? Demanda-t-elle, un brin soupçonneuse. - Vot' tête ne me dit rien. Docteur Rey vous dites ? L'homme acquiesça.

- J'officie pourtant depuis quelques années, madame.

- Hum... Je vois. Dit-elle en le déshabillant de la tête aux pieds. - Le quartier huppé !

- Ma foi, il est vrai que mes principaux patients jouissent d'une relative aisance. Souhaitez-vous, oui ou non, que j'examine votre ami ? Parce que je peux instamment repartir...

- Non, n'en faites rien, mon bon monsieur ! Excusez ma méfiance mais depuis ce qui est arrivé à notre aimable docteur, on en devient in tantinet prudent...

- Je comprends, madame. Croyez-le.

L'imposante femme ouvrit en grand la porte et l'homme pénétra dans la grande salle faiblement éclairée par deux luminaires. Se saisissant d'un bougeoir, elle l'invita prestement à la suivre jusqu'à l'étage.

- Je vois que vous boîtez. Remarqua le médecin.

- Oui da. Y a des années que je traîne ainsi la guibolle. Une méchante chute... Ça m'a valu mon surnom... La Molette.

- Vous en souffrez ? Je veux dire, souffrez-vous de cette infirmité ?

- Que nenni. Se défendit la maîtresse des lieux, tout en reprenant son souffle une fois arrivée sur le palier du premier étage. - Enfin, ça dépend des jours... Enfin, des moments...

- Si vous le souhaitez, je pourrais vous conseiller quelques pommades, des onguents, histoire de la soulager.

- Ma foi, j'dis pas non...

La chambre sentait le renfermé ; éclairée par une simple lampe à huile à l'incandescence oscillante, cette petite pièce aux murs passablement crasseux, était modestement meublée mais impeccablement rangée. Malgré tout, il fallait contourner certains obstacles, une petite table ronde, deux chaises en osier et un tabouret, pour espérer arriver sans encombre au chevet du patient. Celui-ci, le corps bedonnant recouvert d'une épaisse couverture grise, était étendu sur le dos et respirait fortement, telle une baleine échouée, des bandelettes entourant le haut d'un crâne meurtri. Son ventre arrondi n'en finissait pas de se soulever puis de se rétracter légèrement, au rythme d'une respiration pour le moins lente mais régulière. Les ronflements bruyants du dormeur, tel un métronome, emplissaient la

pièce de quelques vibrations.

Le docteur Rey s'approcha de la tête de lit, emmenant au passage le petit tabouret pour s'y asseoir. Sous le regard circonspect de La Molette, il observa un long temps le patient puis, s'empara de son poignet droit afin de lui tâter le pouls.

- Hum. Fit-il, l'air concentré. - De ce côté-là, tout va bien... Il examina ensuite son visage avec davantage d'attention, lui palpa le front puis souleva la paupière de son œil droit afin de regarder sa conjonctive. - Depuis combien de temps est-il dans cet état comateux ?

- Ma foi, je ne pourrais vous dire avec certitude, docteur ! Quelques heures... Vous savez, ici, ces notions nous sont quelque peu étrangères !

L'homme la gratifia d'un regard froid, presque inamical.

- Oui, c'est vrai. Dit-il en esquissant brusquement un sourire de circonstance. - Ce sont bien là les inconvénients d'une telle existence. N'est-il pas ?

- Heu... Si vous le dites...

Rey écarta les pans de son manteau et prit une montre plaquée or dans la poche à gousset de son gilet brodé.

- Je conserve cet objet en sachant pertinemment qu'il ne m'est d'aucune utilité. Dit-il d'une voix presque murmurée. - C'est juste sentimental, voyez-vous ?

- J'comprends. Moi-même, j'ai gardé quelques babioles du temps passé, avant le grand changement, dont une pendule... Elle indique toujours la même heure...

- L'heure où tout a commencé, je présume. Supposa le médecin en fixant sa montre d'un air grave. Puis, comme revenant à lui, il rangea vivement la montre dans sa poche et s'empara de sa sacoche posée à proximité pour la poser ensuite sur ses genoux. Il l'ouvrit d'un coup sec, provoquant ainsi un léger cliquetis.

- Je vais vous prescrire un petit quelque chose, histoire de faire baisser la fièvre...

- Il a de la fièvre ? S'inquiéta-t-elle.

A nouveau, il lui adressa un regard des plus condescendants puis se remit aussitôt à fouiller sa sacoche en cuir brun...

- Le pansement est à refaire. Il faudra aussi penser à désinfecter les plaies apparentes et oui, la température est effectivement élevée... trop, même. Mais avant d'aller plus loin dans mon diagnostic, je vous demanderai de me donner un chiffre entre 1 et 6...

- Pardon ? La Molette pensait avoir mal entendu ou mal compris.

- Entre 1 et 6, s'il vous plaît. L'attitude du docteur avait subitement changé et pris des accents d'autorité.

- Heu... 3. Bredouilla-t-elle, décontenancée par la demande.

- 1, 2, 3, je reste coi... 4, 5, 6, plus d'artifices... Récita-t-il d'une voix à peine prononcée. - Bien ! Je vais vous établir une ordonnance que vous devrez impérativement suivre à la lettre. Vous comprenez ? De sa sacoche, il sortit un porte document de couleur noire, reposa le tout par terre et s'installa à la petite table

circulaire en repoussant délicatement les verres et la bouteille à demi pleine qui l'encombraient. Aussitôt, le voyant ainsi affairé, La Molette s'employa à le débarrasser du tout et tenta d'essuyer quelque peu le dessus de la table à l'aide de son tablier noué autour de sa taille.

- Excusez le dérangement. Dit-elle tout en reposant la bouteille et les verres sur le petit secrétaire Empire jouxtant la grosse malle...

- Autre précaution d'usage, chère madame. Indiqua Rey en s'emparant d'une longue et fine plume et d'un petit encrier d'appoint. - L'hygiène. Cette chambre se doit d'être impeccable. Les microbes et autres saletés risqueraient d'envenimer la situation...

- Vous connaissiez le docteur ? Demanda La Molette, curieuse.

- Monsieur Desnoix ? Oui. Voilà quelques temps qu'il ne pratiquait plus beaucoup... J'ai ouïe dire qu'il avait eu quelques désagréments avec monsieur Soyeux...

- Le juge ? Grommela-t-elle. - Un fieffé coquin celui-là ! Sachez que monsieur Desnoix est un homme respectable, estimé par tous.

- Hum. Fit le docteur Rey en plongeant l'extrémité de sa plume dans l'encrier. - Sans vouloir me montrer indiscret, j'ai entendu dire que vous donnez asile à un tout jeune pensionnaire...

- Vous voulez certainement parler du petit Gédéon. Devina La Molette. Mais cette dernière, ressentant un brusque sentiment de malaise, se garda bien d'en dire davantage. La présence de cet homme, rédigeant une ordonnance devant elle, avec cet air emprunté, lui inspirait de la méfiance. Elle ne savait rien de lui. Comme tombé du ciel, il était venu frapper à sa porte, tel le signe d'une providence. Était-ce un hasard si cet énergumène avait ainsi surgi de nulle part, peu de temps après la mésaventure du bon docteur Desnoix ? Alors que tous étaient persuadés que lui seul exerçait la médecine en ce quartier, voilà qu'un étrange individu apparaîtrait sur le pas de sa porte, comme la réponse à un épineux problème. Non, décidément, La Molette pensait que tout cela participait à toute une machinerie savamment huilée et que ce prétendu docteur Rey en était une des pièces maîtresses.

Elle percevait le grattement vigoureux de la plume sur le papier rêche. En pattes de mouches, l'homme s'appliquait à rédiger son document, le front fiévreux et le geste nerveux. Soudain, il se redressa sur sa chaise, la plume levée, et lâcha un ostensible soupir de satisfaction.

- Voilà ! Fit-il en refermant le couvercle argenté de son encrier et en rangeant sa plume. - Amenez ceci à votre droguiste et hâtez-vous de vous conformer aux instructions. Il en va de la vie de ce cher confrère.

- Je m'en vais de ce pas le trouver. Dit-elle en prenant l'ordonnance qu'il lui tendait.

- Très bien. Lança l'homme en se levant. Il referma les boutons de son manteau,

couvrit le crâne de son haut-de-forme, se saisit de sa canne et s'empara de sa sacoche avant de prendre congé.

- D'autres visites ? Lui demanda-t-elle en le raccompagnant, le bougeoir à la main.

- Une seule et dernière. A la taverne de l'Ancre d'or... Une des filles de ce Franz Guibor a un souci...

- Oh ! Fit La Molette, intriguée et inquiète. - Qui est-ce ?

- Je ne connais pas son prénom. Je sais juste qu'elle travaille pour cet homme...

- Ça va vous changer de vos habituels patients ! Affirma-t-elle.

L'homme se retourna vers elle. La lueur tamisée de la bougie qu'elle détenait accentuait les creux et les rides marquées de son visage osseux, lui conférant ainsi un air des plus sinistres.

- Je n'ai guère le choix, madame Fouilloux : en l'absence de mon seul confrère, j'ai le devoir de reprendre le flambeau et d'assurer ses visites...

- Ah oui ! Le Serment d'Hitocrape !

- Hippocrate. Corrigea-t-il aussitôt, un sourire dédaigneux aux coins des lèvres.

Sur le pas de la porte, La Molette et l'énigmatique docteur se dirent au revoir et se souhaitèrent une bonne continuation, parce qu'ici, en ce monde si particulier et si figé dans le temps, se souhaiter une bonne journée ou une bonne nuit n'avait pas le moindre sens.

Pendant de longues minutes, sur les deux hautes marches de son seuil, elle l'accompagnait du regard et devinait plus loin sa fine et sombre silhouette s'éloigner pour se diriger vers la place Loricard. Puis, juste avant qu'il ne bifurque et disparaisse complètement de son champ visuel, elle remarqua un détail troublant : l'homme en question n'avait pas d'ombre ! Ce fait renforça davantage se sentiment d'appréhension qu'elle avait eu à son égard. Comment était-ce possible ? Par quelle magie cet individu réussissait-il à ne laisser aucune empreinte ombragée derrière lui ou sur les murs environnants ? Quel être normalement constitué était capable d'une telle prouesse ?

Balayant cette inquiétude et ses doutes de son esprit, La Molette s'activa à refermer la porte derrière elle et à prendre à son tour le chemin de la droguerie, située rue Chapelière...

IX.

Petite sieste...

Enfin revenu à Tuliballe après deux nuits d'errance onirique, Gédéon n'attendit pas pour se rendre directement dans la chambre du docteur Desnoix. Là, alors qu'il descendait les escaliers de la trappe, il entrevit La Molette, les bras encombrés d'un pichet et d'une bassine en faïence ainsi que de quelques linges...

- Psssitt... Fit-il pour ne pas alerter toute la maisonnée.

La femme sursauta légèrement.

- Gédéon, petit fripon ! Gronda-t-elle. - Tu veux ma mort ?

- Comment va le docteur ?

- Mieux. Avoua-t-elle en chuchotant à son tour. - J'ai pu lui nettoyer les quelques plaies sur son crâne, afin d'éviter toute infection. Ensuite j'ai refait son pansement et en ai remis un tout propre... Enfin, monsieur Huet m'a quelque peu aidé...

- Monsieur Huet ? S'étonna le garçon. - Qui est-ce ?

- Le droguiste de Tuliballe.

- Ah oui ! Se souvint-il. - Rue Chapelière... Où est-il à présent ?

- Dans la chambre... Toujours auprès du docteur.

Ils entrèrent dans la petite pièce faiblement éclairée par la même lumière ambrée et notèrent la présence d'un homme assis près du lit, tenant la main du blessé.

- Gédéon, je te présente monsieur Huet. Monsieur Huet, laissez-moi vous présenter notre petit protégé...

L'homme malingre, à la taille modeste, se leva prestement de sa chaise et tendit la main vers le garçon, l'air emprunté.

- Bonjour. Dit-il avec un sourire légèrement crispé. - J'ai beaucoup entendu parler de vous et de vos exploits, monsieur Gédéon... C'est un plaisir et un honneur de pouvoir vous rencontrer, même si les circonstances ne se prêtent pas à ce genre de véhémence...

- Merci pour votre aide, monsieur Huet.

- Oh, trois fois rien... J'ai juste désinfecté les plaies les plus critiques et refais entièrement le pansement... C'est un peu mon métier...

L'homme, d'une quarantaine d'années, avait les cheveux châtain foncés malgré de légères grisonnances au niveau des pattes; son visage était émacié et ses grands yeux, d'un bleu étonnamment clair, témoignaient d'une réelle honnêteté et d'une authentique franchise. Nageant dans une veste marron un peu trop grande, assortie d'un gilet couleur moutarde et d'une cravate de même teinte, ce monsieur

Huet inspirait naturellement confiance et sympathie.

- Dites-lui donc, monsieur Huet ! Insista La Molette. L'homme parut décontenancé par cette invitation. - Pour ce docteur ! Précisa-t-elle alors.

- Quoi ? Quel docteur ? Interrogea Gédéon. - Vous voulez parler de monsieur Desnoix ?

- Non pas. Dit-elle d'un air qui se voulait mystérieux. - J'ai eu la visite d'un autre docteur.

- Un autre doc... ? Reprit le garçon. - Mais je croyais que Tuliballe n'en comptait qu'un seul et que celui-ci se trouvait actuellement en fâcheuse posture !...

- C'est justement ce que nous pensions tous. Affirma-t-elle. - Quelle ne fut pas ma surprise quand je vis arriver ce curieux quidam ! Bien vêtu, manteau soigné, chapeau haut-de-forme, beau gilet, grosse sacoche en cuir brun et canne finement ouvragée... Il disait venir des beaux quartiers et qu'il soignait essentiellement des gens aisés... Enfin bon, je l'ai laissé voir notre bon docteur... Il l'a ausculté quelques minutes avant de me faire une ordonnance...

- C'est une chance, non ? Estima Gédéon. Mais les mines de ses deux interlocuteurs ne laissaient paraître le moindre enthousiasme. - Non ?

- D'un certain point de vue, oui. Continua-t-elle. - Pourtant, dans son attitude, j'ai bien senti que quelque chose clochait... J'en ai parlé à monsieur Huet... Je lui ai parlé de ce nouveau docteur... Et que m'avez-vous dit, monsieur Huet ?...

- Je suis droguiste depuis plus de vingt ans et tiens boutique en ce même quartier... et bien, je puis vous assurer que je n'ai jamais entendu parler d'un docteur Rey !

- Docteur Rey, vous dîtes ? Releva le garçon.

- Sorti de nulle part ! Ajouta La Molette.

- Lui avez-vous demandé où se trouvait son cabinet ?

- Malheureusement, je n'y ai pas songé ! Avoua-t-elle. - Certainement quelque part, entre les rues Donnadiou et Saint-Aignan...

- Il est probable que ce docteur envoie ses patients chez un autre droguiste ou un autre pharmacien. Supposa Gédéon.

- Impossible, mon garçon. Objecta Huet en levant son doigt. - Je suis le seul !

- Il tenait de drôles de propos. Indiqua la maîtresse de maison.

- Ah bon ? Fit l'enfant. - Quelle sorte de propos ?

- Cet escogriffe n'avait pas toute sa tête ! Il a parlé de chiffre... Attends voir... Elle se mit alors à fouiller dans ses souvenirs. - Oui, il m'a demandé de lui donner un chiffre entre 1 et 6... Ça avait l'air important... Il fallait que je lui donne ce chiffre... J'ai donc dit 3 et j'ai eu l'impression que cette réponse l'avait apaisé... Tu y comprends quelque chose ?

- Pas vraiment. Avoua Gédéon. - Il faudrait que j'y réfléchisse... Mais effectivement, je trouve ça pour le moins étrange... Déconcertant même...

A vrai dire, ces derniers temps, beaucoup de choses et d'événements de

diverses natures commençaient à l'inquiéter et avaient tendance à converger dans le même sens. Dans son esprit pas tout à fait remis des affres de la grippe, Gédéon les égrenait un à un, espérant ainsi dénouer des ficelles encore trop entremêlées.

- Mais mon canard, reprit La Molette, avec tout ça, je ne t'ai même pas demandé comme tu allais !

- Mieux. Déclara-t-il, évitant de devoir l'inquiéter inutilement.

- Tu m'en vois ravie... Combien de temps t'es tu ainsi absenté ?

- Aucune idée. Confia-t-il. - Entre les siestes journalières et les nuits... Les antibiotiques interféraient avec ma boussole interne et ainsi m'empêchaient de retrouver le chemin qui mène jusqu'ici...

- Ta boussole ? Comment ça ta boussole ?

- Naturellement, lorsque je m'endors, je me retrouve ici. Expliqua-t-il posément. - Plus besoin d'Effellène. Malheureusement, avec la grippe et tous les médicaments que j'ai dû avaler, je n'ai pas réussi à revenir... Jusqu'à maintenant.

- Il est vrai, intervint le droguiste, que certaines substances ont tendance à agir sur le métabolisme et à altérer quelques capacités psychiques. Vous dites « antibiotique » ? Qu'est-ce donc ?

- Des médicaments qui aident à chasser les virus et autres bactéries...

Brusquement, du dehors, leur parvint le bruit assourdi d'un cri strident et celui d'un sifflement aigu.

- Mazette ! Fit-elle. - Vous avez entendu ?

- Ça vient de la rue ! Estima monsieur Huet. - On aurait dit le sifflet du sergent Corlay !

- Ainsi que le cri d'une femme ! Ajouta Gédéon.

Ni une ni deux, les cinq compères quittèrent la pièce et déboulèrent dans la pénombre du couloir lorsque, émergeant de leurs chambres respectives, ils manquèrent de bousculer messieurs Rostan, Pater et Hélon, eux aussi alertés par ces bruits inquiétants...

- Vous avez entendu ? Dirent-ils à l'unisson d'un air agité.

Un autre sifflet et quelques cris supplémentaires, quelque peu étouffés, les décidèrent à dévaler l'escalier, laissant La Molette, en plan et médusée, sur le palier du premier étage...

Ça s'agitait, place Loricard, juste devant la devanture de l'Ancre d'or. Des hommes et des femmes, paniqués, couraient dans tous les sens et s'éparpillaient, fuyant un danger survenu au sein de la taverne. Les visages étaient emprunts d'effroi. Des coiffes volaient, certains clients, dans leur précipitation, s'affalaient sur le pavé tandis que les agents de la maréchaussée, Quinton et son équipier, tentaient de fluidifier ce déversement anarchique. Les bousculades succédèrent aux cris d'épouvante alors que Pater et ses compagnons tentaient de remonter ce

courant contraire. Enfin, après avoir joué des coudes, ils parvinrent à pénétrer dans le lieu.

A cet instant, la scène qui s'offrit à eux les glaça d'une stupeur glacée. Devant eux, se dressait une masse. Au bout de ses puissants bras, maintenu dans les airs, Guibor se débattait comme un beau diable pour se libérer de son emprise. Un colosse d'au moins deux mètres, aussi costaud qu'un buffle, n'en finissait pas de dérouiller ceux qui tentaient de l'approcher. Ainsi, le sergent Corlay venait de passer par-dessus le comptoir du bar, éjecté comme on chasse un moustique virevoltant autour de vous. Puis se fut le tour du tenancier en personne d'aller le rejoindre. Aussitôt, deux ou trois mariniers tentaient de frapper la bête mais recevaient en retour une distribution de baffes. Sans hésiter, Rostan se mêla à eux et apporta son soutien. Robuste, le petit homme aux épaules carrées, parvint à décocher deux ou trois coups de poing entre les omoplates du géant mais bien vite, fut renvoyé dans les cordes d'un simples revers de main.

Autour de cette mêlée étourdissante, les trois serveuses en tenues légères, guêpières colorées et jarretelles affriolantes, n'en finissaient pas de crier leur frayeur. L'une d'elles, la plus véloce de toutes, tambourinait, telle une furie, le dos du golem sans que ce dernier ne lui en fasse ombrage.

- Qu'est-ce que c'est que cet animal ? Gronda Pater. - D'où sort-il ?

Cet Hercule, dans sa rage, avait saccagé une bonne partie de la taverne. Son sol était jonché de verres et de bouteilles brisés. Ses tables avaient été renversées, d'autres cassées en plusieurs morceaux. Quant à ses chaises, celles-ci avaient été purement et simplement pulvérisées, jetées contre les murs avec une force démentielle et une violence démesurée.

Ce titan portait un beau costume noir, doublé d'un gilet brodé, mais leurs coutures avaient apparemment cédé sous la pression d'une surcharge musculaire. Les traits de son visage étaient déformés par une haine sans nom. Sous des sourcils broussailleux, ses yeux, enfoncés dans leurs orbites, exprimaient une incroyable fureur. Carnassière, sa bouche était sertie de dents contrefaites et sévèrement gâtées; son nez épaté, son menton en galoche, ses cheveux longs et épars ainsi que son crâne en forme de tubercule contribuaient à renforcer son monstrueux aspect.

Par précaution, le poète écarta Gédéon d'un geste de la main, mettant ainsi son corps en opposition d'un hypothétique mauvais coup. Pendant ce temps, Guibor et Corlay se relevèrent de derrière le comptoir, sonnés mais prompt à administrer une nouvelle attaque. Le sergent avait dégainé son pistolet tandis que le tenancier décrochait son Lefauchaux suspendu juste au-dessus du grand miroir encore intact et d'une rangée de bouteilles. Sans perdre de temps, les deux gaillards visèrent l'assaillant, le doigt sur la détente, prêts à faire feu. Mais les mariniers, occupés à batailler sans relâche, masquaient le redoutable individu.

Rostan fut soulevé de terre, maintenu à la gorge par la main étonnamment

large de ce diable d'homme.

- Lâche-le ! Cria Hélon, en se frottant à son tour à lui. L'instituteur lui décocha un coup de poing bien placé mais sa cible ne broncha aucunement. Néanmoins, le coup ainsi porté, eut le mérite de voir le marinier libéré de son entrave et chuté sur le sol. Pater, redoutant la réaction du monstre, tira Hélon par le col de sa chemise afin de l'éloigner de quelques mètres d'une funeste réaction. A cet instant précis, deux coups de feu retentirent dans l'espace confiné de la taverne. Deux impacts vinrent toucher l'agresseur, un au thorax et l'autre au niveau du ventre. Subitement alarmé, le géant opéra une dernière attaque, se dégageant énergiquement de ses derniers assaillants, et fondit vers la porte d'entrée. Quinton et son collègue, déboulant dans la taverne, furent immédiatement écartés de son chemin, comme deux menus obstacles à sa fuite précipitée. Le premier, ainsi dégagé de façon virulente, percuta le mur adjacent de tout son poids tandis que son équipier se heurta frontalement au bas du comptoir en bois orné de laiton. Bientôt, dans un dernier grognement, mêlé de râles, la chose frôla le garçon et fila droit, d'une course endiablée pour disparaître plus loin, dans un recoin ombragé de la place Loricard...

L'échauffourée laissa place à la consternation. La taverne paraissait avoir été traversée par une tornade. Des corps tuméfiés se relevaient péniblement, piétinant ça et là des débris de verres. Des gémissements et des pleurs emplissaient la chape silencieuse qui recouvrit de son épais manteau la scène ahurissante qui venait d'avoir lieu. Alors que les esprits se remettaient de cette incroyable péripétie, l'inspecteur Corlay, long manteau noir et chapeau feutre sur la tête, fit irruption. Le visage blême, il ne put que constater l'étendue hallucinante des dégâts.

- Alfred ! Appela-t-il, inquiet.

Ce dernier releva la tête de derrière le comptoir, l'air ahuri.

- Pire qu'à Solferino ! Clama-t-il en rangeant nerveusement son pistolet dans l'étui.

Quinton et son équipier se remettaient debout, grimaçant de douleur.

- C'est quoi ce cirque ? Fulmina l'inspecteur.

- Un individu de forte corpulence, chef ! Expliqua Quinton en se massant la nuque.

- Une tempête, oui ! Corrigea Pater.

- Il faudra du temps pour réparer tout ça. Maugréa Guibor, apparaissant à son tout de derrière le bar. - La note va être salée !...

- Que fait ce gamin ici ? Aboya l'aîné des Corlay en remarquant la présence de Gédéon. - Et qui était ce forcené ?

Des regards incrédules s'échangèrent.

- Pas la moindre idée. Reconnut Hélon en aidant Rostan à se relever. - demandez donc à Franz !

Ce dernier, embarrassé, ce gratta nerveusement l'arrière du crâne.

- Sûrement un client. Dit-il. - La première fois que je le vois, inspecteur. J'peux

vous le jurer !

- Et tu l'as laissé entrer, malgré son aspect rebutant ? Lâcha le sergent en réajustant son bicorne cocardé et en époussetant les galons de son uniforme bleu marine.

- Le problème, précisa le tenancier, c'est que je ne l'ai pas vu entrer...

- Comment ça ? S'étonna l'homme au bicorne et à l'épaisse moustache. - Un type de deux mètres avec une pareille allure ?

- Il est parti vers la montée ! Indiqua monsieur Huet, qui, tout tremblant, avait préféré rester dehors, loin de l'esclandre.

- Il a reçu deux pruneaux ! Précisa Guibor en montrant son arme.

- Oui, certifia le cadet des Corlay - Et malgré ça, il a réussi à se faire la belle ! Incroyable...

- Une bête ! Proféra un des marinières, se tenant fermement le nez pour comprimer l'hémorragie.

- Un chien de l'enfer ! Ajouta un de ses collègues, l'œil poché.

- Il a surgit d'on sait où ! Fit remarquer le troisième marinier.

- Bon Dieu ! Jura l'inspecteur. - Savoir qu'un tel individu rôde dans le coin ne me rassure guère. Il pourrait s'en prendre à quelqu'un d'autre ! Puis, brusquement, un éclair illumina son esprit. - Tes filles, Franz... Elles sont toutes là ?

Le tenancier promena son regard affûté et comptabilisa trois de ses protégées, massées les unes contre les autres afin de se reconforter.

- Où est Gisèle ?

Les trois filles lui renvoyèrent un regard empli d'impuissance et d'ignorance.

- Elle avait un client. Lui affirma l'une d'elles.

- Elle est montée dans sa turne en sa compagnie, je crois... Un gars de la Haute... Bien sapé... Un vrai milord...

La troisième, encore sous le choc, ne put émettre que des borborygmes ponctués de multiples sanglots.

- Ils ne sont pas redescendus ? S'inquiéta leur patron, passant de l'autre côté du comptoir, le fusil encore en mains.

- Comment était-il ? Demanda Gédéon. Tous les regards convergèrent vers lui. - A quoi ressemblait ce client ? Persista l'enfant.

- Chapeau haut-de-forme, long manteau noir et mine austère. Répondit Guibor qui, subitement, semblait avoir recouvré la mémoire.

- Il s'aidait d'une canne pour marcher et avait une sacoche toute en cuir. décrivit Louise, la serveuse aux cheveux auburn, celle qui avait osé se mesurer au géant en lui assénant une avalanche de coups de poing hystérique dans le bas du dos.

- Le docteur Rey ! Réalisa Gédéon. - Venait-il pour une consultation ?

Les donzelles se regardèrent, dubitatives.

- Bah non. Estima l'une d'entre elles. - Gisèle n'est pas malade !

- En y repensant, continua la plus téméraire du trio, j'ai trouvé qu'il avait une

attitude pour le moins étrange...

- Comment ça « étrange » ? Questionna l'inspecteur, intrigué.

- Bah... Comment dire... Il paraissait là et ailleurs en même temps...

- Qu'est-ce vous nous chantez là ? Rouspéta le sergent.

- Bah oui ! Par moment, il avait l'air absent, sans la moindre réaction... Sans vie... Son regard était comme éteint... Et puis, d'un coup, il reprenait vigueur... Il s'est assis dans le fond, dans un des boxes, à l'écart... On lui a envoyé Gisèle... Ensuite, il a daigné la suivre au premier...

- Très bien. Trancha l'inspecteur. - Allons voir tout ça !

- Mon Dieu. Pleurnicha la plus jeune des filles. - Gisèle... Il l'a peut-être assassinée !...

- Tais-toi, bourrique ! Pesta Guibor. - Je vous suis.

La petite troupe s'engouffra par l'étroite porte située tout au fond. Durant le trajet, chacun d'eux pouvait se rendre compte que le monstre était bel et bien passé par : la chambranle émiettée de la porte ne tenait plus que par un seul de ses gonds et la rambarde de l'escalier en colimaçon qu'ils empruntèrent ensuite, avait été soulevée et délogée de son axe avec une force incroyable...

Paniqués par l'état des lieux, ils déboulèrent tous dans la petite pièce par une porte toute aussi disloquée. Là, le petit Gédéon n'eut aucun mal à reconnaître l'endroit puisque jadis occupée par le traître Baptiste. Les meubles étaient les mêmes et n'avaient pas varié de place mais la décoration avait été revisitée. Mais malgré des murs couleur rose bonbon et des tentures pastel, on pouvait y sentir l'odeur de la débauche et celle, plus insistante, du tabac froid. Ce mobilier y était succinct : une commode vieillotte et sans valeur sur laquelle trônait une lampe à huile incandescente ainsi qu'une cuvette et un grand pichet en porcelaine, une petite table bancale accompagnée d'un tabouret, un lit simple aux draps encore défaits ainsi qu'un paravent de couleur mauve masquant une partie du mur du fond, jouxtant la couche.

Derrière ce paravent, près de la fenêtre à croisée, dont l'une des vitres était fendue, Gisèle, une jeune femme aux cheveux blonds et longs, sanglotait, comme prostrée, assise par terre et la tête baissée sur des genoux repliés. Elle avait conservé ses habits de serveuse, guêpière et balconnet ainsi qu'une paire de jarretelles colorées.

Hélon s'agenouilla près d'elle :

- Ça va ? Murmura-t-il. Les pleurs redoublèrent d'intensité. - allons, mademoiselle, tout est fini... Il est parti, vous n'avez plus rien à craindre... Nous sommes là...

Le regard de Gédéon se posa sur un objet particulier, reposant sur l'un des rebords de la petite table : une canne au pommeau finement ouvragé.

- Le malotru en a oublié sa canne ! Annonça le sergent qui la vit à son tour.

- Ainsi qu'une sacoche. Indiqua son frère en dirigeant son doigt vers le sol, au pied

de la grosse commode.

- Vous croyez qu'il est passé par la fenêtre ? Demanda Guibor, cramponnant toujours son Lefauchaux, au cas où...

- En tout cas, notre docteur a bel et bien disparu. Nota le sergent, d'un air dépité. Il s'approcha alors de la pauvre et éleva le ton de sa voix pour paraître plus autoritaire.

- Alors Gisèle, dis-nous : où est passé ton micheton ?

- Allons sergent, laissez la respirer ! Implora l'instituteur. - Ne voyez-vous pas qu'elle est encore sous le coup de l'émotion ?

- Le Diable... Gémit la femme, relevant subitement la tête et dévoilant du coup un visage terriblement livide et une ecchymose violacée ceinturant son cou. Des mèches de cheveux étaient collées sur son front trempé de sueur. Ses yeux étaient cernés de noir et ses lèvres pulpeuses, fendillées par endroits, vibraient encore sous le coup d'une trop forte émotion.

- Le Diable ? Répéta machinalement le sergent, tout en lissant sa moustache. - Quoi le « Diable » ? Ne me dis pas qu'elle a vu le diable !

- Alfred ! Gronda son frère qui, de façon distraite, avait suivi toute la conversation.

- Tais-toi, tu lui fais peur.

- C'était le diable, m'sieur... Reprit la jeune femme, visiblement choquée. - Pas un homme, non. Satan en personne...

- Il est traumatisée. Fit remarquer Gédéon.

- Pauvre môme. Fit Pater en jetant un coup d'œil désapprobateur à Guibor.

- Bah quoi ! Se défendit celui-ci. - Je ne les ai jamais forcées ! Elles sont ici de leur propre chef !

- Bah voyons ! Considéra le poète.

- Silence vous deux ! Gronda l'inspecteur. - Vous vous étriperez un autre jour !

- Pourquoi dis-tu que cet homme était Satan ? Demanda Hélon.

La jeune femme le gratifia alors d'un long regard fixe et d'une troublante intensité, comme si elle cherchait à se perdre dans le sien.

- Il a changé. Dit-elle d'une voix à peine audible.

- Changé ? Comment ça « changé » ?

- Il... Sa aspect a changé... Le bruit des vêtements qui se déchirent... Les grognements de bête... Les hurlements et ce déchaînement de rage... Il n'était plus le même... Plus le même...

- Elle délire ! Lança le sergent. - C'est une folle !

- Alfred, la ferme ! Aboya à nouveau son aîné. - Sois gentil, veux-tu, redescends en bas, à la taverne. Va rejoindre tes hommes...

Visiblement vexé, l'homme obtempéra sans rechigner.

- Dans sa colère, il a brisé un carreau de la fenêtre. Continua Gisèle d'une voix toujours aussi fluette. - Il est parti... par la porte et il a emprunté les escaliers...

- Seigneur ! Fit Pater, les yeux écarquillés. - Ce docteur... Il est devenu ce monstre !... celui que nous avons affronté...

A cet instant, l'enfant s'approcha de la jeune serveuse et s'agenouilla devant elle en affichant un sourire qui se voulait sincère et réconfortant.

- Bonjour Gisèle.

- Bonjour Gédéon. Dit-elle avec une infinie douceur.

- Dis-moi, ce docteur... T'a-t-il demandé quelque chose d'incongru ?... Elle lui répondit par une moue si expressive que le garçon se corrigea bien vite, comprenant que le terme ainsi employé était inapproprié. - Enfin, je veux dire, quelque chose d'étrange ?...

Elle prit un temps pour la réflexion, sondant avec application tous les recoins de sa mémoire.

- Oui ! Se souvint-elle enfin. - Il m'a demandé un chiffre entre 1 et 6...

- Qu'as-tu répondu ?

- Quatre... Elle renifla bruyamment tout en essuyant ses yeux larmoyants d'un revers de manchon. - Et puis, à ce moment... Il changea d'attitude... Comme s'il était terrassé par je ne sais quelle douleur... Il se tordait dans tous les sens, se tenant le ventre... Ensuite, il est tombé à genoux et s'est mis à se transformer...

- Se transformer ? S'étonna l'inspecteur.

- Elle est dingue ! Réitéra Guibor en la désignant du doigt.

- Et ce colosse ? Lui rétorqua Pater. - Tu crois qu'il sortait lui aussi de son imagination fertile ? Tu l'as bien vu, non ? Il t'a même soulevé de terre, comme un pauvre paquet de linge !

L'homme se rembrunit en faisant un geste de rejet avec sa main puis s'assit sur le tabouret en bougonnant, le fusil posé sur ses genoux.

- Continuez mademoiselle. L'invita Corlay. - Nous sommes tout ouïe...

- Et bien, le docteur... Il n'était plus là. A sa place, il y avait ce géant... ce monstre... Son visage, mon Dieu, son visage... C'était celui du malin... Ses yeux... Si vous aviez vu cette drôle d'expression dans ses yeux...

- Quelle expression ? Demanda Hélon.

- Malfaisante... Dit-elle, des trémolos dans la voix. - Il me jaugeait durant de longues minutes en poussant de faibles grognements... Ensuite, il m'a prise par le cou et m'a soulevée du plancher comme si je ne pesais rien ou presque rien... Et là, il m'a parlé... Sa voix était particulièrement rauque...

- Parlé ? Nota l'inspecteur. - De quoi vous a-t-il parlé ?

- Il m'a dit s'appeler monsieur Craon et qu'à ses yeux, je représentais tout ce qu'il exécrait... La perversion et le péché absolu... Puis, soudain... Il fut comme traversé par une autre émotion... Je l'ai lu dans ses yeux... Ce n'était plus de la haine mais quelque chose qui s'apparentait au doute... Il m'a lâchée et s'en est allé par la porte... J'ai bien cru qu'il allait me réduire en bouillie !...

Au dehors, Tuliballe s'était retranché dans sa coquille. Les promeneurs ne se promenaient plus parce qu'un bruit courait qu'un dément sillonnait les rues, qu'il était particulièrement dangereux et qu'il n'hésitait pas à s'en prendre à quiconque croiserait sa route. Aussi, les portes se fermèrent alors à double tour et les gens se cloisonnèrent derrière leurs volets, bien à l'abri derrière leurs murs, espérant que la maréchaussée appréhende enfin l'individu.

Au loin, un chien n'en finissait pas de japper tandis que Quinton et le jeune brigadier Chrétien exécutaient leur ronde habituelle, de la place Loricard en passant par les rues Tuliballe, Chapelière, Porte de Fer, Donnadiou de Puycharic, des Filles Dieu, Saint-Aignan, du Port Ligny pour reprendre du côté de la rue de l'Évêché, Tire-Jarret et longer la montée Saint-Maurice jusqu'à atteindre les abords de la Maine et de son quai. La nuit était claire et morcelée d'éclats lunaires. Dans le ciel, au dessus de leur tête, s'effiloçaient quelques nuages...

Les lieux avaient été désertés. Le géant en avait fait fuir plus d'un et un silence pesant régnait à présent sur le quartier. Seuls, les talons de leurs chaussures à guêtres claquaient sur le pavé encore humide et brillant.

L'assaillant de l'Ancre d'or s'était évanoui dans l'obscurité environnante, tapi dans un recoin et attendant le moment propice pour en sortir.

Brandissant une lampe à pétrole devant lui, Quinton plissait des yeux, espérant ainsi discerner le moindre mouvement suspect. Rien. Aucun signe de vie ne vint alerter ses sens pour le moins aiguisés. Las, le brigadier et son acolyte attitré regagnaient d'un pas plus engagé le poste de police et mettait ainsi fin à une traque que tous deux avaient déjà considérée comme improductive et vaine. Mais bon, les ordres sont les ordres et il est de bon ton d'obéir à l'inspecteur Edmond Corlay et à son cadet, le sergent.

Rue Donnadiou, alors que le binôme repassait devant l'atelier de celui que tous surnommaient le « barbouilleur », un bruit l'alerta et le figea sur place. Un bruit que les deux policiers en uniformes jugèrent comme inhabituel. Intrigués, ils s'approchèrent de la porte en tendirent l'oreille. Là, ils perçurent un bruit de verre brisé, des cris d'homme, des coups sourds, des tambourinements puis bientôt, ce qui ressemblait à des grognements. Soudain, ils entendirent un fracas de tous les diables, comme si quelqu'un s'amusait à jeter et à détruire toute sorte d'objets. Sans hésiter un instant de plus, Quinton et son équipier décidèrent d'intervenir.

- Monsieur Avron ! Hélèrent-ils à la cantonade. - Monsieur Avron !

- A moi ! Leur hurla une voix pourtant étouffée.

X.

La porte était verrouillée.

Parant au plus urgent, Quinton confia sa lampe à son équipier et dégaina son arme à feu, décidé à faire sauter la serrure récalcitrante. La détonation claqua et se propagea dans tout le secteur en une série d'échos allant en décroissant. D'un coup de pied bien placé, le brigadier enfonça la porte et son équipier et lui en franchirent prestement le seuil sans attendre le moindre renfort et sans penser à donner la moindre alerte à grands coups de sifflets. Une fois dans la place, ils firent face à une scène hallucinante. Là, devant eux, se tenait le géant qui venait de ruiner l'intérieur d'un établissement. Il s'en prenait à présent au peintre, le maintenant par le col de sa blouse entachée et le soulevant de quelques centimètres du sol. Celui-ci, les bras ballants et le visage apeuré, se tourna vers ceux qu'il espérait être ses sauveurs et les héla à nouveau.

- Qu'attendez-vous, bon sang de bois ! Pesta-t-il. - Débarrassez-moi de ce gorille !

A son tour, son assaillant dévisagea les gens de la maréchaussée avec la plus affreuse des grimaces. Sa bouche distordue laissait entrevoir toute une rangée de dents atrocement gâtées et anormalement implantées; il grognait tout en laissant couler de sa lèvre inférieure un mince filet d'une bave écumeuse. Dégoûtés par ce spectacle et à la fois craintifs, Quinton et Chrétien s'échangèrent quelques regards fugaces, espérant que l'un ou l'autre se décide à agir.

L'atelier, tout comme l'Ancre d'or, avait été la proie d'un épouvantable carnage : toiles, châssis, chevalets et autres ustensiles propres à l'art pictural avaient été éparpillés aux quatre coins de la pièce. Quinton leva la tête et nota l'état de la verrière et sa cassure apparente. Les éclats de verre de différentes dimensions avaient chu et recouvraient à présent le sol du rez-de-chaussée. L'agresseur était parvenu à se hisser sur les toits, à les enjamber pour venir jusqu'ici, passer à travers la verrière, la fracturant ainsi en mille morceaux, pour se laisser tomber quelques sept ou huit mètres plus bas. L'exploit était hallucinant, estimait le policier, presque surhumain...

- Rendez-vous ! Ordonna-t-il en menaçant le colosse de son arme. - Ou je devrai employer la manière forte !

Aussitôt, la créature au faciès grossier et passablement difforme, empoigna sa victime de manière plus agressive et bien plus déterminée. Utilisant Avron comme bouclier humain, il le retourna, face aux policiers, puis, d'une de ses énormes mains, lui enserra la gorge, prête à la broyer d'un coup à la moindre

incartade, tandis que l'autre le ceinturait fermement par la taille.

- Si vous avancez, je le tue ! Indiqua le monstre d'une voix sépulcrale.

Aussitôt, ne souhaitant pas le provoquer davantage, les deux brigadiers s'empressèrent de ranger leurs pistolets dans leurs étuis respectifs.

- Très bien. Fit Quinton en levant les bras. - Nous n'avons plus d'armes. Nous venons parlementer avec vous.

- Non ! S'époumona Avron. - Cette bête n'entend rien à la négociation !

- Que voulez-vous ? Poursuivit le policier en s'avançant de quelques pas.

- Restez où vous êtes ou je lui broie le col ! Prévint le géant. - ce que je veux ? Répéta-t-il. - Pourquoi pensez-vous que je veuille quelque chose ? Je veux juste que vous me laissiez partir d'ici.

- Ne l'écoutez pas ! S'écria à nouveau le peintre. - Il cherche Gédéon !

- Gédéon ? Releva Chrétien. - Pourquoi l'enfant ? Que lui voulez-vous ?

- Livrez-moi le gosse ou je lui tord le cou ! Menaça à nouveau le Goliath en écumant de rage. Sur ces mots et pour signifier qu'il ne plaisantait pas, il enserra davantage la gorge de sa proie. Cette dernière se mit alors à se débattre frénétiquement. Son visage s'empourpra brutalement alors qu'il n'exprimait que borborygmes et râles...

- Arrêtez ! Pria Quinton en reculant pour reprendre sa position initiale auprès de son acolyte. - Très bien. Nous allons quérir le gamin mais relâchez votre étreinte. Vous risquez de le tuer !

- C'était bien mon intention. Précisa le tortionnaire.

- Qui êtes-vous ? Demanda le policier. - D'où venez-vous ?

- Mon nom est Craon. Déclara-t-il. - Monsieur Craon. Je l'ai déjà dit à cette putain ! Et je vous préviens, messieurs les policiers, si le garçon ne m'est pas livré, je fais pleuvoir sur votre patelin toutes les flammes de l'enfer ! Hâtez-vous d'aller me le chercher ! Votre ami l'artiste commence à manquer d'air...

Il se mit alors à ricaner puis à rire à gorge déployée en voyant l'expression d'impuissance qui apparut sur les visages de ses deux interlocuteurs en uniformes gris.

Dans la minute qui suivit, seul Chrétien émergea de l'atelier puis bientôt de la rue Donnadieu pour prendre la direction de l'Ancre d'or au pas de course. C'était bien là bas qu'il avait vu le petit Gédéon et c'était donc en ce lieu qu'il allait pouvoir le retrouver. Arrivé rue Chapelière, il prit une pause, le temps de récupérer et se mêla bientôt au petit attroupement qui avait prit forme devant la devanture de l'échoppe en question, dans le halo ambré et souffreteux que produisait un luminaire fatigué. Parmi ces gens, il identifia ses supérieurs, les frères Corlay, Guibor le tenancier, Messieurs Hélon, Pater et Rostan ainsi que ce petit et frêle droguiste dont le nom lui échappait toujours. Il avait beau chercher, il ne remarqua pas la présence du gamin parmi eux. Quelque peu inquiet, il s'approcha pour mieux

examiner l'endroit, sans se soucier le moins du monde de ceux qui, remarquant son étrange manège, s'étaient mis à l'observer patiemment.

- Et bien, Chrétien, clama brusquement le sergent, à quoi jouez-vous ? Vous avez perdu quelque chose ?

Le visage livide, le jeune policier se figea un temps puis gratifia ses supérieurs d'un regard désemparé.

- Où est le garçon ? Dit-il d'une voix chevrotante. - Où est Gédéon ?

- Pas de chance, fiston, il vient juste de nous fausser à nouveau compagnie !

- Reparti dans son monde. Ajouta monsieur Hélon.

- Et bien, brigadier, s'inquiéta bientôt le poète, en voyant ainsi le jeune homme aussi désœuvré, qu'avez-vous donc ?

Ce dernier était sur le point de s'effondrer en larmes mais parvint tout de même à se reprendre.

- Qu'avez-vous fait de votre adjoint ? Gronda l'inspecteur.

- Que se passe-t-il donc, mon garçon ? Demanda à son tour Rostan.

- Il a dû voir une araignée ! Ironisa Guibor.

- Le fou de tout à l'heure, bégaya-t-il. - Le dément... Ce géant...

- Quoi ? Éructa le tenancier. - Tu l'as vu ? Où est-il ? Il va me payer au centuple tout ce qu'il vient de saccager, ce balourd !

- Tais-toi Franz ! Aboya le sergent. - Le coup de feu de tout à l'heure... C'était vous ? Quinton et toi ?

Le jeune brigadier opina du chef.

- Le fuyard s'est réfugié dans l'atelier de monsieur Avron. Pigna-t-il. - Il le détient en otage. Le brigadier Quinton est resté là bas, essayant de le raisonner...

- Bougre de merde ! Lâcha le sergent. - Allons-y !

- Non. Objecta son frère Edmond. - S'il nous voit débarquer en nombre et, qui plus est, sans le même, il risque de nous assassiner ce pauvre barbouilleur !

- Alors que fait-on ? Questionna monsieur Huet. - Gédéon est parti pour un moment. Quand reviendra-t-il ?...

Mardi midi...

Gédéon, l'âme en peine, vaquait dans la maison, entre le salon et sa chambre, avec à l'esprit cette inquiétude qui le gagnait de façon inexorable et cette interdiction formelle de mettre le nez dehors.

Tuliballe courait un grand danger. Il en était persuadé. Son héros masqué avait déserté le terrain des opérations et le quartier onirique se voyait dorénavant livré en pâture à une menace malfaisante et invariablement grandissante.

Le garçon avait beau ruminé, repasser sans arrêt le fil des évènements et se poser une myriade de questions, ses hypothèses demeuraient confuses et aléatoires. Mais une chose était certaine : ses amis de là-bas devaient affronter un adversaire bien plus coriace et bien plus fourbe que ne l'avait été Wilfrid Worms. Pour lui, les mentors de ce dernier étaient aux manettes et jouaient avec eux comme un chat s'amuserait avec une souris. Leur dessein restait le même : l'anéantissement pur et simple de ce monde figé et le garçon était conscient que pour finaliser cet objectif, il n'existait qu'un unique moyen. Seul le tableau peint par son parent maintenait l'existence de cette petite communauté et lui seul était garant du secret concernant sa localisation exacte. Mais quelque chose de bien plus pernicieux venait de surgir là-bas. Quelque chose que Gédéon n'arrivait toujours pas à définir. Ce géant, fort comme un bœuf, variation maléfique et monstrueuse de l'énigmatique docteur Rey, le renvoyait vers un autre personnage de la littérature fantastique de la période victorienne. Un médecin se métamorphosant en un être hideux, violent et sans scrupules apparaissait au détour d'une œuvre significative signée Stevenson. *Docteur Jeckyll et Mister Hyde*, mythe fondateur de la dualité humaine, venait de prendre forme à Tuliballe. Par quel enchantement ? Se demanda-t-il alors. Bientôt, son esprit s'éclaira d'un soudain trait lumineux mais néanmoins inquiétant. Il songea à son ami Geoffroy, reclus dans le confinement de sa chambre et pensa à son fameux projet de concevoir un jeu de plateau en s'inspirant de grandes figures ayant marqué le monde littéraire de la fin du XIXe siècle. Était-ce possible ?

Impatient de vouloir vérifier cette énième théorie et profitant encore de l'absence prolongée de ses parents et du bébé braillard, il dévala les escaliers et s'empara du combiné téléphonique. Fébrile et anxieux, il composa le numéro et patienta en tambourinant de ses doigts le dessus du meuble d'entrée... Rien. Les tonalités s'enchaînaient, inexorablement, l'une après l'autre. Dépité, le garçon allait raccrocher lorsque, soudain, il perçut un bruit significatif à l'autre bout de la ligne, comme un doux craquement.

- Geoffroy ?

Ne lui parvint alors qu'un chuchotement étouffé puis un coup sourd, semblable à un raclement.

- Geoffroy ?... C'est Gédéon... Allô ?...

Pendant quelques secondes qui lui paraissaient des minutes, le garçon, l'oreille collée au combiné, ne captait qu'une diversité de bruits lointains et amortis. Certains ressemblaient à des frôlements fugaces, d'autres à des chuintements et d'autres encore, à des froissements rapprochés. Puis, Gédéon entendit nettement le combiné percuter quelque chose avant qu'une voix fluette, d'abord feutrée, ne s'exprime enfin :

- *Ged' ?... C'est toi ?...*

- Tu vas bien ? Demanda le garçon.

- Heu... *Si on veut... Et toi ? Ta grippe ?*

- Encore un ou deux jours et je pourrai enfin sortir et reprendre les cours... Mais toi ? Ta maman m'a dit que...

- *Ma mère ?* Coupa son interlocuteur en élevant nettement le ton de sa voix. - *Tu as parlé à ma mère ?... Quand ?...*

- Hier... Pourquoi ?

- Rien... *Comme ça...* (Un temps) *Elle t'a donc dit ce qui m'était arrivé au collègue ?...*

- Oui. Avoua Gédéon, gêné. - Tu t'en remets ?...

- *Je suis en convalescence, si on peut appeler ça comme ça... Le médecin m'a donné quelques jours de repos... Je ne retournerai plus au collègue, Ged'... En tout cas pas celui-ci... Mes parents en cherchent un autre... Plus éloigné de la maison...*

- Je suis désolé, Geoffroy. Vraiment navré de ce que Landry a osé te faire...

- *Ils était quatre ou cinq... Ils m'ont tendu un piège... Je ne m'y attendais pas, tu sais... Ce salaud de Landry a été renvoyé. Lui aussi ne reviendra plus au collègue... Quant à ses potes, ils ont été sévèrement punis en heures de colle et en exclusions plus ou moins longues... Ils ont profité du fait que tu ne sois pas là pour me corriger...*

- Les lâches ! Pesta son ami, la haine vissée au ventre. - Ce Landry, j'ai bien envie d'aller le trouver et de le déroutiller...

- *Oh, je pense que son paternel s'en chargera. Mon père l'a vu. Il est du genre « cogneur », tu vois. Un peu comme son rejeton... D'après mon père, il était très remonté contre son fils. Il a dû entendre parler du pays, une fois rentré chez eux...*

- Sinon, tu arrives à surmonter tout ça ?

- *Tu veux parler du jeu ?* Devina son ami. - *Et bien, pour tout de dire, j'ai bien avancé... Ça m'aide à oublier le reste.*

- Bien avancé ?... C'est-à-dire ?

- *J'ai eu un peu le temps de me documenter. La bibliothèque de mon père regorge de romans fantastiques époque gothique, comme Dracula de Stocker ou bien Frankenstein de Shelley ou en encore...*

- Jeekyll et Hyde de Stevenson. Coupa Gédéon.

- *Exact.* Fit son interlocuteur, d'une voix qui indiquait que le garçon n'avait été nullement destabilisé par cette référence, au grand dam de son copain. - *Et puis, ma mère m'a ramené des tas de livres de la bibliothèque municipale concernant la Belle Époque ou la période victorienne au Royaume-Uni... L'époque de Jack l'Éventreur, Whitechapel... Tu vois ?*

- Oui, je vois. Mais ton jeu concerne toujours l'ancien quartier de la Montée Saint-Maurice ?

- *Bien sûr ! A ce propos, j'ai pratiquement fini la déco du plateau de jeu en me basant sur une foule de détails concernant ce vieux quartier...*

- Ah bon ? S'étonna Gédéon. - Tu as toujours ces visions oniriques ?...

Un silence s'imposa.

- *Et bien... J'ai... Tu ne vas pas te moquer de moi, Ged' ? ... Tu me le promets ?...*

- Bien sûr, voyons !

- *Ce quartier disparu... Et bien, je continue toujours à le visiter... Chaque nuit... Tu te rends compte, je peux le voir chaque nuit, dans mes rêves... Avec une étonnante précision...*

- C'est dingue ! S'exclama Gédéon en feignant la surprise. - Tu peux donc tout y voir ?

- *Oui, enfin pas vraiment... avoua Geoffroy. - J'y vois des rues entièrement pavées, une place, des boutiques, la cathédrale, la montée, les lampadaires... Il y fait toujours nuit... J'y aperçois la Lune se refléter sur les eaux tranquilles de la Maine... Le quai et ses péniches... Mais je ne me souviens pas des habitants... Ce que je regrette... Mes souvenirs sont limités... Parfois brumeux...*

- Je vois. Fit son ami. En effet, il voyait et finit par comprendre que le jeu en question commençait dangereusement à interagir avec Tuliballe. - As-tu donné un nom à tes PNJ ?

- *Bah... Pas vraiment... Pourquoi ?*

« Parce qu'ils s'en sont attribués un eux même, imbécile ! » Pensa Gédéon. « Tes créatures ont pris le large, Geoffroy, comme le Fanfaron Noir, naguère, avait su prendre son autonomie et voler de ses propres ailes »... Ainsi le docteur Jeckyll avait troqué son identité par celle, moins reluisante, du docteur Rey et son double malfaisant celui de monsieur Craon. Mais comment pouvait-il convaincre son ami de tout arrêter, de ne pas aller plus loin dans son ouvrage ? De quelle façon pouvait-il lui faire comprendre que le monde onirique auquel il s'était attaché depuis quelques années déjà, courait un réel danger ? Pour cela, il était inévitable de tout lui dire, de tout lui dévoiler. Lui confier que le quartier qu'il voit en rêve est bien concret et que son jeu risque de nuire gravement à sa quiétude ?

- *Ged' ?* Fit Geoffroy à l'autre bout du fil. - *Tu es toujours là ?*

- Excuse-moi, je réfléchissais... Je pensais... C'est triste que tu sois obligé de changer de collègue... Je vais me retrouver seul...

- *Désolé, vieux frère mais retourner là-bas est au-dessus de mes forces, tu comprends ? Cette agression m'a complètement chamboulé... D'ailleurs, le docteur m'a mis sous traitement, le temps que les choses aillent mieux... Mais ça ne nous empêchera pas de nous revoir ! On ne déménage pas, tu sais.*

- Quand même. Objecta Gédéon. - C'n'est pas tout à fait pareil.

Une fois encore, songea-t-il alors, Landry avait réussi à lui nuire. Même si, cette fois, il en payait chèrement la note, cet empêcheur de vivre sereinement, ce pourvoyeur de brimades, venait de le priver d'une précieuse amitié. Et même si celle-ci se devait de perdurer, malgré ces derniers bouleversements, le simple fait

de ne plus pouvoir échanger avec Geoffroy en classe ou pendant les interours, était, à ses yeux, une véritable punition. Gédéon ressentait ça comme une injustice et en voulait terriblement à ce voyou. Celui qu'il l'avait malmené durant des années, depuis la primaire. Curieusement, un sentiment de haine vint le saisir. Comme une prière ou bien un souhait, il s'imaginait le corriger une bonne fois, lui nuire physiquement pour lui apprendre à ne plus jamais recommencer.

- Ce Landry. Dit-il en serrant les dents. - Qu'il ne réapparaisse plus jamais devant moi... Je crois bien que je serai capable de le tuer...

- *Calme-toi, Ged'*. Minimisa son ami. - *Je vais m'en remettre, va. Ce n'est pas si grave. Juste quelques bleus et une lèvre fendue...*

- Je m'en veux tu sais. Je m'en veux de t'avoir laissé seul avec ces branleurs.

La haine qu'il ressentait bientôt se mua en une boule qui étreignit soudainement son larynx. Sa main serra le combiné jusqu'à en jaunir chacune des jointures de ses doigts tandis qu'un relent de pure colère provoquait des variations remarquables au niveau de sa voix. Immobilisé chez lui, cloîtré depuis trois jours interminablement longs, Gédéon fulminait intérieurement. Il aurait tant voulu rendre visite à son copain, histoire de le soulager quelque peu de ses tourments et de l'aider à surmonter ce pénible moment. Mais la maladie le contraignait à ne pas s'exposer et à rester à l'écart de tout événement extérieur. Dans le monde réel, de ce côté-ci du miroir, la vie continuait sans lui. Il n'avait de prise que de l'autre côté, dans l'intimité de ses nuits ensommeillées.

- *T'inquiète mon pote !* Lui lança Geoffroy. - *Ça va mieux. L'élaboration du jeu m'aide à ne pas y penser... Et puis, tu n'y peux rien... C'est la faute à pas de chance, comme on dit souvent... Ou plutôt, c'est la faute à la grippe.*

- Je sais mais... Brusquement, Gédéon fut coupé dans son propos. Interrompu par un bruit impromptu, à l'autre bout du fil. - Geoffroy ?... Il tendit l'oreille pour mieux capter ce qu'il croyait entendre. Non, il ne rêvait pas. Il n'était pas la victime d'hallucinations auditives, phénomène fréquent lorsque l'on a la grippe, mais percevait bien des chuchotements. - Geoffroy, tu m'entends ?... Allô ?... On aurait dit que le garçon parlait à quelqu'un d'autre, quelqu'un qui était avec lui, dans sa chambre. - Geoffroy, ça va ?... Soudain, sans prévenir, la communication fut rompue dans un effroyable bruit de frottement suivi d'un autre, plus net et bien plus rapproché...

Bip, bip, bip...

(...)

Abasourdi, Gédéon fut saisi d'angoisse. Un sentiment si fort qu'il lui compressait le bas du ventre, lui tordait les boyaux et lui hérissait le poil. Quelque chose d'anormal venait de se produire, à cet instant précis et le garçon venait d'en

être le témoin privilégié. Sa théorie jaillit à nouveau de son esprit et s'imposa comme une évidence.

Un temps, il s'en était voulu d'avoir pu échafauder une telle ineptie, d'avoir imaginé le pire mais en entendant ce qu'il venait d'entendre, le doute n'était plus permis. Son meilleur copain était sous l'emprise de quelque chose de monstrueux. Quelque chose qui avait pris ses quartiers dans sa chambre, sous les combles de cet ancien atelier d'artiste. Quelque chose qui avait su franchir un mur dimensionnel pour venir se réfugier dans l'espace confiné d'un garçon particulièrement imaginaire et créatif. La proie idéale, en somme ! Pensa Gédéon. Cette présence représentait un danger, non seulement pour l'adolescent mais aussi pour son proche entourage. La famille Barillé, au grand complet, abritait sous son toit une entité maléfique qui n'hésiterait pas à leur nuire. Le garçon se souvint alors de Worms. Ce dernier était lui aussi parvenu à franchir la barrière ultime et à propager sa peste jusqu'à s'en prendre directement à sa mère pour, finalement, ravir son esprit et le soustraire au monde éveillé. L'horrible personnage n'avait pas agi seul. Des forces incommensurables et infernales l'y avaient aidé. Les frères Tenko, puisqu'il fallait bien donner un nom à cette menace, avaient été les véritables artisans de ce rapt. Sans eux, l'assassin de Victor Bracet n'aurait pu parvenir à ses fins. Conscient de ce péril, Gédéon se devait d'agir avant que l'irréparable ne se produise.

A ce moment, il fut brutalement tiré de ses pensées néfastes par le cri strident de la sonnette d'entrée. Son cœur fit un bond. Il raccrocha le combiné, les mains encore tremblantes.

Riiiiing...

Le garçon resta prostré dans l'entrée puis, craignant d'être entraperçu à travers la porte vitrée mais opaque de la porte, effectua un mouvement rapide, recula vivement pour aller se cacher juste derrière la cage d'escalier.

Riiiiing...

On insistait.

Mes parents ? Supposa-t-il alors. Était-ce possible que ce soit eux ? Dans cette éventualité, pour quelle raison sonneraient-ils ? N'avaient-ils pas leurs clés ? Et puis, ils ne se contenteraient pas de rester derrière le portillon, attendant patiemment qu'on daigne venir leur ouvrir. Ils l'ouvriraient allégrement, franchiraient la petite cour avant pour venir directement se planter devant la porte vitrée. Gédéon en était certain : il n'avait pas entendu le couinement si reconnaissable du portillon. Non, la personne qui se tenait là n'avait pas encore osé l'ouvrir...

Riiiiing...

Gédéon pestait intérieurement. Allez-vous-en ! Fichez le camp ! Il n'y a personne ici ! N'insistez pas et allez vous en !

Riiiiing...

Un voisin ? Pensa-t-il alors. Un représentant de commerce ? Qui pouvait être assez remonté pour persister de la sorte à presser le bouton de la sonnette ? Peut-être une urgence ? Ses parents avaient peut-être eu un problème grave ! Un accident de voiture ?... En trombe, toutes les pensées les plus funestes vinrent assiéger son esprit. Dans le doute, il passa discrètement dans la salle de séjour. De là, à travers la baie vitrée, il pouvait aisément guetter le malotru... Toujours masqué par l'encadrement de la porte qui séparait les deux pièces, il pencha légèrement la tête et, fébrile, osa jeter un rapide coup d'œil au dehors. Là, derrière le portillon toujours fermé, il reconnut la silhouette toute rabougrie qui patientait, immobile. Son cœur menaça de lâcher, tant son rythme s'accélérait de façon surprenante. Son esprit chavira sous l'emprise d'une angoisse primaire. La silhouette en question appartenait à cette même vieille femme, celle qu'il avait rencontrée ce samedi après-midi, sous les coups de 15 heures, à proximité du grand parvis, alors qu'il se rendait chez Geoffroy. De là où il était posté, il avait bien du mal à discerner les traits de son visage. Mais il pouvait néanmoins identifier son allure générale, son ensemble noir et désuet ainsi que ses cheveux blancs, remontés en un épouvantable chignon.

Dans la semi clarté d'un généreux soleil, et malgré quelques auréoles ombragées, il ne pouvait se tromper. Cette femme était bel et bien celle qui l'avait accostée ce jour là. Mais ce n'était pas une femme ordinaire. Elle en avait, certes, l'apparence mais abritait une essence bien plus inquiétante. Alors il comprit.

Les forces diaboliques qui avaient investi la maison des Barillé étaient à présent à ses trousses. Elles connaissaient parfaitement son adresse et n'avaient pas eu trop de mal à le dénicher.

Ne sachant que faire, Gédéon se mit à prier en silence pour que ses parents reviennent au plus vite. Depuis l'apparition des premiers symptômes de la grippe, ces derniers avaient préféré éloigner la petite Flore de la maison et ainsi confiée à Josiane Taillandier, la mère de Gilles. Cette veuve vivait à une dizaine de kilomètres au nord de la ville et se réjouissait de pouvoir parfois garder l'enfant, le temps d'une journée ou d'un week-end. Pour y être allé assez souvent, Gédéon n'eut aucun mal à les imaginer tranquillement attablés dans le jardin, à l'ombre de la tonnelle, à palabrer durant des heures sur le temps qu'il faisait, des babillages de la petite dernière, tout en sirotant une limonade bien fraîche. Il regarda la pendule du salon. Celle-ci indiquait 12h20. Ils n'allaient certainement pas tarder à rentrer ! Se disait-il, comme pour se rassurer. Il verrait alors leur voiture apparaître devant le portillon. Il espérait tant voir apparaître le bleu métallisé de la Renault, incitant ainsi cette horrible harpie à fuir sa position. Malheureusement, il l'entrapercevait toujours, faisant inlassablement le pied de grue, immobile.

Soudain, il perçut le bruit si reconnaissable d'un moteur. Jetant à nouveau un

œil furtif vers la baie, il vit distinctement la voiture de son beau-père se ranger sur leur bateau, juste devant le portillon et remarqua que la silhouette tant redoutée qui campait là depuis quelques minutes s'était volatilisée. Submergé par un sentiment d'extrême soulagement, le garçon exulta, trop heureux d'avoir ainsi échappé à cette maudite gorgone et à ses mille malices.

Les portières claquèrent l'une après l'autre. Le portillon s'ouvrit en émettant quelques grincements si familiers. Gédéon regardait ses parents arpenter la petite cour avant, le bébé dans les bras de sa mère. Même si le retour de Flore annonçait de nouvelles périodes de cris et de pleurs, le garçon se faisait une réelle joie de les revoir tous revenir à la maison. Pourtant, bien vite, une inquiétude de plus en plus insistante vint le saisir à nouveau, relativisant de ce fait l'aspect réjouissant de ces retrouvailles : cette malfaisance n'avait certainement pas dit son dernier mot et reviendrait à coup sûr les harceler, sa petite famille et lui, jusqu'à atteindre son objectif ultime. Et Gédéon en connaissait fort bien sa nature, lui, seul détenteur d'un pesant secret...

XI.

Dans la soirée, juste avant de passer à table, Gilles prit le temps d'aller trouver son beau-fils, allongé de tout son long sur le lit de sa chambre, les yeux rivés au plafond.

Discrètement, il referma la porte derrière lui et s'approcha.

- Alors, cette journée ? Lui demanda-t-il avec un air de comploteur.

Gédéon se redressa.

- Je m'ennuis. Dit-il en soupirant et en faisant la moue. - ... Tourne en rond...

- Encore un ou deux jours à tenir, fiston, et après tu pourras de nouveau mettre le nez dehors... Aussitôt, Gilles se gratta nerveusement le haut du crâne, cherchant la meilleure manière d'aborder un sujet qui le tracassait. - Dis-moi, je voulais te demander... Ces rêves... Tout ce que tu m'as dit sur ce vieux quartier et ses habitants... Tu continues à les faire ?...

- Toujours. Répondit le garçon.

- Tu sais que mes souvenirs sont confus... Je n'ai que des bribes et de vagues impressions de ce voyage onirique... Mais depuis quelques temps déjà, j'ai remarqué que tu étais soucieux... Quelque chose te chagrine ?... Ça a un rapport avec ces fameux rêves ?...

Comment Gédéon pouvait bien lui expliquer qu'il redoutait l'avènement d'une entité maléfique. Une chose qui menaçait de s'en prendre à tous les siens, à tous ceux qu'il chérissait tant, parce que lui seul détenait un inestimable secret.

- Et bien... Commença-t-il à bredouiller, tu te souviens de cet homme à l'hôpital, celui qui détenait maman ?... Gilles opina de la tête, l'air brusquement inquiet. - Et bien, cet homme que tu as... Enfin dont tu nous as débarrassé une bonne fois pour toute... Cet homme était au service de créatures beaucoup plus puissantes et beaucoup plus pernicieuses que lui...

- Pernicieuses ? Releva le policier. - Ouah, jolie expression !... C'est dans ce monde que tu pêches ce genre de mot ?

Mais Gédéon n'avait visiblement pas la tête à plaisanter. Son visage était emprunt de gêne et de gravité.

- Vous êtes en danger. Annonça-t-il froidement.

- Quoi ? Fit son beau-père en fronçant les sourcils. - Comment ça en danger ?

- Maman, Flore et toi... Vous êtes tous en danger... Ces choses venues d'ailleurs risquent bien de s'en prendre à vous pour me faire chanter...

- Chanter ?... Mais te faire chanter sur quoi, au juste ? Et d'abord, qui sont-ils, ces

« choses » ?

- Des démons. Précisa le garçon, passablement confus d'avoir mis son interlocuteur dans un tel état d'angoisse.

Ce dernier fit une grimace d'ahurissement.

- Des dé... Des démons ?... Répéta-t-il, la bouche distendue et les yeux écarquillés.

- Je suis navré Gilles mais c'est pourtant la vérité. Ajouta Gédéon. - Ils sont féroces et n'abandonneront pas aussi facilement la partie ! Ils veulent quelque chose de précis, quelque chose que je sais...

- Tu prends toujours de cette herbe ?

- L'Effellène ? Non... Pourquoi ?

Gilles, visiblement agité, n'en finissait pas de tourner sur lui-même en se passant une main nerveuse dans les cheveux, le regard perdu et l'esprit soudainement assailli de pensées diverses et confuses...

- T'en fais pas, fiston, je te crois. Lâcha-t-il au bout de quelques minutes. - J'ai moi-même été témoin de ce que pouvait faire ces gens... Nous avons bien failli perdre ta mère... Mais comment sais-tu que le danger nous guette ? Ce sont les gens de là-bas ?... Ils te l'ont dit ?...

Gédéon secoua la tête.

- Non. Je l'ai vu et deviné... Il hésita un court instant puis consentit à avouer. - Avant que vous ne reveniez de chez ta mère, j'ai personnellement été menacé par eux.

- Qui ça « eux » ? S'inquiéta Gilles, s'immobilisant au beau milieu de la chambre, entre le lit et le coffre à jouets.

- Ils se nomment Tenko. Deux frères. Ils étaient moines en des temps très anciens. Des moines évangélistes venus de la lointaine Bavière... Ils sont venus jusqu'ici, en cette même ville, pour convertir les païens qui y vivaient.

- Allons donc ! Fit son interlocuteur. - Des moines à présent ?... Et que veulent-ils ? Le tableau dont tu m'as parlé ?... Celui de ton arrière grand-oncle ?

- Oui ils veulent le détruire. Mais pour cela, ils doivent me convaincre par tous les moyens d'aller le récupérer et le détruire. Pour arriver à ce résultat, ils sont prêts à tous les excès.

- Mais pourquoi toi ? Interrogea Gilles.

- Aucune idée. Avoua le garçon. - Peut-être suis-je le seul habilité à pouvoir le réduire en cendres... Seul un parent de celui qui a peint cette toile peut être capable d'une telle prouesse !... Ce tableau doit présenter des caractéristiques hors du commun...

- Elle serait comme « magique » ? Plaisanta Gilles, un sourire moqueur aux lèvres.

- Si par « magique » tu entends qu'il est tout sauf ordinaire, pourquoi pas.

- Mon Dieu ! Soupira son beau-père. - A chaque fois que j'aborde ce sujet avec toi, j'ai comme l'impression de débloquer un max ! D'abord cet ancien quartier figé

dans une dimension onirique... Puis cette herbe qui permet d'y accéder... Tous ces gens habillés de redingotes et coiffés de chapeaux haut-de-forme... J'ai beau vouloir te suivre...

- Pourtant, tu as été témoin de ce qui est arrivé à maman ! Fit remarquer Gédéon. - Tu es venu avec moi, là-bas, pour essayer de la sauver et de la tirer des griffes de ce monstre !...

- Oui mais je n'en ai pas le moindre souvenir ! Se défendit-il. - Seulement de vagues impressions... et encore !

- Parce que tu n'y as pas scellé ta « marque ».

- Ah oui, j'oubliais : la marque ! Ironisa-t-il à nouveau en levant les bras au ciel. - Tu dis qu'il y fait toujours nuit. Une nuit de pleine lune, juste après le passage d'une averse... c'est ça ?

- Oui... C'est ainsi que le peintre Claude Avron a peint ce quartier. Dans ces mêmes conditions. A l'automne 1892...

- Mais éclaire moi davantage, tu veux ? Comment font-ils pour vivre ? Gédéon fronça les sourcils. - Je veux dire, que mangent-t-ils ? D'où proviennent leurs provisions de nourriture ? Comment fonctionne exactement leur société si tout est figé et coupé de toute réalité ?

- C'est comme un disque rayé. Confia son beau-fils.

- Un quoi ?

- Et bien... Même si leur monde est figé dans le temps, il tourne sans arrêt et se répète à l'infini. Mais ça, les habitants de Tuliballe n'en ont pas vraiment conscience. Là bas le temps s'est certes arrêté mais il tourne continuellement en boucle. Ainsi ce qui est consommé un jour, réapparaît lorsque débute une nouvelle phase... C'est pour cette unique raison qu'ils ne vieillissent pas. Je ne parle pas des événements qui s'y produisent, ceux-là sont changeants et perfectibles, non je parle du cycle temporel qui est le leur et qui leur est propre...

- Alors Tuliballe n'est pas réellement figé ? Demanda son beau-père, de plus en plus perplexe.

- Pas complètement. Enfin, pas comme nous l'entendons. Le temps de Tuliballe se résume à un seul segment qui se répète sans discontinu et se renouvelle à chaque fois...

Gilles resta sans voix durant une longue minute, l'esprit obstrué par mille questionnements.

- C'est fou. Finit-il par dire. - Et l'Effellène, cette herbe miraculeuse... Pourquoi permet-elle d'accéder là-bas ?

- Comme je te l'ai déjà dit, cette herbe ne pousse qu'à Tuliballe. C'est une herbe folle qui croît entre chaque pavé de ses rues, le seul lien qui puisse nous relier à ce monde par l'entremise des rêves. C'est Victor Bracet, tu sais ce gamin retrouvé dans la crypte de l'ancien évêché, Gilles acquiesça sans trop savoir où il voulait en

venir, celui que nous avons inhumé au cimetière communal... Celui que Worms avait assassiné de sang froid... Et bien c'est lui, le premier, qui a réussi cette incroyable prouesse de rendre le voyage possible entre ces deux mondes en introduisant cette herbe dans le nôtre...

- Ah oui, le petit Victor... Quelle tristesse... A ce propos, le concept de mort, à Tuliballe, comment ça fonctionne ? Tu dis que les habitants sont immortels...

- Pas immortels, corrigea prestement le garçon. - Éternels. Ce n'est pas exactement la même chose... Car ils sont tout aussi mortels que nous. Par contre, comme je l'ai dit, ils ne vieillissent pas et vivent donc de façon pérenne. D'ailleurs les cinq malheureuses victimes de Worms sont bel et bien mortes.

- Et qu'est-ce que qui se passe lorsque cela arrive ?

- Et bien... Leurs âmes s'en vont ailleurs et leurs corps disparaissent au bout d'un certain temps.

- Disparaissent ? Sourcilla le policier. - Comment ça, « disparaissent » ? Tu veux dire que leurs corps se décomposent, comme cela est le cas de ce côté-ci ?...

- Non. Ils disparaissent d'un coup d'un seul, sans crier gare, comme gommés par une main invisible. C'est du moins ce que m'a affirmé le docteur Desnoix. Personnellement, je n'ai pas assisté au phénomène.

- Revenons au tableau. Trancha son beau-père. - Si tu n'avais pas d'autres choix, comment ferais-tu pour aller le chercher ? Ce phare est interdit d'accès, non ?

- Il existerait sûrement un autre moyen pour y accéder. Estima le garçon, l'air un brin songeur. - Par l'entremise des rêves. Comme le jeune Bracet en son temps, j'ai cette étonnante capacité à ramener des objets d'un monde à l'autre... Il me serait possible de me rendre dans ce phare sans bouger de mon lit. Je l'ai déjà fait... Un rêve dans un autre rêve...

- Et tu le ferais ? S'étonna Gilles. - Tu serais capable de le détruire, une fois le tableau en ta possession, en sachant que cet acte mettrait un terme à l'existence de ce monde ?

- C'est-ce qui m'inquiète. Avoua le garçon, l'air piteux. - Je pense que j'en serai capable... Si vos vies en dépendaient... Celle de maman, de Flore et la tienne... Je serai sans doute contraint de le faire...

- Mais ça te peinerait, n'est-ce pas ? Réalisa son interlocuteur. - Un choix cornélien. Franchement, fiston, pour rien au monde je n'aimerais être à ta place. Une telle responsabilité entre les mains d'un ado !... Mais si je peux t'aider en quoique ce soit, n'hésite surtout pas à me le demander, c'est d'accord ?

Gédéon opina de la tête. - Allez, champion, on descend ! Ce soir, plus de bouillon au lit mais un vrai festin en famille, autour d'une bonne table !...

Cette nuit-là, le dormeur entrevit à nouveau l'étrange créature, mi-féline, mi-humaine. Derrière l'opacité d'un voile nébuleux, il devina sa haute silhouette malingre et apprécia une nouvelle fois la blancheur aux reflets rosés de sa peau si fripée et si glabre.

« Que me voulez-vous ? » bredouilla le rêveur, encore à demi conscient.
- *Vois ce que ton ami a fait, Gédéon. Susurra la créature onirique. - Nous le connaissions. Nous savons que l'enfant possède un réel potentiel mais qu'il s'avère être particulièrement fragile émotionnellement... Tu as agi sagement en respectant le souhait de tes amis. Ce garçon est sous le joug d'une force maléfique qui risque bien de mener à sa perte la destinée de ce monde. Sa force imaginative impacte l'équilibre de Tuliballe. Elle devient plus grande et plus incisive... A toi d'y mettre un terme Gédéon. Avant que ne se produise l'inéluctable...*

A cet instant, le garçon sentit son environnement changer. La créature venait à peine de disparaître qu'un plafond chaulé barré de poutres en châtaignier s'imposa à lui.

A ses pieds, sur le dessus de lit, une masse se mit à se déplacer. Il perçut nettement son doux et lancinant ronronnement et finit par l'identifier sans mal. Bientôt, il discerna ses oreilles en pointes et ses yeux jaunes le fixer intensément.

- Hello, Tuli' ! Comment va le gros rouquin ? Quoi de neuf ici ?

Certain de ne pas recevoir de réponse de sa part, Gédéon s'extirpa e des draps rêches et s'assis au bord du lit, l'esprit encore engourdi. Il allongea le bras pour caresser tendrement la douce fourrure de l'animal tout en jetant un œil distrait à sa table de chevet. Là, dans la clarté spectrale d'un rai lunaire, un détail attira son attention : une feuille de papier A4 sur laquelle apparaissait le trait léger d'une ébauche de dessin. Sur le moment, il considéra la chose avec légèreté puis, bien vite, s'en inquiéta. Il s'empara du papier, le déplia vivement et réalisa, effrayé, que son Fanfaron Noir y était réapparu ! Bien que le trait soit moins affirmé qu'aux premières heures de sa conception, le héros qu'il avait imaginé était bel et bien à nouveau visible... Le garçon savait parfaitement ce que cela signifiait. Ce qui le déstabilisa. Comme le lui avait annoncé la mystérieuse créature aux allures de félidé, Tuliballe avait amorcé un processus que lui seul pouvait peut-être arrêter.

Le garçon enfila ses frusques, ordinairement rangées sur la chaise, et quitta sa chambre onirique. Redoutant ce qu'il pouvait arriver à ses amis, il s'empressa de gagner le premier étage. Là, tout n'était que silence et obscurité. Les forts remugles de graillon, mélangés à ceux, non moins forts, de tabac froid et de poussière, assaillirent son odorat. La pension était endormie et rien ne venait rompre cette ambiance sépulcrale. Son pas se faisait moins assuré et son cœur commençait à jouer un petit solo de batterie. Son front s'humectait bientôt d'une suée froide et sa bouche brusquement asséchée n'en finissait pas de quérir la moindre goutte de

salive.

Anxieux, le garçon alla s'enquérir de la santé du bon docteur et pénétra sans s'annoncer dans sa petite chambre. Là, allongé dans son lit, sous une épiasse couverture, le gros homme dormait profondément. Ses ronflements saccadés rythmaient de leur intensité l'espace confiné de cette pièce. Gédéon, après plusieurs tâtonnements, parvint à mettre enfin la main sur l'unique lampe à huile trônant sur la petite table arrondie, en retira le verre étranglé puis s'empara d'une boîte d'allumettes. Il en craqua une, embrasa la flammèche avec, recouvrit cette dernière du verre tubulaire tandis qu'une clarté commençait à embraser tout l'espace de son aura ambrée, dansante et tamisée.

Il déplaça une des deux chaises présentes et alla s'enquérir de l'état du blessé en s'installant au plus près de sa couche. Malgré les bandelettes enserrant le tour de son crâne, il put constater qu'effectivement, le bon docteur dormait du sommeil du juste. Les muscles de son visage rondouillard étaient entièrement relâchés et sa bouche ouverte. De ce côté-là, pensa-t-il, aucun souci à avoir ! Tout allait pour le mieux. Rassuré, Gédéon prit congé de son ami après une bonne demi-heure de veille. En quittant la chambre, il n'oublia pas de s'équiper de la lampe et de s'en servir pour gagner le rez-de-chaussée sans encombre. Une fois dans la grande salle, il perçut le foyer crépitant de la grande cheminée située tout au fond. La lumière oscillante rougeoyant l'encadrement de son âtre venait arroser les proches alentours d'une lueur magique, presque irréelle. Où étaient-ils tous passés ? Se demanda-t-il alors. A nouveau, il se retrouvait esseulé au sein de la vaste pension sans personne pour venir l'accueillir. A nouveau, il avait cette désagréable sensation d'être épié. Dans cette vaste salle aux murs chaulés, la seule clarté du foyer incandescent et vacillant créait des zones ombragées suffisamment denses pour y dissimuler une menace patente. Soudain, sans prévenir, la petite porte du fond, située non loin de la cheminée massive, s'ouvrit pour laisser paraître une imposante silhouette de femme à la démarche éprouvante et claudicante. Le garçon soupira en l'identifiant. Elle ne représentait aucun danger, juste énormément de réconfort.

- Hep ! Héla-t-il.

La femme se figea d'un coup et scruta les ténèbres, la main pressant sa poitrine.

- Qui est là ? Gédéon, c'est toi mon garçon ?

- En chair et en os !

- Tu veux ma mort, sacripant ? A force de me surprendre de la sorte, mon cœur risque bien de lâcher !

- Navré de vous avoir ainsi effrayée... Je suis allé m'enquérir de la santé du docteur. Il dort profondément... tel un bienheureux.

- Oui da. Mais tu sais, y a pas une seule minute où je ne m'interroge pas sur le pourquoi de ce malheur !

- Que voulez-vous dire ? Demanda Gédéon, traversant la salle pour venir à sa rencontre.

- Le bon docteur... Un homme si droit et si gentil... Pourquoi l'a-t-on rossé de la sorte ?

- Peut-être parce que justement, il est un homme bon et généreux. Marmonna le garçon.

- Que dis-tu ?

- Rien, je réfléchissais à haute voix. Mais vous avez raison, La Molette, tout ceci est incompréhensible et profondément injuste... Où sont passé les autres ?

- Sortis. Dit-elle en s'essuyant nerveusement les mains sur un tablier noué autour de sa taille et déjà maculé de taches diverses. - Un sacré raffut à ce que je sais ! D'après monsieur Rostan, un bandit se serait introduit dans l'atelier de m'sieur Avron, le barbouilleur... Ton parent... Une véritable brute, à ce qu'il paraît... Un géant... La police est sur les lieux et tente de maîtriser ce monstre...

- Oui, je l'ai vu à l'œuvre. Il a entièrement saccagé l'intérieur de l'Ancre d'or avant de prendre la fuite. J'ignorais qu'il avait trouvé refuge dans l'atelier...

A cet instant, des bruits venant de la rue les interpellèrent. A travers les fenêtres passablement enduites de crasse, ils purent apercevoir une cohorte de badauds défiler comme un seul homme vers une même direction. Leurs leaders brandissaient un poing rageur en s'égosillant à haute voix tandis que leurs suiveurs, hommes et femmes de tout âge, se contentaient de reprendre en chœur leurs revendications, en agitant au dessus de leurs têtes des lampes à huile incandescentes.

- Mon Dieu ! Fit La Molette en les voyant ainsi passer. - Le temps est à l'orage...

- Il ne faut pas être devin pour connaître leurs intentions ! Lança Gédéon en prenant congé de son interlocutrice pour rejoindre la meute en colère.

Se frayant un chemin parmi les gens, le garçon parvint à les distancer pour filer vers la rue Donnadiou...

XII.

La clarté lunaire et les quelques luminaires disposés ça et là, de façon éparse tout le long de l'étroite artère, nimbaient les environs immédiats d'une atmosphère éthérée.

Devant lui, Gédéon devina, venant à sa rencontre, la sombre silhouette rabougrie d'un piteux personnage qu'il avait pourtant imaginé plus flamboyant. Voûté, démarche nonchalante, un uniforme noir devenu trop grand pour lui et ses frêles épaules, un casque colonial rejeté vers l'arrière du crâne, le sabre pendouillant de sa ceinture et raclant le pavé, Le Fanfaron n'était plus que l'ombre du héros que le garçon avait tant espéré.

- Qu'avez-vous ? S'inquiéta ce dernier.

Mais le bonhomme masqué, figure héroïque de tout un monde, l'ignora et passa son chemin, le visage blême et affreusement creusé, les yeux éteints et les bras ballants.

- Fanfaron ! Héla son créateur. - C'est moi, Gédéon ! Ohé !

Mais tel un fantôme sans consistance, la créature s'éloignait pour aller se fondre parmi les ombres ambiantes sous le regard impuissant de son concepteur.

Ce dernier ne put que se rendre à l'évidence : le Fanfaron Noir, ainsi qu'il l'avait craint, n'était plus. Ce qu'il venait de voir passer devant lui ne se résumait plus qu'à un pauvre ersatz de ce qu'il avait jadis engendré, une empreinte encore tangible mais néanmoins altérée. Devant ce navrant constat, il ne put s'empêcher de verser une larme en se morfondant dans une torpeur sans nom.

Mais bien vite, un vacarme de tous les diables vint l'en extraire ! Plus loin sur sa droite, à quelques mètres de là, juste devant la porte de l'atelier, un petit groupe d'hommes en armes, s'évertuait à combattre une menace de plus de deux mètres de haut. Parmi ce comité, il n'eut aucun mal à reconnaître messieurs Rostan, Hélon, Pater et Guibor, les Corlay ainsi que le brigadier Chrétien.

Les cris et les menaces fusaient. Massés sur le seuil de la porte, la clique, armée jusqu'aux dents, intimait l'ordre à un ennemi encore invisible de laisser partir le propriétaire des lieux, malheureux otage de la vile créature.

- Lâchez-le ! S'écria l'inspecteur Corlay, le pistolet Lefauchaux pointé vers le hall.

- Au nom de la loi, je vous somme de vous rendre !

- Abattez ce chien galeux ! Aboya Guibor. - Pas de quartier pour ce monstre !

- Calme-toi Franz ! Lui signifia le sergent.

- Oui, Franz, du calme ! Répéta l'instituteur. - Tu ne fais que l'exciter davantage !

La petite équipée ne reçut comme seule réponse à ces injonctions pleine

d'autorité que les grognements rageurs de la bête.

Soudain, dans ce vacarme ahurissant, Gédéon sentit une main l'attraper par le bras et le tirer vivement en arrière. Aussitôt, il reconnut celle qui venait ainsi de le secouer :

- Gladys ?

La petite diablesse à la bouille arrondie, à la coupe garçonnette et à la salopette trop ample, le gratifia d'un sourire amusé.

- T'as vu le morceau ? Dit-elle, apparemment réjouie de cette situation. - Balaise le type ! D'où sort-il d'après toi ? Encore une de tes inventions picturales ?...

Gédéon surjoua l'air outré.

- Moi ?... Non ! Je n'ai strictement rien à voir avec tout ça !... Juré !

- Pourtant il te veut, ce rustre. Lui fit-elle remarquer, le sourire en coin et l'œil pétillant... Je l'ai entendu formuler ses doléances au brigadier Quinton... Il te cherche... Pour quelle raison d'après toi ? C'est en rapport avec ce que tu m'as dit ?

- Qu'est-ce que je t'ai dit ?

- Bah, tu sais... le barbouilleur et toi... Votre lien de parenté... Le tableau... Celui qui nous permet d'être toujours en ce monde... A mon avis, si ce colosse enragé en a après toi, c'est pour une bonne raison, non ?...

- Aucune idée. Lui répondit sèchement le garçon, préférant le mensonge à toute autre explication.

- On dit que c'est ce même gogo qui aurait saccagé le lupanar de Guibor.

- C'est bien lui.

Au loin, un chien hurlait à la mort tandis qu'un mouvement de foule commençait à gronder. Depuis l'atelier, la petite troupe put surprendre des voix discordantes et des piétinements par dizaines battant le pavé encore détrempe vers eux.

- Qui les a prévenus ? Gronda l'inspecteur.

- Tout se sait vite ici. Lui indiqua son frère, son bicornes enfoncé sur la tête.

- Ces rustres risquent d'envenimer la situation ! Prévint Pater. - Il faut absolument leur enjoindre de ficher le camp avant que cela ne dégénère !

Pendant ce temps, dans le grand hall de l'atelier, le géant entravait toujours le peintre de ses grosses pognes, bien décidé à aller jusqu'au bout de son entreprise criminelle tandis que le brigadier Quinton s'efforçait d'apaiser ses brusques emportements. Positionné entre le monstre et sa victime et la petite troupe armée, l'agent de la maréchaussée gérait la nervosité ambiante que la moindre petite étincelle pouvait rapidement embraser.

- Où est le petit homme ? Ne cessait de réclamer le colosse, enserrant davantage encore le cou de sa victime. Celle-ci avait fini par lâcher prise et se contentait de

patienter, immobile, le visage rougi par l'étouffement.

- Tout doux monsieur ! Supplia Quinton, de moins en moins apte à contenir la férocité de l'animal. - Il va venir, je vous l'assure. Mais daignez relâcher quelque peu votre étreinte : vous risquez de le tuer...

- Aucune importance. Grogna la bête. - Cet homme doit payer pour ce qu'il a osé faire !

- Osé faire ? Releva le brigadier. - Mais qu'a-t-il fait pour que vous vous acharniez de la sorte sur ce pauvre bougre ?

- Ôtez-vous de là, Quinton ! Lui ordonnait le sergent depuis le seuil de la porte, le doigt sur la détente de son pistolet.

- Ne tire pas idiot ! Lui intima son aîné. - Tu risquerais d'atteindre notre homme !

- Cet homme, reprit le golem d'une voix plus caverneuse, a délibérément insulté notre Seigneur... C'est un hérétique qui doit brûler dans le brasier de l'enfer !...

Ces mots résonnèrent dans l'esprit de chacun tel un écho surgissant d'un funeste passé. Jadis, ils avaient été prononcés par Worms.

- Que voulez-vous au gamin ? Gueula Guibor depuis le pas de la porte.

- Qu'il détruise ce que son parent a réalisé. Répondit le forcené, la bave s'écoulant de ses lèvres.

- Qu'il détruise quoi ? S'étonna Quinton.

- Le tableau, bougre d'âne ! Lui lança le sergent Corlay. - Toujours ce satané tableau !

- Mais si nous acceptons ses conditions, intervint l'instituteur Hélon, cela signifierait notre fin à tous ! Qu'avons-nous à y gagner ?

- C'est juste ! Réalisa Rostan, essayant de se faufiler entre ses compagnons dans l'étroitesse de la porte. - Pourquoi lui livrer le même, si c'est pour signer notre arrêt de mort ?

- Exact ! Considéra Pater. - Nous ne pouvons nous permettre cette folie !

- Et que faites-vous du barbouilleur ? Souligna Quinton. - Souhaitez-vous le voir sacrifier ?

- Pourquoi pas ? Estima le tenancier.

- Tu serais prêt à tirer un trait sur l'ardoise qu'il te doit ? Ironisa le poète.

Après mure réflexion, Guibor épaula son Lefauchaux tout en proférant une sommation :

- Si tu ne le lâche pas dans la seconde qui suit, bâtard, je te fais un joli médaillon au milieu de ta répugnante face de rat ! Vous autres, dégagez de mon champ de vision que je puisse faire mouche du premier coup !

- Non, monsieur Franz ! S'écria aussitôt le brigadier, reconnaissant la voix de celui qui venait ainsi de menacer l'intégrité physique de l'imposante créature. - Si vous tirez, vous risquez de le mettre en rogne !

- Et puis ce n'est pas une balle qui risquerait de le tuer ! Fit remarquer le jeune

garçon qui venait de se glisser parmi eux, suivi de près par une effrontée en salopette.

- Gédéon, reste là ! Aboya Rostan, parvenu à prendre la tête du peloton mais pas assez vif pour empêcher ce qui paraissait comme inéluctable.

Ainsi, Gédéon et Gladys s'avancèrent pour venir se positionner aux côtés du brigadier Quinton.

- Ne restez pas là, les gosses ! Leur intima ce dernier. - C'est dangereux.

- Non. Répondit le garçon, visiblement déterminé à affronter le géant. - Cette créature est manipulée par un ami à moi... Un très bon ami...

- Qui est-ce ? Lui demanda Gladys.

- Il se prénomme Geoffroy... Et il est très malheureux...

- Malheureux ? Insista-t-elle.

Depuis la rue, tous pouvaient entendre les protestations grandissantes d'une foule d'émeutiers, repoussée manu militari par Guibor, Chrétien et l'inspecteur Corlay, restés en retrait sur le pas de la porte. Les cris se mêlaient aux injonctions et aux coups. « A mort ! »... « Pendons le monstre ! »... « A mort ! »...

- Foutez le camp ! Injektivait le tenancier. - Rentrez chez vous, bande de zoulous !

- Déguerpissez ! Reprenaient en chœur Corlay et son subordonné. - Au nom de la loi, je vous ordonne de reculer !

Un coup de feu détonna puis un autre jusqu'à ce que la furie des protestataires s'apaise pour bientôt retombée en une vague rumeur.

A cet instant, Gédéon opta pour une approche physique et avança vers le dénommé monsieur Craon en exécutant un léger déplacement de quelques pas en sa direction avant de se figer durablement face à lui. Un silence glacial se fit et, tandis qu'au dehors la foule battait en retraite, un silence pesant emplissait l'atelier. Plus personne ne bronchait. Les visages hébétés, observaient, impuissants, le garçon bravache tenir tête au géant.

- Que fais-tu ? Lui susurra Gladys, en tentant de le tirer en arrière. Peine perdue, son ami était bien trop décidé pour être ainsi délogé de sa position.

Pendant plus d'une minute et même au-delà, Gédéon fixait de façon intense son adversaire qui, de son côté, lui rendait volontiers la pareille.

- Que cherches-tu à prouver, petit homme ? Lâcha le monstre en esquissant un timide sourire, mélange de sarcasme et d'étonnement. - On m'avait dit que tu étais un enfant courageux. On ne m'avait pas menti...

- Qui ça « on » ? Lui demanda subitement Gédéon. - Tes maîtres ? Monsieur Craon conserva le silence, se contentant d'élargir encore un peu plus son sourire sardonique. - Je sais que tu m'entends, Geoffroy ! Je sais pertinemment que tu es aux manettes !

A ces mots, la petite troupe put observer un net changement dans l'attitude du forcené. Comme perturbé, monsieur Craon ne cessait de secouer la tête, de

cligner des yeux et d'émettre de légers râles, comme affecté par une chose qui, de façon insidieuse, prenait le contrôle de son tout son être.

- Geoffroy, persévéra Gédéon, toujours aussi inflexible, tu dois t'imposer et redevenir le maître du jeu, de TON jeu !... Ne les laisse pas prendre les rennes et décider à ta place... Bats-toi mon pote ! Je te sais à cheval sur les règles du jeu. Je te sais rigoureux et honnête... Cette partie se joue à coups de dés. Tout personnage à droit à une échappatoire... Geoffroy !

- Mais bon sang, intervint Gladys, à qui parles-tu de la sorte ? Es-tu devenu fou ? Il n'y a personne répondant au prénom de Geoffroy ici... Réveille-toi, Gédéon !... Il n'y a là qu'un dangereux mastodonte qui risque à chaque instant de briser le cou de ton parent !

Mais contre toute attente, monsieur Craon se tourna vers son otage pour le dévisager longuement :

- Monsieur le peintre, dit-il d'une voix étonnamment posée, donnez-moi un chiffre entre 1 et 6...

Déstabilisé par cette demande incongrue, Avron prit un air ahuri puis, bien vite, se mit à réfléchir et à hésiter longuement, persuadé que le chiffre pour lequel il devait opter déciderait du sort qui l'attendait... Apeuré, il adressa à son héritier un regard suppliant, espérant que celui-ci lui souffle la bonne réponse. Mais Gédéon restait de marbre, aussi mutique qu'une statue, les yeux toujours rivés sur ceux du monstre.

- Alors, monsieur Avron ? Dit ce dernier, impatient. - Votre choix ?... J'attends...

Avron plissa les yeux et grimaça, redoutant par avance la portée de sa décision :

- Trois. Finit-il par annoncer d'une voix non assurée.

A cet instant, un silence de mort s'abattit sur l'atelier, comme une véritable chape de plomb. Sans pour autant savoir ce que signifiait ce chiffre, la petite troupe commençait à croire qu'il était d'une importance primordiale. Trois allait sceller à jamais le sort qui attendait le peintre ainsi malmené par ce géant vêtu d'une redingote bien trop étriquée pour lui... Des regards furtifs mais emplis d'appréhension s'échangèrent. Les mines étaient graves et solennelles. Tous attendaient le verdict de monsieur Craon. Ce dernier adopta une mimique disgracieuse et soupira longuement avant de desserrer son étreinte et ainsi, libérer son otage. Pourtant, des voix discordantes se firent entendre. A ce moment précis, l'équipée s'empressa de mettre monsieur Avron à l'abri puis assista à un spectacle des plus déroutants et des plus incroyables. Là, devant leurs yeux, le colosse recouvert de haillons déchirés, fut brusquement saisi de spasmes et de tressautements incontrôlés et incontrôlables. L'ogre poussa une batterie de râles en se tenant la tête de ses deux puissantes mains.

- Que lui arrive-t-il donc ? S'empressa de demander la petite Gladys.

- Un conflit. Répondit Gédéon. - Ses maîtres n'ont guère apprécié le fait que Geoffroy prenne l'initiative.

- Comment ça ?

- Geoffroy applique les règles instituées par son jeu. Il ne s'en démarquera pas, pour tout l'or du monde, je le connais... Il tient à les faire respecter...

- Que dis-tu ? Trépigna la fillette. - Je ne comprends rien !

- Laisse tomber, va. L'instant est assez mal choisi pour une explication de texte... Recule !

Obéissante, Gladys s'empressa d'imiter le garçon et fit aussitôt deux pas en arrière tandis que monsieur Craon guerroyait sans relâche contre ses démons intimes. Celui-ci hurlait sa hargne et sa douleur tout en se trémoussant dans tous les sens.

- Franz ! Héla le sergent.

- Je l'ai dans ma visée ! Répondit le tenancier qui, le fusil épaulé, s'apprêtait à ouvrir les hostilités.

« *Paw !* »

La détonation claqua, aussi sèche et aussi froide que la lame d'un couperet s'abattant sur la nuque d'un condamné. Une fumée blanchâtre s'éleva dans les airs, accompagnant une forte odeur de poudre. Le bruit percutant s'amplifia en mille résonances et monta dans les airs pour aller se nicher jusque dans les étages supérieurs...

Un autre silence s'ensuivit, tout aussi lourd. L'équipée entière put alors constater que le monstre venait d'être atteint en plein torse. Un orifice noir venait d'apparaître sur sa chemise immaculée. Pendant une longue minute, le forcené examina l'impact et la considéra comme une étrangeté, un corps étranger s'étant invité sans sa permission sur la blancheur de son vêtement...

Il grogna à deux reprises, sous le regard inquiet de ses poursuivants. Ces derniers craignaient une violente réaction mais ne virent qu'un hercule occupé à scruter sa blessure.

- Bon Dieu, Alfred ! Rouspéta l'inspecteur. - Qui t'a permis de donner cet ordre ?

- Cet individu est dangereux ! Se défendit le sergent Corlay. - Nous devons le mettre hors d'état de nuire !

- Aucun risque. Intervint Gédéon en se tournant vers eux. - Ce monsieur Craon n'est pas comme nous. Enfin, je veux dire, comme vous tous.

- Explique-toi ! Le somma Rostan.

- Oui, dis-nous ce qui se trame ici ! Ajouta Pater.

Le garçon prit un temps de réflexion, histoire de mettre un peu d'ordre dans ses quelques pensées confuses puis, décidé, commença son laïus :

- Et bien, voilà... J'ai un très bon ami qui se prénomme Geoffroy...

- Celui que tu voulais faire venir ici ? Coupa le peintre.

- Ah oui ! Reprit Hélon. - Le garçon vivant comme toi, de l'autre côté ! Un camarade de classe...

- C'est bien ça. Reprit Gédéon.

- Geoffroy ? Nota Gladys. - C'est à lui que tu t'adressais tout à l'heure ?...

- Oui et il vit ici même, dans cet atelier.

Cette déclaration les laissa pantois. Aussitôt, toutes les têtes se levèrent et inspectèrent les environs.

- Comment ça « ici même » ? Interrogea l'inspecteur.

- Il se cache là-haut, ce garnement ? Demanda son frère.

- Non. Trancha le garçon. - Il vit ici, en ce même lieu mais dans une toute autre réalité.

- Bigre ! Fit Rostan.

- Des salades. Grommela Guibor tout en rechargeant son arme. - Tout ce que je sais moi, c'est qu'il faut en finir avec ce Goliath de pacotille !

- Il suffit Franz ! Gronda l'inspecteur. - Chrétien, saisissez-vous de sa pétoire ! C'est un ordre !

Immédiatement, Pater et Rostan s'emparèrent de l'arme, malgré les réticences de son propriétaire.

- Donne ça ! Intima le marinier. - Tu risques de blesser quelqu'un.

Sans crier gare, sous leurs yeux ébahis, l'être gargantuesque fut alors soudainement soulevé de terre et happé par une sorte de trou d'air. Brusquement, monsieur Craon s'éleva dans les airs et disparut par la brisure de la grande verrière. Gédéon et Gladys ne virent plus qu'un point tangible s'amenuiser dans la ronde pâleur de l'astre lunaire.

- Diable ! Fit le sergent, médusé. - De toute ma chienne de vie, je n'ai jamais vu un gars se faire la belle aussi vite !

- Qui était ce Pantagruel ? Demanda le peintre, à peine remis de sa captivité. - Gédéon, encore une de tes pitreries ? Ou serait-ce ce garçon que tu voulais tant inviter à venir ici ?

Mais Gédéon n'avait pas le cœur à subir un interrogatoire. Consciente de son trouble, Gladys l'accompagna dans la rue, malgré les multiples questions qui démangeaient la petite troupe, désireuse de connaître le fin mot de l'histoire...

- C'est donc Geoffroy qui créé tout ça ? Dit-elle en lui tenant le bras, tandis qu'ils marchaient dans cette étroite artère, nimbée d'une luminosité aux lueurs bleutées.

- Je le crains, oui. Répondit-il, l'air soucieux. - Mais il n'est pas maître de ses actes... Pas complètement...

- Peux-tu l'arrêter ?

- Demain, j'irai chez lui et essaierai de le raisonner. Enfin, si mes parents me l'autorisent. Dans le monde où je vis, je suis censé être malade... La grippe... Je

suis encore convalescent...

- Tu es faible. Constata-t-elle d'un air subitement suspicieux.

- A quoi penses-tu ? S'inquiéta son compagnon.

- Où est ton protégé ? Tu sais, le *Fanfaron* ?...

- Mort. Enfin, c'est tout comme...

- Hum. Fit-elle, pensive. - Ta maladie a sévèrement amoindri tes capacités... Ton pouvoir créatif est au plus bas et celui de ton camarade est des plus féconds... Sa force créative s'impose ici même et vient balayer la tienne. Voilà pour quelle raison ton héros masqué est si moribond.

- La grippe ? S'étonna Gédéon. - Tout ça à cause de la grippe ?...

- Ton aura nous protège tous, Gédéon. Si celle-ci se voit diminuée, nous pouvons prier et pleurer sur notre funeste sort... Que tu ailles trouver ton ami dans l'immédiat n'est peut-être pas une bonne solution. Il vaut mieux que tu te remettes complètement de ton mal. Que tu te refasses une santé, comme on dit.

- Mais Geoffroy ?... Il risque de continuer ses méfaits. Je dois absolument l'avertir. Il n'est pas conscient des conséquences dévastatrices de ses actes. Pour lui, ce n'est qu'un jeu de plateau, ni plus ni moins. Mais ceux qui l'incitent à poursuivre en sont bien conscients, eux...

- Qui sont-ils au juste ? Demanda Gladys.

- Les frères Tenko ? Ceux-là même qui avaient guidé Worms dans sa folie meurtrière. Deux anciens moines, épris de foi jusqu'à en perdre définitivement tout sens commun. Deux intégristes religieux dont les dépouilles reposent sous la cathédrale depuis plus de mille ans. Leurs esprits ont survécu, ravivés par le charme engendré par mon parent, monsieur Avron.

- La conception du tableau ! Réalisa la fillette.

- Tuliballe, le tableau, votre éternelle existence... Tout cela est mu par une magie secrète et mystérieuse qui me dépasse. Un puissant charme qui vous maintient tous en vie dans une dimension temporelle des plus figées. Malheureusement, toute médaille a son revers.

- Ce charme les a réveillés.

- Cela leur a pris beaucoup de temps mais ils sont aujourd'hui bien plus forts et bien plus décidés à vous détruire et je crois qu'ils ont trouvé leur nouvelle arme...

- Geoffroy. Devina Gladys.

Gédéon opina de la tête.

- Et le docteur Desnoix ? Dit-elle. - Pourquoi l'avoir agressé ?

Le garçon se figea, comme traversé par une vague d'appréhension qui le submergea d'un coup.

- Oui... Pourquoi ?... rumina-t-il. - Tout cela fait partie d'un plan mûrement réfléchi. Ce bon docteur est l'une des figures de proue au sein de cette petite communauté. Le mettre hors jeu contribuerait à amener la discorde et le chaos

parmi vous.

- Serait-ce possible qu'un des nôtres les assiste, comme le fit hier Baptiste ou mon père ?

- Un autre complice ? Ce n'est pas à exclure. Mais qui ?... Si ce félon est encore actif, il peut encore frapper.

XIII.

Les deux amis s'arrêtèrent devant le haut portillon noir de la maison Soyeux, un hôtel particulier à la façade crayeuse et anguleuse, datant du XVIIIe siècle.

Dans le ciel, de gros paquets de nuages noirs s'effilochaient devant une lune brillante et enrobée...

En levant les yeux vers l'une des deux fenêtres à croisée située au premier étage, Gladys y remarqua un point de lumière feutrée.

- Tiens, il semble que mon père soit encore dans son bureau. Depuis sa condamnation, il n'est plus le même homme.

- Ah oui ? Fit Gédéon. Ce dernier n'arrivait toujours pas à pardonner la duplicité de l'ancien juge. Il n'oubliait le rôle prépondérant qu'il avait joué dans cette histoire. Il avait trahi la cause de toute une communauté et signé un pacte avec le diable.

- Mon père aimerait te rencontrer, Gédéon. Lâcha son amie. - Il ne sait pas comment s'y prendre avec toi. Les autres ont fini par lui pardonner. Pourquoi pas toi ?

- C'est difficile... Je sais que tu l'aimes. Il est ton père. Mais à mes yeux, il est encore le suppôt de Worms. Sans son aide, ce criminel notoire n'aurait pu réussir tout ce qu'il avait entrepris...

- Pour moi, Gédéon. Supplia-t-elle en forçant le trait. - Je t'en prie. Il serait grand temps que l'on efface le passé et qu'on fasse enfin la paix.

- Bon très bien. Mais je le fais pour toi, chipie.

Heureuse, elle fit grincer le portail et traversa à la hâte une avant-cour pavée au centre de laquelle trônait fièrement un imposant laurier à la robe glauque. Arrivée devant la porte, elle trépignait d'impatience et d'excitation en s'efforçant, malgré la faible clarté ambiante, d'introduire sa clé chromée dans le trou de l'ostensible serrure. Enfin, le déclic se fit, le mécanisme s'enclencha et la lourde porte d'entrée céda.

En pénétrant dans le hall de cette demeure cossue, Gédéon ressentit comme un frisson d'effroi. Ce n'était pas là la conséquence d'une soudaine exposition à une soudaine fraîcheur, confinée dans un espace clos, mais celle d'une désagréable sensation de danger immédiat.

- Quoi ? Fit Gladys, le voyant ainsi pétrifié. - Tu as vu un fantôme ?

- Non mais... Je ne suis pas tranquille...

- Allons voyons ! Lui dit-elle en lui donnant une légère tape dans le dos. - Mon père ne va pas te manger !

Les deux amis longèrent, silencieux, la cage d'escalier avant d'arriver devant

ses premières marches. Là, le garçon s'émerveillait devant ce fastueux décorum où les murs n'étaient que boiseries et où le sol lambrissé brillait encore dans la clarté spectrale d'un rai lunaire filtrant à travers une fenêtre à croisée.

- Il doit se trouver au premier, dans son bureau. Indiqua la fillette.

- Il y a quelqu'un d'autre ici ? Demanda brusquement Gédéon d'une voix inquiète.

- Bah oui... Y a Rosalie... Mais à cette heure, elle a dû aller se coucher... Pourquoi ? Qu'as-tu donc ? Tu as peur ? Et pas de mon paternel... De qui alors ?...

- D'une ombre. Lui avoua-t-il, le visage blafard. - Je la sens qui rôde dans les parages... Je ne sais pas pourquoi mais je la sens...

Soudain, alors qu'ils foulaient à peine le palier du premier étage, une silhouette nimbée d'une aura lumineuse les cueillit au passage. Les enfants sursautèrent puis réalisèrent bien vite que la silhouette en question n'était autre que celle de cette brave Rosalie. Celle-ci, vêtue d'une ample chemise de nuit crème et d'une charlotte de même teinte, une lampe à huile à la main, leur fit les gros yeux.

- Qu'est-ce que vous fichez, vous deux ? Gronda-t-elle en prenant soin de ne pas élever le son de sa voix.

- Je souhaitais dire bonsoir à père. Bredouilla la gamine.

- Il ne veut pas être dérangé. Prévit la vieille femme. - il reçoit un hôte de marque.

- Ah oui ? Fit Gédéon, l'air intéressé. - Qui est-ce ?

- Graine de vaurien ! Lui lança la gouvernante. - Cela ne te regarde pas. Allez, ouste, rentre chez toi ! Quant à toi, fillette, dans ta chambre !

Brusquement, un râle se fit entendre.

- C'est père ! Remarqua Gladys.

Aussitôt, ils perçurent de nouveaux bruits, tout aussi inquiétants : coups sourds donnés à travers les murs, éclats de verre, raclements divers puis plus rien, le silence.

- Miséricorde ! Lâcha Rosalie en dirigeant fébrilement sa lampe vers le long couloir. - On dirait que ça vient du bureau de monsieur le juge ! Son visage était aussi blanc qu'un linge et ses yeux écarquillés. - Restez là. Ordonna-t-elle tout en se dirigeant d'un pas hésitant vers la pièce incriminée. Les deux enfants, effrayés, obtempérèrent tandis que la vieille bonne campa devant l'une des portes du long couloir.

- Monsieur le juge ! Appela-t-elle. - Tout va bien ?... Aucune réponse. Seulement le silence qui commençait à s'alourdir.

Ni une ni deux et faisant fi des injonctions de la vieille servante, Gédéon entreprit de la rejoindre.

- Ouvrez vite ! Lui indiqua-t-il.

Réalisant la gravité de la situation, Rosalie saisit la poignée de la porte, la fit pivoter énergiquement mais ne parvint pas à l'ouvrir.

- Il s'est enfermé. Dit-elle, affolée.

- Qui a-t-il reçu ? Demanda Gladys qui les rejoignit à son tour.
- Heu... Un monsieur très bien... Des allures de notable... Monsieur Langotière, je crois...
- Langotière ? Relava Gédéon, stupéfait.
- C'est bien la première fois que je le voyais ! Souligna la bonne. - La quarantaine, bien habillé... Un Monsieur quoi !
- Langotière... Répéta le garçon en farfouillant dans les recoins les plus étroits et les plus inaccessibles de sa mémoire.
- Tu le connais ? S'étonna son amie.
- Non mais j'ai lu quelque chose au sujet d'un certain Langotière. Dans un roman intitulé « Le roman de la Tour du Diable »... Il y a un an de ça... L'histoire véridique d'un jeune et riche bourgeois du coin qui s'éprend d'une jeune et belle femme... Celle-ci repousse ses avances et entre au couvent. Il en perd la raison jusqu'à tuer son propre père et embrasser la sorcellerie... Il meurt dans des circonstances pour le moins mystérieuses... En l'an 1878... Mais il est impossible que ce soit le même personnage !... A moins que... Oh, bon sang...
- Quoi ? S'inquiéta Gladys.
- Rien. Des âneries...

Pendant ce temps, Rosalie n'en finissait pas de tambouriner à la porte.

- Monsieur le juge ! Monsieur le juge !

Ils entendirent alors le bruit d'une fenêtre que l'on ouvre avec virulence ainsi que des piétinements.

- Enfonçons la porte ! Proposa le garçon.
- Tu t'es vu, gringalet ? Lui lança la gamine en salopette. - Tu risquerais de te déboîter une épaule !
- Ah oui ? Lui répondit-il, comme blessé dans son orgueil de mâle. Sans prévenir, il recula de quelques pas, écarta du bras la gouvernante qui se rangea sur le côté et fondit comme un démon sur le chambranle. Celle-ci céda d'un coup, sous les yeux éberlués de Gladys.
- Nom d'un chien ! Fit-elle. - Comment... ?

Sans autres explications, le garçon pénétra dans la pièce, suivi bientôt par Rosalie et sa petite protégée.

La pièce en question, faiblement éclairée par un unique luminaire ocré, avait des allures de champ de bataille. Le bureau tout entier semblait avoir été traversé par un violent typhon : bibliothèque murale renversée sur le plancher, livres éparpillés, vase brisé en mille morceaux, feuilles de papier parsemées ça et là, chaises renversées et une des deux fenêtres à croisée ouverte en grand...

- Mazette ! Fit la bonne.

En un éclair, Gédéon se dirigea vers la fenêtre restée béante et s'y pencha pour espérer apercevoir quelque chose.

- Rien. Dit-il.

Il ne voyait en contrebas, que des toits ardoisés, des cheminées fumantes, le pavé usé de la montée Saint-Maurice ainsi qu'une Lune blanche et ronde suspendue à un ciel de couleur bleu nuit...

Derrière lui, Gladys poussa un petit cri strident.

- Père ! Piailla-t-elle.

Gédéon se tourna prestement et vit le juge inerte, allongé de tout son long sur le ventre, juste au pied de son bureau. Penchée au dessus de lui, sa fille n'en finissait pas de le secouer tel un prunier, espérant qu'il revienne à lui. Mais l'homme s'obstinait à ne pas réagir. Gédéon, impuissant devant cette tragédie, remarqua sa mine apaisée mais d'une extrême lividité.

- Mon Dieu ! S'écria Rosalie qui tentait d'agripper la fillette pour la ramener à elle et ainsi la raisonner.

Horrifié, le garçon nota deux petits trous rougeoyants à la base du cou du moribond.

- Vampire. Soupira-t-il.

A cet instant, résistant aux tentatives maladroites de Rosalie pour la calmer, la petite Gladys cessa brusquement ses geignements puis releva la tête. Le visage rougi de larmes, elle adressa à Gédéon un regard assassin.

- Qu'as-tu dit ? Siffla-t-elle.

Confus, le garçon bafouilla quelques borborygmes avant de surprendre quelque chose de corpulent accroché juste au dessus de leurs têtes. Dans cette pièce très partiellement éclairée, il devina une masse anthropoïde plaquée anormalement dans un recoin obscur du plafond.

- Seigneur Dieu. Souffla-t-il, le visage brusquement devenu blême. - Ici... Il est... Ici...

Alors qu'à leur tour, Rosalie et Gladys levèrent la tête, elles ne virent qu'une forme indistincte chuter sur le plancher. La chose alla se réfugier dans un autre recoin de la pièce, non loin d'une des deux fenêtres, restée fermée. Gédéon se porta à la hauteur de la gouvernante et lui ravit sa lampe. Aussitôt, il la braqua vers cette zone ténébreuse et devina une cape, ample et noire, sous laquelle semblait bouger une forme imprécise.

- Gédéon, fais attention ! Lança Gladys, toujours agenouillée auprès de son père inerte.

- Jésus, Marie, Joseph ! Débita Rosalie, les deux mains pressées sur sa poitrine.

Soudain, la cape se mua en quelque chose de plus grand. Elle se souleva d'un coup et glissa, laissant apparaître un homme d'une quarantaine d'années, se tenant debout, le visage anormalement exsangue. De taille moyenne, habillé d'une élégante redingote et d'un gilet de couleur grise, le cheveu mi-long et noir, arborant d'ostensibles favoris, une moustache frisottante accompagnée d'une barbiche en

pointe, le dandy qui se présentait à eux, esquissa un léger sourire de satisfaction.

- Je pensais que mon stratagème marcherait. Dit-il d'une voix envoûtante. - Je vous ai sous-estimé.

- Quel stratagème ? Demanda Gédéon, un brin décontenancé par cette brusque apparition.

- Je pensais vous faire croire que j'avais fui par la fenêtre. C'est raté.

- En effet. Reconnut le garçon. - C'était même grossier et maladroit... Qui êtes-vous ?

- Je crois que vous connaissez mon nom. Vous l'avez déjà évoqué. Mais je peux fort bien vous le préciser à nouveau : je me nomme Armand Langotière.

- Pourquoi mon père vous a-t-il invité à venir chez nous ? Lui demanda Gladys. - Ce n'est pas dans ses habitudes d'inviter n'importe qui chez lui !

- Disons, mademoiselle, que j'ai un grand pouvoir de persuasion.

- Il était sous votre emprise, devina Gédéon, comme hypnotisé.

L'homme jaugea longuement celui qui venait ainsi de parler et afficha un sourire bien plus satisfait.

- Vous êtes monsieur Gédéon, si je ne m'abuse. Dit-il d'une voix qui se voulait charmeuse. - Le peintre Claude Avron est un de vos parents. On m'a beaucoup parlé de vous.

- Qui ça « on » ? Demanda l'enfant.

- Ceux qui m'envoient en ce monde.

- Les frères Tenko ou bien Geoffroy Barillé ?

En un très bref instant, tous virent bien que le dandy abandonna sa superbe et son assurance au profit d'une grimace dubitative.

- Des amis à vous ? Ironisa-t-il.

- Allons, monsieur Langotière, reprit Gédéon, vous n'êtes qu'un jouet, une illusion qu'un ado de treize ans manipule à son gré ! Vous n'êtes que l'incarnation fantasmée du vampire suceur de sang. Un simple PNJ sorti tout droit d'un jeu de société !

- Un PNJ ? Nota Gladys. - Qu'est-ce que c'est ?

Mais son ami ignora la question, préférant continuer à provoquer la créature malfaisante.

- Geoffroy a dû très certainement lire votre histoire dans le roman de René Rabault et vous a donné l'apparence d'un vampire. Un Chupador, un Vlad Tepes à la sauce angevine !... Si je me souviens bien, celui que vous êtes censé incarner, je veux dire le véritable Langotière, n'était qu'un pauvre bougre, passablement poète... Un éconduit de la pire espèce... Comment s'appelait-elle déjà, votre chère dulcinée ?... Hortense, Eugénie ?...

- Yolande ! Rectifia énergiquement Langotière, brusquement touché par les attaques acerbes du gamin. La créature infernale se mit alors à feuler tel un chat en mettant

en exerçant ses deux canines acérées. - Je vais m'abreuver de ton sang !

- Ah oui ? Tu te trompes, vampire. Clama le garçon, comme une ultime bravade. - Tes maîtres ne te le permettraient pas. Je suis important à leurs yeux. Ils ont des projets pour moi.

- Que dis-tu Gédéon ? S'inquiéta Gladys. - Tu es fou ! Il va te tuer comme il a tué mon père, ce fumier !

- Non, Gladys, ton père n'est pas mort. Déclara le garçon, sûr de son fait. - Il est juste dans les vapes.

Puis, sans s'y attendre, Rosalie détacha quelque chose entourant son cou et lui tendit.

- Pour te protéger de ses attaques démoniaques, mon garçon ! Dit-elle.

Gédéon prit l'objet en question, réalisant qu'il s'agissait là d'un petit crucifix suspendu au bout d'une fine chaîne argentée.

- Merci, ma bonne Rosalie. Mais ce genre de colifichet risque de n'avoir aucune influence ici, à Tuliballe. Estima-t-il en examinant le bijou dans le creux de sa main.

Le vampire parut alors se moquer du geste attentionné de la gouvernante.

- Ce garçon, contrairement à vous, vieille femme, est plein de bon sens. Dit-il en riant aux éclats. - Tuliballe est un paradis pour nous. Il y fait nuit éternellement et Dieu n'a pas son mot à dire !

- A moins que... Marmonna Gédéon, le regard toujours rivé sur le bijou. Après réflexion, il prit le risque de brandir la petite croix devant lui, en direction de Langotière. Celui-ci, contre toute attente, émit un gémissement, mélange de peur et de douleur, tout en levant les bras afin de préserver son intégrité. - Ça marche ! Exulta l'enfant en s'approchant davantage du monstre.

- Comment est-ce possible ? Se demanda Gladys, effarée par l'exploit ainsi accompli. - Je croyais que Dieu n'avait aucune prise sur notre monde !

- C'est toujours le cas. Expliqua Gédéon tout en avançant vers le vampire qui lui, reculait invariablement. - Ce monstre n'est qu'une création. Pas un véritable vampire mais une vision fantasmée. D'ailleurs, les vampires, ça n'existe pas ! Non, j'ai longuement réfléchi et me suis dit que mon copain Geoffroy avait dû octroyer à son œuvre toutes les caractéristiques existantes liées au mythe du vampire. A savoir, la crainte du jour, des gousses d'ail, des pieux mais aussi celle des crucifix... Tu comprends ?

- Absolument rien. Avoua la fillette.

Tout à coup, n'en pouvant plus et se voyant acculé à la fenêtre encore ouverte, le non-mort enjamba son rebord pour ensuite, sauter dans le vide. Mais comme Gédéon s'y était attendu, Langotière ne chuta pas un étage plus bas pour aller s'écraser lamentablement dans la cour intérieure de la demeure mais parvint à effectuer un bond surprenant de plusieurs mètres pour atteindre le toit d'une maison

voisine. Le garçon entendait son rire moqueur et percevait encore sa silhouette altière s'éloigner jusqu'à s'évanouir dans l'épaisseur des ténèbres.

Au même instant, le juge Soyeux ouvrit à nouveau les yeux et inspecta, hagard, son proche entourage. Il vit le visage poupin de sa fille, penchée sur lui puis la mine angoissée de sa servante. Gédéon remarqua la disparition des deux trous sur sa gorge. L'influence du vampire venait d'être levée et l'ensorcellement s'était enfui avec lui.

- Gladys, ma chérie. Balbutia-t-il d'une voix encore faible et d'un air passablement ahuri. - Rosalie... Que s'est-il donc passé ?

- Vous ne vous souvenez de rien, père ? S'étonna sa fille en l'aidant à se relever avec l'aide du garçon.

- Gédéon ? Fit-il en remarquant enfin la présence du garçon à ses côtés.

- Bonsoir monsieur le juge. Dit ce dernier.

- Vous devriez vous allonger et vous reposer monsieur. Conseilla la vieille gouvernante. - Je me chargerai du rangement.

- Il pourrait revenir à présent. Indiqua Gédéon. - Vous l'avez invité à franchir le seuil de votre maison.

- Qui donc ?

- Vraiment père, vous n'avez plus le moindre souvenir de cette soirée ?

L'homme de loi fit un non de la tête en empruntant un air des plus désolés.

- Je me souviens juste être sorti me promener dans le quartier, comme je le fais ordinairement... Ensuite... C'est le trou noir...

Gladys replaça la chaise derrière le bureau et invita son père à s'y asseoir, toujours soutenu par Gédéon. Pendant ce temps, Rosalie alla refermer la fenêtre et tira les rideaux.

- Dis-moi, ce Langotière, questionna Gladys, il a réellement vécu ?

- Réellement. Confirma le gamin. - Sous le Second Empire.

- Tu disais qu'il était mort mystérieusement.

- Exact. Il fut banni de la ville pour avoir perpétré des actes que la morale réproouve. Il quitta donc sa riche demeure, hérité de son père, et s'exila durant une longue période. Sa sœur s'occupa de ses biens et les géra du mieux qu'elle pouvait... Et puis, des années après, il revint chez lui, fatigué et usé...

- Pour y mourir. Intervint Gladys, quelque peu touchée par ce récit.

- Oui. Il était atteint d'un mal étrange. Une sorte de fièvre qui le consumait de l'intérieur... Il ne tarda pas à rendre l'âme...

- J'ai effectivement entendu parler de cette histoire. Confia le juge qui, petit à petit, semblait reprendre quelques forces et quelques couleurs. - J'étais fort jeune à l'époque... Un jeune homme épris d'une jeune femme. Séduisant, fortuné, cultivé, il avait tout pour lui et comptait bon nombre de conquêtes féminines... Et puis, son regard rencontra celui de cette jeune et jolie demoiselle... Moins riche mais fort

charmante... Il en tomba passionnément amoureux... Mais elle le repoussa pour embrasser la religion... Durant des mois, n'ayant plus sa raison, il la harcela de toutes les façons possibles, jusqu'aux plus détestables... La municipalité d'alors décida de le condamner à quitter définitivement la cité...

- Triste histoire. Estima Gladys.

- Oui c'est triste. Mais le Langotière que nous venons de voir n'a rien à voir avec ce personnage. Je suis même certain que, physiquement, ce dernier ne ressemblait en rien à l'animal que nous venons de rencontrer !

- Que dites-vous ? Demanda Soyeux, encore vaseux.

- Gédéon nous explique que ce vampire est la création d'un garnement qui adore dessiner et à qui il a donné le nom d'un homme ayant réellement vécu !

- Un peu comme ton *Fanfaron Noir*. Supposa le juge.

- Effectivement, c'est à peu près ça. Admit le garçon, l'air brusquement attristé.

- Qu'as-tu ? S'inquiéta la fillette. - C'est le Fanfaron ?...

Gédéon acquiesça.

- Il n'est plus. Dit-il.

- Quel était son nom ? Demanda le juge, soudainement sorti de sa torpeur.

- Abel Linder. C'était mon arrière grand-père maternel. Un aventurier quelque peu arrogant. Je me suis inspiré de lui pour croquer mon héros masqué...

- Tu peux toujours le refaire ?

- Peut-être. Répondit le gamin tout en farfouillant dans la poche de poitrine de son gilet brodé. Il en sortit une feuille pliée en quatre qu'il déplia aussitôt. - Voici mon œuvre. Déclara-t-il tout en leur montrant le dessin en question.

- Sacré coup de crayon, jeune homme ! Constata Rosalie.

- Mais je suppose que le fait qu'il soit réapparu sur cette feuille induit que notre héros ne soit plus parmi nous. Réalisa l'homme de loi.

- Quelque chose l'a tué. Intervint Gladys. - Une force bien plus grande et bien plus puissance que ne l'est ton fameux don de création.

- Et à Tuliballe, il n'y a pas la place pour deux pouvoirs aussi influents. Comprit Gédéon. - L'un finit pas dévorer l'autre. On m'avait bien prévenu. Les autres avaient raison et je leur en ai voulu pour ça.

- Que dis-tu ? Interrogea la gamine en salopette.

- Souviens-toi. Tu étais là lorsque je leur ai demandé de bien vouloir accueillir mon ami en ce monde. Et ils m'ont dit clairement non. Gladys s'en souvint et dodelina de la tête. - Ils ont pris la meilleure des décisions. Si j'avais emmené Geoffroy ici, Dieu sait ce qui ce serait passé... Il n'y est pour rien. Il joue, comme tous les ados de son âge. Sa force créative est incroyablement dense mais lui est émotionnellement trop fragile. Aussi, les démons qui l'influencent le savent parfaitement et en profitent...

- Alors tu dois annihiler cette influence ! Conseilla Soyeux, en frappant rudement

du poing sur son bureau. - Si tu y parviens, le Fanfaron reviendra parmi nous et tous ces personnages fictifs disparaîtront à jamais ! Subitement l'homme baissa les yeux et entama ce qui ressemblait fort à une confession : - Je n'aurais jamais cru prononcer un jour de tels mots, Gédéon. Ce que j'ai pu faire par le passé était impardonnable, j'en suis conscient. L'absence d'un être cher est un déchirement et j'ai agi tout comme jadis ce Langotière a agi. J'avais perdu toute envie de vivre. Tuliballe était pour moi une souffrance. Un monde figé, immuable, dans lequel je devais survivre sans le moindre espoir de pouvoir revoir ma chère et tendre moitié... Worms m'a fait la promesse d'abrèger mon calvaire et je l'ai cru. Je n'étais plus moi-même. Et puis, j'ai commencé à réaliser que mon attitude était égoïste. Je m'en veux, Gédéon... Terriblement... Me pardonneras-tu ?

Gladys adressa un regard suppliant à son ami.

- Oui, monsieur Soyeux... Je vous pardonne.

Le juge s'effondra en larmes tandis que sa fille tentait de le consoler, secrètement heureuse d'avoir pu ainsi rabibocher deux êtres qu'elle estimait.

- Merci mon garçon. Sanglota l'homme de loi.

- Que comptes-tu faire à présent ? Demanda la fillette. - Si ton ami s'évertue à s'amuser avec nous, il risque de nous causer d'autres problèmes.

- J'en ai bien peur. Avoua le garçon. - Que va-t-il encore nous pondre ? Après le docteur Rey et son double monstrueux, le vampire Langotière, nous risquons de voir surgir une nouvelle créature fantastique dans très peu de temps.

- Votre ami a une imagination des plus morbides ! Considéra Rosalie.

- Je me souviens de mes lectures d'antan. Reprit le juge, en jetant un œil dépité à sa bibliothèque gisant sur le plancher. - J'aimais parcourir certains ouvrages horribles. Je me souviens de Stocker et de Stevenson, de Poe, LeFanu et bien d'autres encore... Je dois encore avoir quelques exemplaires... Souvenirs de jeunesse...

- Geoffroy a dû lire les mêmes bouquins. Suggéra Gédéon.

XIV.

En sortant de la maison Soyeux, laissant derrière lui la petite Gladys, Gédéon devina un attroupement de badauds. Alerté, il vint à leur hauteur, tout au bout de la rue Donnadieu, à quelques mètres de la montée Saint-Maurice.

Dans la clarté bleutée d'une nuit de pleine Lune et la faible luminosité orangée d'un lampadaire, il parvint à reconnaître le visage emprunté de monsieur Huet, dont il venait très récemment de faire la connaissance.

Le petit attroupement en question réunissait quatre hommes, dont deux vêtus tels des notables. Les deux autres affichaient des tenues plus précaires.

- Bonsoir messieurs ! Lança le garçon.

- Oh, bonsoir jeune homme. Répondit le droguiste, d'un air qui se voulait aimable.

Gédéon les jaugea longuement, considérant qu'ils avaient tous des airs de comploteurs.

L'un d'eux, galurin élimé sur la tête, chemise crasseuse en lin, pantalon reprisé par endroits et galoche usées, baissa les yeux, comme s'il se sentait coupable. Son comparse, un petit homme bedonnant, à la trogne aviné, se racla fortement la gorge en dirigeant son regard vers la montée. Pendant ce temps, les deux autres, un vieux bourgeois à la fine moustache argentée, au chapeau haut-de-forme et à la redingote impeccable et monsieur Huet, adoptèrent des attitudes qui se voulaient détendues mais qui ne l'étaient aucunement.

- Que se passe-t-il donc messieurs ? Demanda le même. - Que me cachez-vous donc ?

Le droguiste hésita en échangeant des regards circonspects à son comparse en redingote noire. Ce dernier lui fit un léger signe d'approbation, l'autorisant à dévoiler leur secret.

- Et bien, voilà. Dit simplement monsieur Huet en désignant de son doigt le pavé encore mouillé de la rue.

Intrigué, Gédéon avança pour mieux voir et pu ainsi distinguer deux pavés délogés de leurs emplacements initiaux.

- C'est vous qui avez déplacé ces pavés ? S'étonna l'enfant.

- Non ! Protesta l'homme à la casquette. - je le jure m'sieur Gédéon !

- Vous me connaissez donc ?

- Qui ne vous connaît pas dans l'coin ? Vot' compagnon masqué et vous avez tellement fait pour not' communauté !

- A ce propos, m'sieur Gédéon, intervint l'homme au galurin, ça fait une paie qu'on

ne l'a plus vu vot' ami masqué !

- Je sais... Il... est occupé...

- On veut bien l'croire ! Admit son compagnon à la bedaine proéminente. - Depuis quelques temps, il se passe des choses étranges et inquiétantes ici. Le docteur molesté et cet ogre menaçant !...

Ignorant ces dernières remarques, l'enfant examina le trou ainsi laissé dans le sol.

- Qu'est-ce que c'est ? Dit-il en s'agenouillant. Il se mit alors à tapoter l'emplacement libre. - Du bois ?

- Bah oui. Considéra Huet. - Nous l'avons aussi constaté. On dirait un plancher en bois. Étonnant non ?

- Ce n'est pas le seul endroit où nous avons pu relever cette bizarrerie. Indiqua l'homme au chapeau haut-de-forme. - Le long de la montée, nous avons remarqué un espace beaucoup plus conséquent dans le sol, sous les pavés qui se déchaussent les uns après les autres... Du bois, rien que du bois...

- Ne trouvez-vous pas cela extraordinaire monsieur Gédéon ? Souligna le droguiste.

- Extraordinaire, c'est sûr ! Estima le garçon. - Et très préoccupant.

- Je pourrai jurer que ça n'était pas là ! Certifia le type au galurin. On dirait que ça... Comment dire... Que ça...

- Se propage. Termina Gédéon, quelque peu dépité.

- Au fait, monsieur Gédéon, continua monsieur Huet, savez-vous ce qui se trame dans la maison du juge ? On y a entendu des bruits inquiétants, comme des cris et pas mal de remue-ménage...

- Cela nous a alertés. Confia le bourgeois à la redingote noire.

Flop flop flop...

A cet instant, quelque chose se mit à virevolter au-dessus de leurs têtes. Malgré les efforts déployés, nul ne put identifier ce qui pouvait produire ce bruit.

- On dirait un oiseau. Supposa l'homme à la grosse brioche.

- La nuit ? S'étonna son comparse au galurin.

Tous plissèrent les yeux, essayant ainsi d'entrevoir la créature qui pouvait bien émettre un tel tapage.

- Impossible de discerner quoique ce soit ! Se plaignit le bourgeois, le nez toujours en l'air comme pour humer l'air ambiant. - Il fait trop sombre !

Flop flop flop...

- On dirait les claquements d'un drapeau secoué par une forte houle ! Fit remarquer le droguiste.

- Ça se rapproche. Constata Gédéon.

Flop flop flop...

Soudain, sans prévenir, la petite troupe put enfin discerner une ombre volatile venir vers eux. Deux énormes ailes dentelées, d'un noir profond, fondirent sur eux.

- Attention ! S'écria monsieur Huet.

Gédéon s'empara aussitôt d'un des pavés déchaussés et le lança vivement vers ce qu'il croyait percevoir.

- Fuyez ! Hurla-t-il.

La menace se mua bien vite en une paire d'ailes gigantesques de chiroptère. Épouvantés par cette vision, le droguiste et ses trois compagnons n'attendirent pas le mot d'ordre et coururent de façon désorganisée. Deux d'entre eux prirent la direction de la montée alors que le dernier, l'homme bedonnant, s'enfonça davantage dans la rue Donnadiou, soufflant tel un bœuf.

La forme ailée passa au-dessus de la tête de Gédéon en le frôlant de très près et se décida à poursuivre le moins rapide d'entre eux. Le garçon entendit alors les cris horrifiés du ventru, essayant éperdument de la semer. Devenu en quelques instants la cible privilégiée du monstre l'homme cavalait à en perdre haleine dans l'étroitesse de la petite rue, parmi les ombres dansantes.

Sans attendre, l'enfant prit avec lui un autre pavé et se mit en tête de défier une nouvelle fois ce péril volant.

Au même moment, alertée par les bruits, Gladys émergea de sa maison par le portail grinçant et déboula dans la rue. Elle vit alors son ami, s'élançant vers elle, un pavé dans la main.

- Gédéon ? Dit-elle, incrédule. - Que se passe-t-il ?

- Rentre chez toi ! Lui ordonna-t-il en passant telle une fusée devant elle, manquant ainsi de la bousculer. Mais la gamine n'était pas du genre à obéir et entreprit de le suivre.

Plus loin, elle le vit se figer, le corps tout tremblant.

- Comment est-ce possible ? Se disait-il d'une voix à peine murmurée. - Ce jeu n'en est plus un... Plus de règles... Plus la moindre hésitation... La mort et la cruauté...

Le rejoignant enfin, elle discerna bien vite une forme imposante, toute noire, penchée sur un corps sans vie. Le garçon ne la vit pas. Le visage décomposé, pétrifié par une angoisse sans nom, il assistait à ce qui lui semblait être un repas frugal. La bête, semblable à une monstrueuse chauve-souris, aussi grande qu'un humain, se délectait de sa proie en lui lardant le cou d'horribles morsures.

Gladys ne put se résoudre à exprimer à son tour sa terreur infinie et poussa un hurlement strident, ce qui eut pour effet d'alerter l'immonde créature. Celle-ci tourna sa tête dans leur direction et poussa un cri, espérant ainsi les faire déguerpir. Mais le duo ne broncha pas, comme fasciné par ce macabre spectacle. A quelques mètres d'eux, dans les éclats bleutés de la Lune, ils pouvaient nettement distinguer cette horreur ailée se gorger de sang...

Gédéon se réveilla en sursaut, trempé d'une sueur adipeuse et froide.

- Fiston ! Oh ! Lui lança une voix qui devint vite familière à ses oreilles. On le secouait tel un prunier tout en lui massant vigoureusement les épaules et le dos. L'adolescent ouvrit enfin les yeux et reconnut celui qui venait ainsi de le sortir de cette effroyable torpeur. - C'est rien, fiston : un cauchemar... Juste un cauchemar... Ça va aller... Calme-toi... Je suis là...

- Gilles. Bredouilla Gédéon. - J'ai eu très peur...

- Je sais bonhomme. Je crois même que toute la maisonnée s'en est rendu compte...

- Désolé... J'ai réveillé la petite ?

- Pas grave. Ta mère est auprès d'elle à présent.

- Oh mon dieu... Gladys !

- Quoi « Gladys » ? Ce n'est pas cette chipie dont tu m'as si souvent parlé ?

Le garçon acquiesça d'un simple mouvement de tête.

- Oui... C'est elle... Je l'ai laissée en plan, là-bas, alors que nous courions un grand danger... Je dois l'aider !

- Quel danger ? Demanda son beau-père.

- Oh... Rien... Tu vas me prendre pour un cinglé...

- Allons, fiston. Tu sais bien que tu peux me faire confiance.

Gédéon hésita longuement avant de prendre le risque de se confier.

- Et bien, tu te rappelles Geoffroy ?

Taillandier opina du chef.

- Oui, ton nouveau copain.

- Et bien... Il influence dangereusement le monde de Tuliballe...

- Ah oui ? Tu ne m'avais pas dit qu'il s'était fait un peu secouer ?

- Lambry et sa bande de débiles. Confirma son beau-fils. - Ils l'ont sévèrement corrigé. Ils ont profité du fait que je n'étais pas là pour s'en prendre à lui. Il est si fragile et si doux... Je crois qu'il traverse une mauvaise passe...

- Je comprends. Il est traumatisé. Il est en colère contre eux et contre lui-même... Je sais ce que c'est pour l'avoir aussi vécu lorsque j'avais votre âge. Mais quel rapport avec Tuliballe ? En quoi l'influence-t-il ?

Le garçon entreprit alors de lui faire un topo détaillé de la situation.

La même nuit...

Bernard Lambry grogna.

Dans un salon en désordre, affalé dans son fauteuil, canette de bière en main, l'homme regardait les dernières minutes d'un match de football à la télévision lorsque, provenant du premier étage lui parvint des coups sourds et des cris.

- La ferme ! Beugla-t-il, rouge de colère.

Mais le tapage s'amplifia jusqu'à atteindre son paroxysme. Grommelant,

l'homme consentit à se lever, posa négligemment sa bière sur la table basse et se dirigea vers l'escalier.

- Ce p'tit con commence à me courir sur le haricot... M'en vais le calmer moi... Comme si je n'avais pas assez de soucis à cause de lui... Salopaud ! Il se positionna au bas de l'escalier et aboya en direction du palier. - Vas te coucher ! Au lit, fainéant !

Un nouveau tintamarre se déclencha alors, moins assourdi. Les nerfs en pelote, l'homme, âgé d'une quarantaine d'années, barbe de deux jours et visage bouffi, vêtu d'un tricot de corps et d'un pantalon de pyjama rouge, grimpa l'escalier d'un pas décidé.

- Nom de Dieu, tu vas voir de quel bois je me chauffe ! Attends-toi à une sacrée déroutée !... Viré de ton bahut... Tu devrais plutôt te faire tout petit et ramper !...

Sans ambages, il ouvrit violemment la première porte du long couloir et s'apprêta à débouler dans la pièce lorsqu'il vit que celle-ci était plongée dans l'obscurité. Il s'était pourtant attendu à surprendre son fils, chahutant comme un beau diable mais ne rencontra que le silence et le confinement d'une chambre endormie. Resté dans l'encadrement de la porte, l'air désappointé, le père tâtonna le mur adjacent et y trouva enfin l'interrupteur qu'il déclencha aussitôt. L'unique ampoule pendouillant au plafond grésilla pendant quelques secondes avant d'éclairer suffisamment ce qui ressemblait plus à un champ de bataille qu'à une chambre d'ado.

- Bordel de m... Mais Bernard Lambry se tut d'un coup lorsqu'il vit le lit de son fils unique. Au milieu de livres et de disques éparpillés sur le sol, de bibelots cassés et morcelés ainsi que d'un traversin jeté par terre et éventré dans toute sa longueur, il remarqua les couvertures tirées ainsi que les draps roulés en boule mais se focalisa surtout sur l'état du matelas. Là, en son centre, se dessinait la sombre silhouette de son fils, allongé de tout son long, les bras en croix. Le cœur battant la chamade et l'esprit soudainement confus, le père s'approcha lentement, l'œil aux aguets. Cette découpe, noircie, était semblable à une énorme brûlure et creusait le matelas d'une dizaine de centimètres. Mais où était donc passé le rejeton ? Le père inspecta la chambre, fouilla chaque recoin mais ne vit rien. L'unique fenêtre était close et les stores tirés... Monsieur Lambry avait beau réfléchir, tourner plusieurs fois les mêmes suppositions dans sa tête, rien ne paraissait pouvoir expliquer ce qu'il constatait. Son fils avait disparu comme par enchantement. Mais comment ? Aussitôt, il pensa qu'il vaquait quelque part, dans une autre pièce de la maison. « La salle de bain !... Les toilettes ! » Songea-t-il alors. Délaissant un temps la chambre, il regagna le couloir, bien décidé à tout examiner...

- Oh ! Gueula-t-il. - Où t'es-tu fourré, p'tit morveux ?

Mais tout au fond de lui, l'homme n'était pas tranquille. Cette ombre sur le matelas était tout sauf naturelle. Cette ombre, il l'avait identifiée. C'était bien celle

de son unique rejeton.

Après une inspection minutieuse de chaque pièce, l'homme, désespéré, retourna dans la chambre et examina de plus près cette sombre marque. « Comme un creuset » songea-t-il, de plus en plus désespéré. Voilà tout ce qui restait de son fils : une silhouette couleur cendre ayant perforé le matelas de quelques centimètres d'épaisseur... Sans autres explications... Pourtant, Bernard Lambry avait bien du mal à accepter l'inacceptable, reconnaître que son fils s'était mystérieusement évaporé alors qu'il dormait dans son lit. Cette trace grise sur le matelas, comme une signature, venait attester cette version même si cette dernière paraissait complètement insensée.

« Non ! » cria-t-il en se précipitant à nouveau dans le couloir. Son esprit torturé ne pouvait admettre cette folle théorie. Cartésien jusqu'au bout des ongles, sa petite voix interne ne cessait de lui souffler que le garçon ne pouvait pas avoir disparu comme ça, pas de cette manière. Il n'y avait là aucune logique ! On ne disparaît pas comme ça, corps et âme, pendant son sommeil ! Il devait y avoir une autre explication ! L'homme se faisait un point d'honneur à la découvrir, quitte à tout renverser dans cette foutue baraque... Aussi, tel un dément, il farfouilla à nouveau dans toute la maison. Au bout d'une heure, épuisé nerveusement et désespéré, il pensa à la fuite. Oui, bien sûr, son fils venait de se faire la belle ! Son père l'avait pourtant consigné à demeurer dans sa chambre, avec l'interdiction absolue de sortir. L'ado avait dû encore une fois braver l'interdit paternel et fuguer. C'était là, la seule explication tangible, la seule qui lui paraisse sensée...

XV.

L'adolescent, vêtu d'un pyjama bleu ciel et d'une robe de chambre, à gros carreaux rouges et noirs, ceinturée à la taille, considérait sa création avec la plus inquiétante des fascinations. Sur la grande table, Juste devant ses yeux enfiévrés et son teint blafard, s'étalait un plateau de jeu en bois, riche en couleurs. C'était là, la représentation, exacte et minutieuse, d'un ancien quartier de la ville, jadis en grande partie rasé. D'un geste fébrile mais néanmoins délicat, il manipulait sans cesse, avec une délectation sans nom, de petites figurines cartonnées et savamment colorées, posées sur de minuscules socles en plexiglas. Parmi elles, la représentation horripilante d'un gigantesque et sombre chiroptère qu'il retira d'une étroite rue pavée pour le positionner en douceur à l'extrémité nord du plan, dans l'antre de ce qui ressemblait fort à une naissance d'édifice religieux de belle dimension.

« Laissez-moi ! » S'écria le garçon, portant brusquement son attention vers un espace vide de sa chambre. « Je fais ce que je veux et ce qui me chante ! C'est mon jeu et ma partie ! »...

Se ressaisissant, il retourna à ses premières occupations. Il jeta son dévolu sur une figurine qu'il venait juste de confectionner et l'examina avec minutie. « Bonjour toi ! » Dit-il en esquissant un sourire jouissif. Entre ses doigts, cette petite silhouette avait les caractéristiques d'un adolescent typique des années 80. « Bienvenue dans mon monde monsieur Lambry... » Siffla-t-il d'un air mauvais. Aussitôt, il vint la placer dans le ventre de l'imposante église gothique.

Pendant quelques minutes, il observa cette nouvelle situation et parut satisfait. Puis, revenant au plateau, il prit un autre temps de réflexion, réfléchissant aux infimes possibilités que lui offrait ce nouveau jouet. Pour lui, c'était devenu une drogue. Plus une simple distraction, non. Une véritable obsession. C'était cela qui lui avaient promis ces êtres. Ces deux esprits qui encombraient dorénavant son esprit torturé. Ils lui avaient fait miroiter des plaisirs insoupçonnés et promis des ressentiments de toute puissance. Son jeu n'en était plus vraiment un. Il était devenu une arme redoutable mise au service de ses noires aspirations.

D'un geste décidé, il s'empara d'une énième figurine rangée sur la bordure sud du plan : celle d'un homme vêtu d'une sombre redingote, coiffé d'un haut-de-forme et muni d'une sacoche en cuir et d'une canne. « Je te remets en jeu » marmonna le gamin. « Voilà, vous êtes satisfaits ? » Lança-il alors en visant le même espace libre de sa chambre. « J'ai rempli ma part du contrat... Maintenant, à mon tour de jouer ! »...

Il disposa derechef un autre personnage qu'il positionna selon ses humeurs.

« Celui-ci va faire un sacré baroufle, croyez-moi ! ». « Ce coup-ci, les gens de Tuliballe ne s'en remettront pas ! »... « Je les ferai plier !... »

Toc toc toc !

On frappa à sa porte.

- Geoffroy ? C'était la voix étouffée de sa mère, faisant le pied de grue juste derrière la porte de sa chambre. - Que fais-tu ? Il est tard, poussin... Tu devrais aller te coucher !... Sa voix était emprunte d'une réelle inquiétude. La femme, campant ainsi sur le palier, le visage collé à la porte, se faisait du mauvais sang. Son fils avait changé. Il n'était plus le petit garçon attentionné mais un garnement qui n'en faisait qu'à sa tête. Son époux, monsieur Barillé, grand ponte de la médecine, s'en faisait, lui, pour son épouse. Fatiguée, ne trouvant plus le sommeil, celle-ci avait fini par sombrer dans une sourde dépression. Pour le mari, l'attitude du gamin était compréhensive et tout à fait naturelle. Il fallait admettre que leur Geoffroy avait subi un choc émotionnel et qu'il en voulait à la Terre entière. La meilleure chose à faire était de le laisser tranquille et attendre patiemment que l'orage passe.

Pourtant, dans le cœur et la sensibilité d'une mère, les mots ne suffisent pas, loin de là ! Tout au fond d'elle, quelque chose lui soufflait sans arrêt, jusqu'à l'épuisement, que l'adolescent n'était pas dans son état normal, que tout cela était loin d'être « naturel ». Depuis cette rouste mémorable, son fils unique avait profondément changé, de manière progressive et malsaine. A ses yeux, le garçon était devenu un parfait étranger et n'était plus l'oisillon fragile et taciturne qu'elle aimait tant mais un être doué de malice et de méchanceté.

Brusquement, de l'autre côté de la porte, elle perçut son rire. Mais ce n'était pas vraiment le sien. Certes, il avait bien émané de sa gorge mais l'intonation sonnait faux. Ce ricanement avait quelque chose de malfaisant, de réellement mauvais...

Elle plaqua davantage son oreille pour mieux entendre...

- *On n'écoute pas aux portes !* Lui intima alors une voix qu'elle ne reconnut pas. - *C'n'est pas poli !* Son cœur fit un bond dans la poitrine et son esprit s'échauffa d'un coup.

- Chéri ? Bredouilla-t-elle en tentant à nouveau d'actionner la poignée. - Qui est avec toi ?... Chéri... Réponds à maman!...

- Fiche-moi la paix ! S'écria le garçon. – Je suis tout seul ! Il n'y a personne avec moi ! Je veux qu'on me fiche la paix !...

Sur ces mots, aussi abrupts que tranchants, madame Barillé préféra abandonner la partie et quitta sa position pour rejoindre son mari. Distinctement, son fils entendit le claquement saccadé de ses talons s'éloigner.

A cet instant, les deux voix d'outre-tombe se bousculèrent dans son esprit.

Des murmures tout d'abord qui, bien vite, se muèrent en déclamations tonitruantes et aigues. Des voix distinctes et discordantes qui lui indiquaient que les portes de Tuliballe lui étaient à présent ouvertes et qu'un nocher ténébreux l'attendait là-bas, de l'autre côté du miroir. Un de leurs serviteurs, retors et sournois, qui était tout disposé à l'accueillir en ce monde et à lui attribuer une marque indélébile. Geoffroy comprit alors qu'il était temps pour lui de pénétrer la contrée qu'il espérait tant et d'y asseoir son autorité.

Ces démons lui avaient aussi parlé de l'existence d'une clé permettant son accession et signifié aussitôt qu'elle ne lui serait d'aucune utilité. Le garçon était désormais suffisamment affûté pour y pénétrer sans en passer par le moindre artifice. Ce fut donc le cœur nourri d'espoir et de promesses qu'il rejoignit sa couche pour une destination remplie de gloire.

Au passage, il n'omit pas de récupérer sur la table une de ses cartes à jouer sur le dessus d'une grosse pile. Celle-ci représentait un personnage énigmatique, puissamment armé d'un cimenterre, mais aussi d'un arc et d'un carquois en bandoulière, tout de rouge vêtu (tunique et plastron) et dont le visage se cachait derrière un mascarons métallique de même couleur. Un masque qui empruntait au diable un de ses sourires figés des plus sardoniques...

A SUIVRE...